SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

Courrier : 62 Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE N° 21

SOMMAIRE N° 1

SOMMAIRE N° 2

SOMMAIRE N° 3

SOMMAIRE N° 4

SOMMAIRE N° 5

SOMMAIRE N° 6

SOMMAIRE N° 7

SOMMAIRE N° 8

SOMMAIRE N° 9

SOMMAIRE N° 10

SOMMAIRE N° 11

SOMMAIRE N° 12

SOMMAIRE N° 13

SOMMAIRE N° 14

SOMMAIRE N° 15

SOMMAIRE N° 16

SOMMAIRE N° 17

WAGNER ET L'AMOUR ROMANTIQUE

Richard Wagner fut un grand révolutionnaire et un grand romantique , romantique parce que révolutionnaire. Ses maîtres à penser furent Proudhon, Roekel, Feuerbach, Ruge. Il se lia avec Bakounine, qui lui insuffla la haine de la société, la volonté d'anéantissement total des institutions. Le 3 Mai 1849, il mena l'insurrection de Dresde, appela la foule aux armes, fit le coup de feu, participa avec fougue à l'émeute. Déjà en 1848, il avait composé des poèmes révolutionnaires, il était entré dans un club Jacobin.

Le plan de sa *Tétralogie* avait été conçu en 1848, sous l'influence de Bakounine, dont il a dit dans ses "Mémoires" : "*L'anéantissement de toute civilisation excitait son enthousiasme.*"

Le livret de la "Mort de Siegfried" avait été établi en 1848, imprimé en 1850, puis réimprimé en 1853 avec les trois autres parties de "L'Anneau des Nibelung". Un songe grandiose de révolte et de dévastation. De cette fable des Nibelungen, puisée au fond des âges, Wagner a tiré une oeuvre libératrice.

Ses idées incendiaires, ses desseins ambitieux, ses jugements passionnés, tout son dogme nihiliste sont reportés sur des faits reculés dans la nuit des temps ; mais il a injecté dans son formidable drame lyrique, comme un poison, la révolte dans les coeurs. Ses héros enfreignent les lois et les coutumes les plus vénérables. Wotan vole l'or déjà volé par Albérich. Fafner tue son propre frère, Fasolt, pour s'emparer de cet or ; Siegmund épouse sa soeur Sieglinde. Siegfried poignarde Fafner pour le dépouiller de l'or maudit et s'unit à Brünehilde, soeur de sa mère...

L'anneau, le "Ring", c'est le cercle d'or qui étrangle l'humanité. Il faut le briser. Tel est le symbole de toutes les doctrines révolutionnaires, le grand poème de l'anarchie, une machine infernale à retardement.

Wagner a composé Taunhauser "en haine contre le monde" a-t-il dit lui-même. En écrivant "Lohengrin", il voit en Elsa "l'esprit du peuple"; "*La femme, cette expression la plus fatale de la fatalité sensuelle,* avoue-t-il, *a fait de moi un révolutionnaire total*". Il a voulu faire "du terrorisme dans l'art", comme il l'a écrit.

Puis Wagner s'intéresse à l'Orient et au Bouddhisme. Il fait à Rome la connaissance du Comte de Gobineau, écrivain français, orientaliste disert et érudit. Il devient passionné. Il lit et explique à son amie Mathilde Wesendonck "le Monde considéré comme volonté et intelligence" de Schopenhauer, espèce de philosophe panthéiste et bouddhiste. Il envoie à son amie malade les "Légendes indoues" et lui précise qu'elles lui étaient apparues comme "les pures révélations de

l'humanité la plus noble dans l'antique Orient". Il lui déclare alors qu'il en a fait sa religion.

Ensuite de quoi, il compose un drame bouddique, "Les Vainqueurs" et un drame sacré, "Jésus de Nazareth", qui ne furent jamais publiés. Mais il les reprend et en tire une oeuvre composite : "Parsifal", vaste bréviaire de christianisme, mélé de bouddisme et de végétarisme. *"Parsifal, écrit-il à son amie Juliette Gautier, ce nom est arabe. Les anciens trouvères ne l'ont plus compris. Parsifal signifie Parsi (Songez aux parsis, adorateurs du feu), pur ; fal ; dit fou (fol), dans un sens élevé, c'est-à-dire homme sans érudition, mais de génie. Adieu, ma chère, ma dolcissima anima, R.W."*

C'est dans "Tristan et Ysolde" que l'on trouve l'expression la plus achevée de l'amour romantique. Wagner nous explique lui-même cet amour. *"Le début de la scène de ce deuxième acte exprime la vie débordante en ses passions les plus véhémentes ; la fin, c'est le désir le plus solennel, le plus profond de la mort."* La mort, c'est l'asile. "Affranchis-nous de l'univers" réclament Tristan et Ysolde dans leur invocation à la nuit.

L'amour romantique est un appel à la mort, désirée, recherchée et que l'on se donne, c'est l'amour-suicide, c'est la catastrophe du troisième acte, le goût de se connaître à la limite, hors de ce monde. Quand le roi surprend les amants, Tristan lui répond : *"Ce mystère, je ne puis te le révéler. Jamais tu ne pourras connaître ce que tu demandes."* Quand il meurt, Tristan s'écrie : *"Je ne suis pas resté au lieu de mon réveil. Mais où ais-je fait séjour ? Je ne saurais le dire... C'était là où je fus toujours et là où j'irai pour toujours, le vaste empire de l'éternelle nuit. Là-bas une science unique nous est donnée, le divin, l'éternel, l'originel oubli ! Oh ! Si je pouvais le dire ! Si tu pouvais me comprendre !..."*

Donc la mort-suicide par l'amour, c'est le retour à l'unité primordiale de toute gnose. On retrouve là le dogme fondamental, la nature divine et angélique de l'âme, prisonnière des formes crées et de la nuit de la matière. Dans le "Destin de l'Ame", hymne manichéen écrit par un disciple du "Sauveur", Mani, on lit :

"Issu de la lumière et des dieux
Me voici en exil et séparé d'eux.
...
Je suis un dieu et né des dieux
Mais maintenant réduit à souffrir."

La vie est le malheur suprême, la mort, le dernier bien, le rachat de la faute d'être né, la réintégration dans l'Un et la lumineuse indistinction. L'amour, "Eros", est une brûlure dévorante qui divinise et égale au monde. *"Mon regard ravi s'aveugle... Seul, je suis. - Moi, le monde"*. La passion veut que le "Moi" devienne plus grand que tout, aussi seul et puissant que Dieu. *"Délivré du monde, je te possède enfin, ô toi seule qui remplis toute mon âme, suprême volupté d'amour."* Cette passion est un choix fondamental en faveur de la mort. En composant "Tristan et Ysolde", Wagner a chanté la dissolution de l'être aimé dans la Nuit, sa divinisation par l'amour dans la Mort. L'Eros, c'est la fusion essentielle de l'individu dans la divinité. L'exaltation de l'amour est une ascèse violente contre la vie et sa transmission. L'être

aimé est un moyen, dont le Moi se sert pour s'évader du monde et pénétrer dans le grand Tout.

C'est exactement l'inversion radicale de l'amour chrétien, qu'on appelle "Agape". Cet amour naturel et raisonnable ne recherche pas la mort, mais la vie. Il se veut fécond. Il accepte l'être aimé comme une personne destinée à vivre ici-bas. Il désire l'enfant, donc la vie prolongée sur terre au delà de la mort. Il comprend que la destinée de l'homme se joue ici-bas, que son péché n'est pas d'être né, mais d'avoir perdu Dieu, en se voulant autonome. L'homme pardonné ne vit pas pour lui, mais pour les autres. L'amour véritable est fidèle içi-bas, il est constructeur, il est fécond. Il fonde un foyer où il fait bon vivre. Il n'est pas une exaltation qui pousse hors de soi, il n'est pas une dissolution du moi en Dieu. Pour qu'il y ait vraiment amour, il faut qu'il y ait deux êtres distincts qui s'aiment l'un l'autre. Que dire de plus ?

Wagner a rejeté pour lui-même cet amour fidèle. A son amie, Mathilde Wesendonck, qu'il a quitté pour se rendre à Venise et qui lui rappelle les obligations que lui imposent sa famille, ses enfants, son devoir, il répond, irrité :*"En pensant à toi, jamais ne me sont venus à l'esprit les parents, les enfants, les devoirs. Je savais seulement que tu m'aimais et que tout ce qui est élevé, et fier dans ce monde doit souffrir."* C'est bien le refus le plus romantique de l'amour fidèle, de l'amour comblé et paisible. C'est bien la recherche de la passion dévorante, douloureuse qui conduit à la mort...

L'EXALTATION DU MAL

Pour un être divin, un "Parfait", un "Cathare", c'est-à-dire un "Pur", il n'y a aucun Mal. Tout est un Bien. Le Mal, c'est même la perfection du Bien. Les romantiques l'ont chanté sur tous les tons.

Ecoutons Victor Hugo :

> *"Le mal transfiguré par un degré fait le bien..."*
> *"L'homme fait son progrès de ce qui fut son vice."*

Les romantiques glorifient, que dis-je, divinisent l'irrégulier, le paresseux, l'insurgé, l'impuissant, le criminel. Les aventuriers, les escrocs, les forçats, les assassins, les courtisanes, les débauchés ont pour caractère commun la grandeur morale. Ils s'affranchissent des règles communes de l'humanité, mais ils voient éclore en eux une beauté idéale de l'âme. Libérés de toutes les contraintes, ils sont beaux, vertueux, et purs. Les forçats sont sublimes, les empoisonneuses angéliques, les comédiens sincères, les courtisanes vertueuses, les adultères fidèles, les monstres inspirés de Dieu. Le rapprochement de ces qualificatifs contradictoires est tout à fait symptomatique de la métaphysique romantique.

Le poète éprouve une sympathie affectueuse pour les vilaines choses de la nature, parce qu'elles sont, de fait, semblables aux vilaines âmes. Victor Hugo surtout a joué dans ce régistre :

"J'ai réhabilité le bouffon, l'histrion,
Tous les damnés humains, Triboulet, Marion,
Le laquais, le forçat et la prostituée..."

Il salue "ces hautes natures", ces "martyrs au front serein". Il leur crie :

"Martyrs, Adieu !"
"Non, vous, les égarés, vous n'êtes pas coupables !"

ou encore

"vous êtes coupables d'innocence. Vous avez tué, mais c'est la faute de la victime ! Une lueur flottait devant vos yeux!"

Il s'agissait des "forçats pensifs", ceux qui en 1871 incendiaient Paris et fusillaient les otages... Pourquoi ont-ils tué ? Mais, par bonté d'âme:

"Leur formidable amour ressemble à de la haine !"

En effet, on pourrait s'y tromper !!!

L'homme est toujours innocent. Il est le jeu des éléments, victime d'une création mal faite :

"Personne n'est coupable. Un si noir dénouement
Laisse au fond de son gouffre entrevoir l'élément...
L'homme subit, le gouffre agit ; les ouragans
Sont les seuls scélérats et sont les seuls brigands...
Hélas partout frisson, colère, enfer, cachot ;
Mais c'est si ténébreux que cela vient d'en haut."

Bien sûr, le grand, le seul, l'unique coupable, c'est Dieu créateur. Voilà le blasphème suprême de Victor Hugo. Depuis que la foi en la vie future s'est affaiblie chez le juge et le condamné, ainsi que la crainte du jugement de Dieu, le sens du péché s'est estompé. Ecoutons encore Victor Hugo ; "On regardera le crime comme une maladie" dit-il dans "Le Dernier jour d'un condamné", "et cette maladie aura ses médecins qui remplaceront vos juges, ses hopitaux qui remplaceront les bagnes. La liberté et la Santé se ressembleront. On versera le baume et l'huile où l'on appliquait le fer et le feu... Ce sera sublime !!!"

Mais cet amour passionné des malfaiteurs se double d'une haine instinctive et raisonnée à la fois contre tout ce qui représente quelque autorité ou discipline dans la société, les rois, les prêtres, les soldats, les juges, les gendarmes. Ils sont toujours infâmes, pervers, corrompus, cupides, stupides,

"Un roi, c'est un homme équestre
Personnage à numéro
En marge duquel de Maistre
Ecrit Roi, lisez Bourreau...
Le Roi, ce faux nez auguste
Que le prêtre met à Dieu".
("Les chansons des rues et des bois")

"Allons, coiffe ta mitre, allons, mets ton licol,
Chante, vieux prêtre infâme."
("Les Châtiments")

Les romantiques n'ont eu de cesse que l'honneur des rois ne fût avili. Hernani, c'est un empereur humilié devant un bandit qui jure de l'assassiner. Marion Delorme, c'est un roi imbécile et un cardinal amoureux d'une fille publique. Marie Tudor, une reine prostituée à un assassin, Ruy Blas, une reine amoureuse d'un laquais qui assassine avec tranquilité. Le Roi s'amuse, un roi dans les mauvais lieux.

"Le christianisme, cette lumière, dit encore Victor Hugo, peut être éteinte par deux modes de subversions, deux invasions qui lui sont plus dangereuses, l'invasion des soldats et l'invasion des prêtres". Le soldat viole le territoire, le prêtre viole la conscience. Il n'y a que deux coupables, César et Pierre. César tue et Pierre ment... On pourrait dire que dans notre siècle, il y a deux écoles : la première s'appelle Paris, l'autre s'appelle Rome. Chacune de ces deux écoles a son livre. Le livre de Paris, c'est la Déclaration des Droits de l'Homme, le livre de Rome c'est le Syllabus. Ces deux livres donnent la réplique au Progrès, le premier lui dit Oui, le second lui dit Non !" (Depuis l'Exil)

On voit que V. Hugo a le secret des formules frappantes et contrastées. N'est-ce pas Lamartine qui, un jour, a intitulé le Roman des "Misérables", le roman des "Coupables". C'est le poème de tous les vices trop peu punis et des châtiments les mieux mérités, c'est "L'Epopée de la Canaille".

Il y a dans cette recherche éffrénée du vulgaire, du grossier, du malveillant, du Mal en soi, comme un amour retourné pour le Bien, le Beau, l'Idéal... Mais il ne faut pas se leurrer. L'homme n'est pas un être divin.

Sa prétention d'échapper aux règles d'un ordre naturel, de se libérer d'une sujétion divine se heurtera toujours à la nature des choses. Par cette attitude, le romantique, comme le gnostique, essaye de se suggestionner lui-même. Il essaye de se convaincre qu'il peut lui-même se donner sa propre loi ou les rejeter toutes, ce qui est la même chose.

Mais c'est un essai chaque jour inefficace et contredit par les faits. La voix de sa raison naturelle, qui est celle même de la conscience, lui montre qu'il ne peut échapper au remord du mal exalté après avoir été commis. Aussi a-t-il besoin de se justifier sans cesse par la proclamation de son droit ; comme le criminel doit accumuler crime sur crime pour se convaincre qu'il a bien raison de tuer. Le second frofait sert de justification au premier et ainsi de suite.

D'ailleurs les Romantiques ont soin de proclamer leur merveilleuse bonté après chaque turpitude. Hugo, après avoir trahi sa femme en 1833, réclame le prix Monthion de vertu : *"Je n'ai jamais commis plus de fautes que cette année et je n'ai jamais été meilleur."* s'écrie-t-il.

L'homme n'échappe jamais à la voix de sa conscience. Et quand elle le condamne à ses propres yeux, il ne lui reste plus qu'à se retourner contre Dieu et à le dénoncer comme le grand, l'unique, le véritable coupable : *"La puissance du Mal est la plus forte, et la faute en est à Dieu, qui a créé le démon plus fort que l'homme"* (extrait de "Notre Dame

de Paris"). Il nous semble que Luther a dit quelque chose de semblable et c'est un blasphème.

VICTOR HUGO

La plupart des critiques littéraires qui se sont penchés sur le Romantisme, n'ont pas compris Victor Hugo. A la suite de Brunetière, de Faguet et même de Jules Lemaître, ils ont dit que V. Hugo ne pensait pas, qu'il recherchait dans les systèmes philosophiques les plus extravagants seulement des thèmes pour ses brillantes improvisations.

Victor Hugo, disaient-ils, est "un écho sonore" des idées en vogue à son époque. Il les a amplifiées, magnifiées, sans montrer la moindre originalité et sans chercher la moindre cohésion interne entre des affirmations plus ou moins hétéroclites.

Il faudra réviser un tel jugement car V. Hugo a évolué au cours de sa jeunesse. Avant 1830, il est simplement catholique, il chante sa foi dans les "Odes et ballades". Il est même royaliste. Mais il fréquente le domaine de la Chesnaie et écoute avec admiration l'enseignement passionné de Lamennais ; et c'est déjà une première approche vers une nouvelle religion, imprégnée de gnose, sans que lui-même s'en soit bien rendu compte. Puis il tombe dans un doute généralisé : ce sont les poèmes élégiaques d'avant l'exil. Il dit tristement :

> *"Nous portons dans notre coeur le cadavre pourri*
> *De la religion qui vivait dans nos pères."*
> *(Les chants du Crepuscule)*

Premier effet de l'enseignement si négatif reçu à la Chesnay. Ce doute est bientôt traversé d'éclairs illuminateurs jusqu'à l'étonnante révélation de la bouche d'ombre. A partir de ce moment V. Hugo est complètement gnostique et adorateur de Satan. Il se dit initié par des révélations d'en bas : la bouche d'ombre dans les Contemplations, le spectre ou la bise de mer, l'Archange nocturne dont il tire des choses surprenantes, obscures, noires, absurbes... Pour celui qui ne possède pas la Clé. Mais il y a une Clé... et c'est la "Gnose".

En 1836 est venu s'installer à Paris Abraham Alexandre Weil, petit-fils de rabbin alsacien et d'un greffier du tribunal révolutionnaire, ami de Robespierre et de Saint-Just. Il se vantait d'être né dans une époque "où les principes de 1789 ont commencé à pénétrer la moëlle du Judaïsme". Il précise même : *"J'ai été gorgé de principes républicains que j'avais tous puisé dans la législation de Moïse."*

Il devient l'ami intime et le familier de V. Hugo. Il est fort versé dans les écritures hébraïques et dans l'occultisme cabbalistique. Quelques passages de ses Mémoires sont édifiants à cet égard : "*Hugo*, dit-il, *connaissait très bien la femme, ses charmes et ses dangers. Lui ayant cité quelques vers un peu pornographiques de Goêthe et quelques aphorismes secrets de la Cabbale sur la femme, il me donna des conseils relatifs à l'amour, frappés au coin d'un rigoureuse observation et d'une grande originalité, que je n'ai jamais oublié..."*

Plus loin : "Etant dans ma jeunesse un ardent enthousiaste du poète, lui servant de livre vivant pour la littérature et l'histoire allemandes modernes, il m'avait pris en affection et me permettait de le suivre dans ses courtes visites noctures aux Salons de Paris."

En 1852, Hugo s'exile volontairement après le coup d'état du 2 Décembre et se fixe quelque temps à Bruxelles. Weil l'accompagne et lui donne alors des leçons de Cabbale. C'est ainsi que le poète est solidement documenté sur les ratiocinations et les subtilités du Talmud, comme nous le montre le poème intitulé "Les paroles du Docteur de la Loi", dans "La fin de Satan".

Puis Hugo se rend à Jersey. Là il pratique les tables tournantes. Il dialogue avec Satan à longueur de journées. Nous possédons les procès-verbaux de ce que disent les tables. "*Les tables nous disent des choses surprenantes,* écrit-il le 4 Janvier 1855 à M. de Girardin, ...*Paul Meurice vous a-t-il dit que tout un système cosmogonique par moi trouvé et à moitié écrit depuis vingt ans, avait été confirmé par les tables avec des élargissements magnifiques ?*"

Les tables reprennent sans se lasser pendant des années une argumentation satanienne. Le 8 Mars 1855, un esprit anonyme proclame le nouvel évangile : "La vraie religion, c'est un immense apprivoisement de bêtes fauves et non un immense bûcher... C'est une immense tendresse pour les féroces, pour les infâmes, pour les bandits..."

D'ailleurs V. Hugo ne nie pas ses sources. Il a trouvé son système cosmogonique, comme il le dit, chez les Gnostiques. Il a étudié les Manichéens :

"Selon l'Inde et les Manichéens,
Dieu, doublé du démon, expliquerait l'énigme,
Le Paradis, ayant l'enfer pour borborygme..."

Ailleurs, il déclare trouver les preuves de la Métempsychose dans "l'hypothèse qu'Hermès et Pythagore font". Au point que, lorsque M. Renouvier, le spécialiste de la philosophie hugolienne, cherche à relier le poète aux grandes synthèses métaphysiques, il pense d'emblée aux albigeois du Moyen-Age et aux manichéens. Il a même trouvé dans le poème "Les Mages", tiré des Contemplations, la déconcertante énumération des grands hommes, bienfaiteurs de l'humanité, présentés selon une progression pythagoricienne. Tous ces éminents serviteurs de l'humanité sont disposés dans un ordre croissant selon leur filiation avec la doctrine gnostique à travers les siècles.

LE PANTHEISME DE HUGO

Nous allons donc examiner la pensée de Victor Hugo et nous n'aurons pas de peine à y reconnaître la Gnose classique, mais surtout dans sa forme juive de la Cabbale.

"*Par Dieu,* explique-t-il dans son "William Shakespeare", *nous entendons l'infini vivant. Le moi latent de l'infini patent, voilà Dieu* (Dieu, c'est donc le principe caché qui se manifeste dans le monde)... *Le monde Dieu est l'invisible évident* (par le monde Dieu se manifeste).

En ce moment le ciel blanchit.
La lune à l'horizon montait, hostie énorme.
Tout avait le frisson, le pin, le cèdre et l'orme.
Le loup et l'aigle et l'alcyon !
Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie
Je lui dis : "Courbes-toi. Dieu lui-même officie
Et voici l'élévation."

Sans commentaire !!!

LA METEMPSYCHOSE SELON HUGO

Puisque tout vit, tout est plein d'âme, les êtres sont tous de même nature et s'emboîtent les uns dans les autres. L'âme universelle passe du minéral dans le végétal, puis dans l'animal avant d'atteindre la nature angélique et de se reperdre dans le grand Tout divin. Mais elle en sort. L'idée de la transmigration des âmes suppose d'abord la descente des âmes dans des corps matériels. V. Hugo reste fidèle à la doctrine des gnostiques :

Avant d'être sur terre,
Je sens que jadis j'ai plané.
J'étais l'archange solitiaire
Et mon malheur c'est d'être né...
Oui, malheur irréparable,
C'est de prendre aux deux éléments,
C'est d'avoir en moi, misérable,
De la fange et des firmaments...
C'est de songer que j'étais beau,
D'ignorer comment je me nomme,
D'être un ciel et d'être un tombeau...
C'est de porter la hotte humaine
Où j'avais des ailes, Mon Dieu !..."

Dans "L'Art d'être grand-père", le poète nous explique que "les enfants du Paradis, des anges encore ivres" furent avant de vivre içi-bas "des lumières dans le ciel bleu". Pourquoi dorment-ils ? Pour revoir le ciel d'où ils arrivent. Pourquoi leurs pas sont-ils chancelants ? C'est "qu'ils trébuchent, encore ivres du paradis". Pourquoi bégaient-ils ? C'est qu'ils expriment "des brouillards de mots divins", car "Dans ce que dit l'enfant le ciel profond s'émiette". Et l'enfant "n'a presque pas de bras, ayant encore des ailes".

L'homme est donc prisonnier de la matière. Il doit s'en évader. Le mieux est de se donner la mort.

"La véritable vie est où n'est plus la chair.
Ne crains pas de mourir, créature plaintive.
Ne sens-tu pas en toi comme une aile captive?
Sous ton crâne, caveau muré, ne sens-tu pas
Comme un ange enfermé, qui sanglote tout bas ?
Qui meurt, qui grandit...
... Et lorsque vient la mort,
L'âme, vers la lumière éclatante et dorée,
S'envole, de ce montre hideux délivrée.
(Les Contemplations)

C'est là que V. Hugo, fidèle en cela à l'enseignement des gnostiques, repris à Platon, interpose la transmigration des âmes dans le monde animal et minéral.

Dans "Le Phédon", Socrate explique à son disciple cette doctrine qui se veut moralisatrice. Selon que tu te seras comporté bien ou mal dans cette vie, tu renaîtras dans une sphère inférieure ou supérieure, tu deviendras bête ou ange. "N'est-il pas vraisemblable, Cébès, que les goinfres, les ivrognes, les intempérants sans décence ni retenue entrent dans des corps d'ânes ou d'autres animaux de ce genre ; ne le penses-tu pas ? - C'est en effet très vraisemblable. - Et les âmes qui ne se sont données qu'à l'injustice, à la tyrannie et aux rapines, ne vont-elles pas habiter des corps de loups, d'éperviers ou de faucons ? Crois-tu que des âmes de cette qualité aillent ailleurs ? - Non, sans doute, Socrate."

Il n'y a pas la moindre vraisemblance en tout ce dialogue, comme dans la plupart de ceux de Platon le dialogue n'est qu'apparent, le disciple se contentant de dire "Amen" aux enseignements de son maître.

Socrate suppose un châtiment, une punition ; mais c'est le problème de la Liberté et donc de la responsabilité qui est faussé. En fait cet enseignement est contradictoire. Si, pour l'âme, la descente dans un corps est le châtiment d'une faute antérieure dans le monde divin, cette vie içi-bas est déjà une purification et la mort devrait être une délivrance définitive. C'est bien le sens de la réintégration, du retour à l'Unité primordiale. Et Vitor Hugo est gêné par ces transmigrations successives à travers les animaux. Il le dit plusieurs fois : "Il faut dans le Grand Tout tôt ou tard s'absorber". De plus, le grand malheur de l'homme, c'est d'être né. Donc l'homme n'est jamais coupable, mais toujours victime de la destinée, de la fatalité.

"Plaignez l'oiseau du crime et la bête de proie
Ce que Domitien, César, fit avec joie,
Tigre, il le continue avec horreur ; Verrès,
Qui fut loup sous la pourpre est loup dans les forêts,
Il descend, réveillé, l'autre côté du rêve ;
Son rire, au fond des bois, en hurlement s'achève ;
Pleurez sur ce qui hurle et pleurez sur Verrès,
Sur ces tombeaux vivants marqués d'obscurs arrêts
Penchez-vous, attendris ! Versez votre prière !"

Tous les êtres sont innocents. Ils sont victimes de la fatalité, du Destin qui les a projetés sur terre et enfermés dans une carapace de matière.

"Mais l'atôme fatal, Attila, irresponsable,
Comme l'atôme feu, comme l'atôme sable,
Innocent, ne pouvant pas plus être accusé
Pour un peuple aboli, pour un monde écrasé,
Que l'un d'éboulement et l'autre d'incendie.
...
Après ? Pour le Grand Tout qui vous permet la faim,
Un grain de blé mûr pèse autant que Caton libre,
Tout rentre dans l'immense et tranquille équilibre,
Dès que le pain est mort et l'homme digéré...
Tout est l'horrible Roue...

Voilà qui est bel et bon. Voilà qui est logique et évident pour un Gnostique conséquent. Et donc la métempsychose apparaît comme une doctrine superflue, encombrante et gênante.

Louis Veuillot ironise à juste titre. Le méchant craindrait peut-être de devenir tigre, hyène, serpent, après sa mort ? Pourquoi ? Il serait plus effrayé de devenir brebis ou tourterelle. Mais le méchant l'est par fatalité. Le moyen d'empêcher Verrès d'être loup !!! Il expie une vie antérieure dont il n'a pas conscience et qui lui impose une punition sans utilité, puisque de toute façon tout doit finir par un embrassement général. Allons donc ! Songeons à nos plaisirs, à notre gloire, à notre puissance. Echarpons nos ennemis et faisons l'amour en toute liberté...

En enseignant cette transmigration des âmes, V. Hugo récite une leçon apprise. Il le dit lui-même ; mais il n'est pas convaincu. Il perçoit trop bien l'incohérence de la chose. Il veut pouvoir frapper les esprits par des formules percutantes, selon son charisme d'"<u>écho sonore</u>" et c'est la contradiction qui lui saute aux yeux.

Il affirme avec force l'innocence, la pureté, la perfection de l'homme, même criminel, surtout criminel. Ce dernier est victime malheureuse d'une fatalité qui pèse sur lui. Il n'est jamais coupable. Alors pourquoi ces réincarnations qui se veulent des châtiments et des expiations ?

Le vrai coupable c'est le créateur. L'homme doit reconquérir par lui-même sa perfection originelle, mais il se sent faible, impuissant. Il lui faut une aide. Heureusement Satan est là ; il est puissant, lumineux. Il se propose comme libérateur et l'<u>Archonte Jésus</u> va l'aider à reconquérir le ciel, il deviendra <u>Lucifer</u>, l'archange "porteur de Lumière". Tel est le thème de "La fin de Satan".

On voit içi que <u>le problème du Mal</u> a été posé <u>de travers</u> par les Gnostiques. En voulant innocenter l'homme, ils ont accablé le Créateur. Mais ce faisant, ils n'ont pas <u>rendu raison</u> de l'expérience commune de l'humanité ; nos fautes nous sont personnelles et notre raison naturelle nous le dit chaque jour : c'est la voix du remord, auquel nul n'échappe. Pour étouffer cette voix, les Gnostiques ont suscité chez leurs disciples un sentiment de <u>colère permanente</u> contre Dieu, une volonté de révolte contre ce monstre malfaisant, source de tous nos malheurs. Et c'est pourquoi les formules du poète sont souvent <u>des blasphèmes</u>.

LA FIN DE SATAN

La mission divine de Jésus a échoué. Sa doctrine d'amour a été accaparée, détournée, déformée par l'Eglise et l'Empire. Oh ! Les rois ! Les prêtres ! La prison de la Bastille réunit dans son symbolisme ces deux tyrannies. Contre les tyrannies, <u>Liberté</u> se dresse. Liberté parle à son père, <u>Satan</u>. Elle le conjure de la laisser aller sauver les hommes malheureux.

"Va !" dit Satan. Liberté renverse la prison symbolique, la Bastille. Elle dirige la Révolution. Elle utilise la France comme flambeau de la régénération des Peuples. A la fin, Satan est réconcilié

avec Dieu. *"Alors le ciel s'entrouvait et l'on voyait, les pieds sur les nuées, le front dans les étoiles, l'épée flamboyante à la main, apparaître, ses ailes grandes ouvertes dans l'azur, la Liberté, archange des Peuples"* (Napoléon le Petit).

Satan est devenu Lucifer, l'ange de Lumière, il vient de reconquérir le ciel. "Il vogue, usurpateur sacré, vainqueur béni".

Dans cette lutte, il est le champion de l'Idéal, l'artisan du Progrès, il représente la Sainte Révolte, il est ouvrier de Libération. Enfin, il se libère lui-même. Sa libération est le symbole de toutes les causes des grands malfaiteurs.

La "Légende des Siècles" est une épopée satanique. Elle est, selon les propres termes de V. Hugo lui-même, "l'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, l'éclosion lente et suprême de la Liberté... Une espèce d'hymne à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde et sur son sommet une haute prière". (Préface de la Légende des Siècles)

Et Jésus, le Grand Archonte, reconnaîtra en Satan le libérateur de l'humanité :

"Et Jésus, se penchant sur Bélial qui pleure,
Lui dira : c'est donc Toi ?
Et vers Dieu, par la main, il conduira ce frère,
Et quand ils seront près des degrés de Lumière
Par nous seuls aperçus,
Tous deux seront si beaux, que Dieu dont l'oeil flamboie
Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
Bélial de Jésus."

C'est le blasphème suprême.

"Viens, l'Ange Liberté, c'est ta fille et la mienne
Cette paternité sublime nous unit.
L'archange ressucite et le démon finit.
Et j'efface la nuit sinistre et rien n'en reste.
Satan est mort ; renais, ô Lucifer céleste".

Le Grand Archange lumineux vient de restaurer la Création dans sa pureté primitive et a rétabli l'Homme dans sa Nature Divine. Il préside désormais à la fin des Temps.

LE CULTE DE LUCIFER CHEZ LES ROMANTIQUES

On trouve le culte satanique dèjà en 1793, chez le poète anglais Blake (1757-1827). Dans son poème "Mariage du Ciel et de l'Enfer", il s'efforce de réhabiliter l'instinct de la chair. Il y voit l'expression de l'énergie vitale. Il déclare que le péché originel est la valeur fondamentale de la vie. Il écrit :

"Lorsque Satan banda pour la première fois son arc,
Il délivra les hommes du mythe du péché originel
Inventé par d'hypocrites moralisateurs, par les faibles
Cherchant à asservir les forts par la ruse".

Dans son poème "L'Evangile éternel", il appelle de tous ses voeux l'avènement du surhomme :

"Tu es Homme ; Dieu n'est pas plus
Apprends à adorer ta propre divinité."

Mais c'est Milton qui, dans son "Paradis Perdu" a glorifié Satan, en a fait le vrai héros de tout son poème, et Chateaubriand lui-même, qui aimait à se faire appeler "Père de l'Eglise", en a tiré de belles pages dans son "Génie du Christianisme".

Quand il traite de la tentation d'Eve, il traduit presque littéralement une page du "Paradis Perdu" et Sainte-Beuve se demande : "Ce démon, ce glorieux Lucifer, n'est-ce pas le même qui, avec tous les charmes de la séduction et sous un air de vague ennui, se glissant encore sous l'arbre d'Eden, a pris sa revanche en plus d'un endroit des scènes troublantes de Chateaubriand ?" (Causeries du Lundi). Dans "Les Martyrs", le vrai Satan n'est-il pas Velleda, séducteur et meurtrier ? Dans "Les Natchez", Satan n'est-il pas René, l'amant fatal qui, comme Don Juan, se laisse aimer et adorer et porte malheur à qui l'adore ? Il avoue lui-même qu'il "est enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de son coeur."

A travers René, le diable a jeté son ombre sur toute une génération. La misanthropie et la mélancolie de la jeunesse romantique, ce "mal du siècle", est, comme l'a si bien caractérisé le Père d'Aurévilly, "la grande diablesse". Voilà un aspect imprévu de Chateaubriand qu'il était bon de noter.

On peut suivre, dans les productions littéraires des Romantiques, un véritable cycle satanien : "Eloa" de Vigny, suivi d'un "Satan sauvé" qu'il projetait d'écrire, en 1824 ; "La Chute d'un Ange" de Lamartine ; la "Larme du Diable" de Théophile Gautier, en 1839, ce porte-drapeau de la révolte romantique qui étalait son satanisme dans un gilet de satin écarlate en signe de ralliement pour les sections de Satan , "Les trois cent Spartiates", au jour de la bataille d'Hernani, en 1831 ; "La Divine épopée" de Soumet, en 1840 ; "La fin de Satan", de Victor Hugo, en 1854; "Merlin l'enchanteur" de Quinet.

Tous ne cessent de chanter la geste du Grand Révolté : c'est l'état d'âme de Manfred, de Faust, de Don Juan, de Prométhée. Tous vocifèrent contre Dieu, les poings tendus vers le ciel : *"Dieu du Ciel,* s'écris Jules Vavres, *quand vous créâtes l'homme, c'était un jour d'atroce raillerie. La cendre du Chaos valait mieux que l'ouvrage de vos mains... Je me suis redressé de désespoir. Du moins, je blasphémerai."* Et c'est intitulé "Anathème" (1834).

Cette geste satanienne s'efforce de dépeindre Satan sous des couleurs flatteuses, donnant de lui un portrait attendri. Tels sont les charmes du Satan de Vigny :

"Là, comme un ange assis, jeune, triste et charmant,
Une forme céleste apparut vaguement...etc".

Le prince des ténèbres réalise ainsi le charme du beau ténébreux, si apprécié des lecteurs de Byron.

Et Vigny poursuit : *"La terre est révoltée des injustices de la création. Elle dissimule par frayeur de l'Eternité, mais elle s'indigne en secret contre Dieu qui a créé le Mal et la Mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime. Tel est Satan, tels sont Oreste et Don Juan. Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes."*

Un autre adorateur de Satan, c'est Jules Michelet. Lui aussi a suivi l'itinéraire spirituel de tous les romantiques. Dans sa jeunesse, il est attiré par le Moyen-Age, il l'adopte, il en retrace l'histoire avec émotion, il glorifie cette chrétienté du XIII° siècle, les Croisades, Saint Louis. Il sent là une force morale intense. Il sympatise avec la pensée chrétienne, même si personnellement il n'est pas croyant.

Mais voilà qu'il donne dans le mouvement philosophique et libéral. Il lit Lamennais et le Juif errant. Il fait son cours contre les Jésuites au Collège de France en 1843-45. Il s'énivre d'une passion nouvelle. Il revient sur le Moyen-Age. Il se rétracte. Il avait tort. Il le dit dans "L'Introduction à la Renaissance" et la Préface générale de son "Histoire de France".

Ce qu'il aime maintenant dans le Moyen-Age, c'est le principe anti-chrétien, c'est Satan (dans "Les Sorcières"). Satan, dit-il, c'est l'esprit de révolte contre la foi, contre la scolastique, c'est un appel à la Nature méprisée par la pensée chrétienne et à la Volonté écrasée par l'Autorité. Il est l'esprit d'examen contre l'obscurantisme. Il inspire le sorcier, l'alchimiste, l'Albigeois. Il est puissant, fécond, il triomphe comme savant, il s'appelle Galilée et Descartes, etc..etc...

Nous pourrions continuer ainsi longtemps la liste des écrivains romantiques passés au Satanisme et multiplier les citations de leurs oeuvres. A quoi Bon ? Ce serait une longue et monotone énumération sans intérêt.

Nous croyons avoir suffisamment démontré que la doctrine gnostique trouve sa conclusion logique dans le culte de Satan qui en est le point d'aboutissement naturel. Quand on commence à mettre un doigt dans la Gnose, on est happé par Satan et il ne reste plus qu'à vendre son âme au diable...

E.C.

Dans une première partie, parue dans le bulletin n°20, nous avons étudié les origines diverses du mouvement surréaliste, puis ses premiers pas marqués par des affirmations souvent tonitruantes et des hésitations pratiques qui ont trait aussi bien à la fin qu'aux moyens.

André Breton est conscient de ce flottement et il semble bien qu'il ait sciemment voulu et même organisé cette crise de l'année 1929 dont nous avons fait une charnière de notre récit ; de fait le Surréalisme connaitra ensuite, au cours des dix années qui précèdent la guerre, une longue période de réalisations qui lui assureront une influence profonde et décisive.

LA CRISE DE 1929

De 1918 à 1928, dix ans d'activités avaient créé des liens avec une multitude d'hommes, surréalistes actuels ou anciens et aussi non-surréalistes, dont les positions souvent flottantes variaient de l'un à l'autre. Breton veut savoir où chacun se situe et pour cela il met au point une manoeuvre en deux temps.

En Février 1929 il envoie une circulaire à un grand nombre de gens, leur demandant compte de leurs positions idéologiques en vue d'une action à mener et leur demandant surtout avec qui ils voudraient collaborer. Certains ne répondirent pas, d'autres dirent "zut", ou pire; ceux qui répondirent positivement furent conviés à une réunion en Mars 1929, pour examiner le sort fait à Trotsky, que Staline venait d'exiler.

Une trentaine vinrent et de Trotsky il ne fut pas question, Breton se contentant de faire le procès du groupe "Le Grand Jeu", notamment de Gilbert Lecomte et de Roger Vailland. La réunion tourne donc court tandis que Breton et Aragon, plus inquisiteurs que jamais, dénoncent les pseudo-révolutionnaires qui ne sont que d'inoffensifs petits garçons.

Pour préciser la vraie position surréaliste, que tout le monde ou presque trahit, ils publient le "Second manifeste Surréaliste" où est définie une nouvelle fois ce qu'est la vraie surréalité :

"Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas, cessent d'être perçus contradictoirement. Or c'est en vain qu'on rechercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de la détermination de ce point..."

Et pour être bien certain d'être un vrai révolutionnaire, ils rejettent tous ceux qui jusqu'alors ont fait figure de précurseurs, Rimbaud, Baudelaire, Poe, Sade, "*en matière de révolte aucun de nous ne doit avoir besoin d'ancètres... Tout est à faire, tous les moyens doivent*

être bons à employer pour ruiner les idées de famille, de patrie, de religion..."

De l'aveu même de Breton, trop de littérateurs, trop de viveurs, trop de fils de famille, trop de snobs, se sont agglutinés autour du mouvement, qu'il convient de liquider pour ne garder que les intransigeants, ce qu'il exprime avec ironie dans le texte suivant :

"Pourquoi continuerions-nous à faire les dégoutés ? un policier, quelques viveurs, deux ou trois maquereaux de plumes, plusieurs déséquilibrés, un crétin, auxquels nul ne s'opposerait à ce que viennent se joindre un petit nombre d'êtres sensés, durs et probes, qu'on qualifierait d'énergumènes, ne voilà-t-il pas que quoi constituer une équipe amusante, inoffensive, tout-à-fait à l'image de la vie, une équipe d'hommes payés aux pièces, gagnants aux points ?"

Mais en même temps le Surréalisme doit tenir tête à ceux qui ne voient que l'action politique et refusent d'appliquer la dialectique à l'ensemble de la vie :

"Comment admettre que la méthode dialectique ne puisse s'appliquer valablement qu'à la résolution des problèmes sociaux ? Toute l'ambition du surréalisme est de lui fournir des possibilités d'application nullement concurrentes dans le domaine conscient le plus immédiat. Je ne vois vraiment pas, n'en déplaise à quelques révolutionnaires d'esprit borné, pourquoi nous nous abstiendrions de soulever, pourvu que nous les envisagions sous le même angle que celui sous lequel ils envisagent - et nous aussi - la Révolution, les problèmes de l'amour, du rève, de la folie, de l'art et de la religion..."

Ayant ainsi réglé ses comptes avec sa droite et sa gauche (si l'on peut employer içi ces expressions parlementaires) Breton fait ensuite l'autocritique de l'activité surréaliste telle qu'elle s'est déroulée jusqu'alors, qui s'est émerveillée de ses découvertes et s'est laissée obnubilée par l'aspect artistique, négligeant d'aller au bout de l'inconscient ; au passage il prend congé de ses plus vieux amis coupables d'être restés chacun dans leur domaine, des techniciens, des poètes, des peintres. Adieu donc à Robert Desnos qui a trop cru en ses dons littéraires, Marcel Duchamp, Ribemont-Dessaignes qui fait du cinéma, Picabia très fier de lui. Tzara, par contre, qui ne s'attache à rien, lui parait digne de reprendre sa place en première ligne.

A la limite, et l'on voit apparaitre içi un nouveau thème, Breton estime que le surréalisme devrait travailler dans la ligne des alchimistes du bas Moyen-Age, Nicolas Flamel par exemple dont il se réclame ; comme eux les surréalistes devraient se mettre à la recherche de la pierre philosophale qui permettrait à l'imagination humaine de prendre sur toute chose une revanche éclatante, et le mouvement ne devrait s'ouvrir désormais qu'à des initiés :

"Il faut absolument empêcher le public d'entrer, si l'on veut éviter la confusion... Je demande l'occultation profonde, véritable du surréalisme..."

La troupe des anciens amis est décidée à ne pas laisser passer cette nouvelle épuration et prépare une vengeance collective : c'est le pamphlet "Le Cadavre" publié en 1930, le cadavre étant Breton bien sûr, et non plus Anatole France, et rédigé par Ribemont-Dessaignes, Vitrac, Limbour, Morise, Baron, Michel Leiris, Raymon Queneau, Robert Desnos et Jacques Prévert.

Par contre de nouvelles recrues arrivent et renflouent le mouvement avec des éléments de valeur : Salvador Dali, Luis Bunuel, Georges Huguet, René Char, Georges Sadoul, André Thirion, cependant que Tanguy et Man Ray reviennent au bercail ; de sorte que cette crise, la plus grave depuis le début, ne va pas ruiner le mouvement.

Néanmoins il est évident qu'une période se termine, la plus significative, celle où le Surréalisme s'est constitué ; mais 1930 est aussi un tournant plus général, l'après-guerre se termine et déjà l'avant-guerre se profile à l'horizon. Le mouvement Surréaliste, au delà de ses problèmes propres, participe à ce flux global et son devenir en sera fortement influencé.

LES DEUX VOIES DE L'ACTION

Cette conciliation de la révolution politique, marxiste, et de la révolution culturelle, morale, philosophique, qui est la grande idée, la grande innovation de Breton, à laquelle il s'accroche depuis plus de dix années, s'avère en fait impossible.

Nous verrons dans les conclusions ce que l'on peut penser du problème quant au fond, mais sur le moment, vers 1930, il est bien réel que les mêmes hommes n'arrivent pas à courrir les deux lièvres à la fois. Et en fait le mouvement surréaliste va marcher sur les deux voies avec des hommes différents, en suivant deux chemins parallèles, celui de la Révolut ion politique et celui, toujours plus poussé de *le recherche des forces inconnues qui gisent au coeur de l'homme.*

Breton est au milieu, qui s'efforce de concilier les deux démarches et rève de les faire fusionner. Le courant politique est représenté par Aragon et Sadoul qui vont en Russie participer au IIè Congrès international des écrivains révolutionnaires à Karkov, en Mai 1930, tandis que le courant surréaliste est incarné par René Char, le cinéaste Bunuel et surtout Salvador Dali avec ses objets surréalistes et sa thèse de la paranoïa-critique.

L'AFFAIRE ARAGON

En deux mots Aragon, converti au communisme, renie le Surréalisme; mais en pratique ce n'est pas si simple, et il est instructif de voir à l'oeuvre les combines communistes, car elles sont assez typiques d'une certaine façon d'agir avec les intellectuels.

Donc Aragon est allé à Karkov et il s'y est converti ; oubliant aussitôt toutes les consignes de Breton, il signe une lettre à l'Union

Internationale des Ecrivains où il dénonce le Freudisme et le Trotskysme, et compose pour cette Union un poème "Front Rouge" qui lui vaudra des ennuis à Paris. Dès son retour à Paris il publie dans le n° 3 de la revue "Le Surréalisme au service de la Révolution" un article où il explique sa nouvelle conception :

"Cette évolution implique avec plus de fermeté que jamais, avec la fermeté que donne une semblable base philosophique la reconnaissance, dans le domaine de la pratique, de l'action de la IIIè Internationale comme seule action révolutionnaire et implique la nécessité d'appuyer, avec les moyens variés qui peuvent être ceux des intellectuels considérés, l'action en France du P.C.F. section française de cette Internationale..."

Aragon est alors poursuivi pour son poème "Front Rouge" qui appelait à l'assassinat en termes très clairs, "Descendons les flics, camarades" et "Feu sur les ours savants de la social-démocratie". Les Surréalistes, Breton en tête, prennent sa défense ; mais ils le font en des termes qui déplaisent au P.C., car Breton n'apprécie pas la littérature sur commande, et Aragon va s'éloigner encore un peu plus : l'Humanité fait savoir qu'Aragon se désolidarise de Breton et de la Brochure par laquelle celui-çi le défendait.

Les Surréalistes verront dans cette attitude une trahison ; il est bien certain que si la position générale d'Aragon a pu découler d'une évolution lente réelle la phase finale ne manque pas d'un parfum de combines, de mensonges du style double jeu communiste des plus classiques - C'est une grosse perte pour le groupe car Aragon était très doué et célèbre.

Avant de s'éloigner Aragon, dans un nouveau manifeste "Aux intellectuels révolutionnaires", prend la défense de la Psychanalyse qu'il venait de condamner comme idéaliste au congrès soviétique de Karkov:

"Certains intellectuels révolutionnaires et particulièrement les surréalistes ont été amenés à employer comme une arme contre la bourgeoisie la méthode psychanalytique. Cette arme, entre les mains d'hommes qui se réclament du matérialisme historique et qui entendent l'appliquer, permet notamment l'attaque de la famille, malgrè les défenses que la bourgeoisie multiplie autour d'elle. La psychanalyse a servi aux surréalistes à étudier le mécanisme de l'inspiration et à se soumettre cette inspiration. Elle les a aidés à quitter toute position individualiste..."

DALI ET LA PARANOIA-CRITIQUE

En pratique le départ d'Aragon est plus que compensé par l'arrivée de Dali et de Bunuel qui ont réalisé ensemble un film surréaliste célèbre "L'Age d'or", qui provoqua d'ailleurs une vive réaction des Jeunesses Patriotes.

La revue sort deux numéros en 1931 et deux autres en 1933, fortement marqués par l'influence de Dali et sa thèse de la paranoïa-

critique. La paranoïa est une maladie mentale dans laquelle le sujet est atteint d'un délire d'interprétation du monde et de son moi qui prend une importance démesurée ; la note particulière réside en ce que le système ainsi construit reste parfaitement cohérent à partir de bases fausses, et le malade en retire un sentiment de toute-puissance qui le conduit à la mégalomanie : le paranoïaque ne se sent plus soumis au monde normal, c'est au contraire lui qui soumet tout à son désir.

Déjà en 1930 dans "La femme invisible" Dali avait prévu un moment où il serait possible de systématiser la confusion et de contribuer au discrédit total du monde de la réalité ; la méthode idéale serait la paranoïa-critique c'est-à-dire une utilisation volontaire et consciente des mécanismes de la paranoïa, ou selon la formule de Dali "une méthode spontanée de connaissance irrationnelle basée sur l'observation critique et systématique des associations et interprétations délirantes".

Comme l'explique Breton "il s'agit de spéculer sur cette propriété du devenir ininterrompu de tout objet sur lequel s'exerce l'activité paranoïaque, autrement dit l'activité ultra-confusionnelle qui prend sa source dans l'idée obsédante. Ce devenir ininterrompu permet au paranoïaque qui en est témoin de tenir les images mêmes du monde extérieure pour instables et transitoires, sinon pour suspectes et il est, chose troublante, en son pouvoir de faire controler aux autres la réalité de son impression... Nous nous trouvons içi en présence d'une nouvelle affirmation, avec preuves formelles à l'appui, de la toute-puissance du désir qui reste depuis l'origine le seul acte de foi du surréalisme..."

Et cette activité délirante pourra s'exercer en tous domaines, en poésie bien sûr, mais aussi dans la peinture qui ne sera alors que "la photographie à la main et en couleurs de l'irrationnalité concrète et du monde imaginatif en général", dans la sculpture "moulage à la main de l'irrationnalité concrète".

Alors que les vieilles méthodes surréalistes de l'automatisme et du rève étaient passives, Dali estime que la paranoïa-critique est vraiment active et permet une intrusion dans le monde des désirs de l'homme ; la porte est ainsi ouverte à la création d'objets artificiels, volontaires, surréalistes.

Qu'est-ce qu'un objet surréaliste ? C'est tout objet dépaysé, c'est-à-dire sorti de son cadre, employé à d'autres usages que le sien, ou tout objet fabriqué selon les désirs de l'inconscient, du rève. Marcel Duchamp, le peintre, confectionnait déjà de tels objets, tandis que Breton et le sculpteur Giacometti élaboraient la théorie. A la limite, plutôt que de s'en remettre au hasard pour fournir les éléments de base, il faut fabriquer complètement les objets surréalistes inventés de toutes pièces.

Assez voisins, mais encore plus systématiques sont les objets à fonctionnement symbolique, qui évoquent une idée, un sentiment, une pulsion, et par là même mettent en mouvement ceux qui les regardent.

L'automatisme avait été écrit par toute une équipe, peint par Picasso, Max Ernst, Marchel Duchamp, sculpté par Giacometti, photographié par Man Ray. Il est alors diffusé dans la vie courante par Dali, Breton,

Man Ray, Dominguez, qui produiront en très grand nombre ces objets symboliques qui sont chargés de réveiller l'inconscient, non plus seulement dans les livres et dans la tête de quelques lecteurs - mais tous les jours chez des milliers, des millions d'hommes qui vivront entourés de ces objets sinon dans leur cadre familial du moins dans la société et dans les médias (comme l'on dit aujourd'hui).

Par là Breton entend supprimer la frontière entre la conscience et l'inconscient, entre la vie et le rève pour le plus grand nombre, comme il l'explique dans un texte célèbre "Les vases communicants" ; le rève et la réalité sont comme deux vases communicants balayés par une force unique, le désir, qui constitue l'essence même de l'homme, et toute l'action surréaliste tend à défaire ce désir de ses entraves qui lui viennent de la société ou de la nature humaine. La vraie révolution c'est la victoire du désir. Et c'est pourquoi la révolution politique est en quelque sorte un préliminaire obligatoire pour réussir la révolution idéologique, la révolution au coeur de l'homme qui est le but profond.

De ce fait les surréalistes, loin d'être détournés de l'action politique par leur projet propre, y sont ramenés avec plus de force, d'où leur désir accru d'y participer au fil des années après 1933. D'où aussi leur opposition croissante au style d'action communiste qui va les mener finalement à la rupture avec le parti communiste.

LA POLITIQUE SURREALISTE

En 1931 le groupe s'était élevé contre l'Exposition Coloniale par une série de tracts et avait participé à l'exposition anti-coloniale organisée par les communistes, Aragon et Eluard ayant été chargés de la décoration de certains stands.

Après la rupture d'Aragon les relations avec le P.C. devinrent sans cesse plus tendues ; notamment les Surréalistes refusèrent de s'associer au congrès pacifiste d'Amsterdam, organisé par Barbusse et Romain Rolland "pour faire reculer la guerre", et que les communistes téléguidaient puisqu'il servait leur tactique du moment... Les Surréalistes s'opposent au Pacifisme et lancent le mot d'ordre "*si vous voulez la paix, préparez la guerre civile*". Nous sommes fin 1933, et Breton, Eluard et Crevel sont exclus du Parti.

Ils sont exclus pour cette prise de position, et aussi parce qu'ils refusent un nouveau virage soviétique, celui de l'art prolétarien où, notamment dans les films, le travail et l'ordre sont exaltés ; exaltation au service du pouvoir rouge bien sûr, mais néanmoins trop difficile à avaler pour des Surréalistes.

La crise de 1934 sera une nouvelle occasion d'union à gauche pour les Surréalistes ; dès le 10 Février ils lancent un appel à la lutte qui rallie un assez grand nombre d'intellectuels, et un peu plus tard tous adhérent au "Comité de vigilance antifasciste" et signent le manifeste du 25 Mars 1934.

Malheureusement pour eux, entre temps a eu lieu la signature du pacte franco-soviétique d'assistance en cas de guerre, lors de la visite

de Pierre Laval à Moscou ; une fois encore ces pauvres surréalistes n'ont pas eu de chance avec les méandres de la tactique soviétique.

Lors du congrès des Ecrivains pour la défense de la Culture que les communistes organisent peu après, ils sont traités en quantité négligeable et parviennent à peine à s'exprimer, Eluard lisant un texte de Breton dans le brouhaha général, grâce à l'insistance de Roger Crevel (que l'évolution des communistes conduit alors au suicide). Breton s'élève contre la conception d'un art de propagande ou de circonstance au profit d'un art qui porte en lui-même sa force révolutionnaire, produit d'hommes qui sentent et pensent en révolutionnaires, résumant ainsi sa pensée :"*Transformer le monde, a dit Marx, changer la vie a dit Raimbaud, ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un.*"

De ce congrès sort la création d'une association internationale pour la défense de la Culture dont le bureau géant de 112 membres est désigné en sous-main par le P.C.

Les communistes ont ainsi mis en place un formidable appareil pour récupérer et utiliser les intellectuels non affiliés au Parti, et s'en constituer une sorte de paravent protecteur et approbateur. Les Surréalistes sont au pied du mur, et devant le grand public de leurs égaux, les autres intellectuels révolutionnaires, ils sont obligés de se définir clairement, en Août 1935, dans une brochure intitulée "Du temps que les Surréalistes avaient raison" :

> *"Bornons-nous à enregistrer le processus de régression rapide qui veut qu'après la patrie, ce soit la famille qui, de la Révolution Russe agonisante, sorte indemne. Il ne reste plus là-bas qu'à rétablir la religion - pourquoi pas - la propriété privée pour que c'en soit fait des plus belles conquètes du socialisme. Quitte à provoquer la fureur de leurs thuriféraires, nous demandons s'il est besoin d'un autre bilan pour juger à leurs oeuvres un régime, en l'espèce le régime actuel de la Russie soviétique, et le chef tout-puissant sous lequel ce régime tourne à la négation même de ce qu'il devait être et de ce qu'il a été. Ce régime, ce chef, nous ne pouvons que leur signifier formellement notre défiance."*

C'est donc, cette fois-çi, la rupture définitive avec le P.C.. Mais comme Breton entend bien ne pas rompre avec la Révolution il publie fin 1935 sa "Position politique du Surréalisme" où il s'insurge d'une part contre le monopole communiste et d'autre part contre la déviation communiste néo-bourgeoise ; et annonce la fondation de "Contre-Attaque", Union de lutte des intellectuels révolutionnaires.

Les principes en sont la lutte contre les idées de nation et de patrie, contre le capitalisme et ses institutions politiques, contre le Front Populaire en formation (car il veut accéder au pouvoir dans le cadre des institutions bourgeoises), pour la socialisation des moyens de production comme terme au processus historique, la lutte des classes comme facteur historique et comme source de valeurs morales essentielles. Enfin soucieux de ne pas laisser au fascisme seul l'appel à l'exaltation du sentiment, Breton conclut : "ce n'est pas une insurrection informe qui s'emparera du pouvoir. Ce qui décidera aujourd'hui de la destinée sociale, c'est la création organique d'une vaste composition de forces, disciplinée, fanatique, capable d'exercer le jour venu une autorité

impitoyable. Sans aucune réserve la Révolution doit être toute entière agressive, ne peut être que toute entière agressive."

Ce n'était là qu'exaltation d'intellectuels, sans prise sur les masses, et le mouvement avortera aussitôt, mais il est intéressant de retrouver déjà içi tous les thèmes qui s'imposeront trente ans plus tard.

VERS L'ART SURREALISTE

Le mouvement est ainsi arrivé au bout de ses velléités politiques, ou plus exactement au bout de sa tentative pour concilier la révolution intellectuelle, spirituelle, avec l'action politique et ses contraintes. Il va se replier sur le travail proprement surréaliste, ce qui ne signifie pas un rétrécissement, bien au contraire.

A ce moment là d'ailleurs Breton parcourt l'Europe, et même le monde, pour répondre à l'appel de nombreux intellectuels qui se sont réunis sur les mêmes principes théoriques que les Surréalistes français: en plus des groupes français et belges, se sont formés des cercles en Suisse, en Angleterre, au Japon même.

Breton fait des conférences à Prague, Zurich, Londres (où l'Exposition surréaliste rencontre un grand succès, de scandale sans doute mais tout le monde en parle), Copenhague, Barcelone, New-York, Buenos-Aires. Paris voit l'ouverture d'un cycle systématique de réunions sur les plus récentes positions des Surréalistes, comprenant quatre conférences auxquelles participent Breton, Dali, Max Ernst, Eluard, Arp, Huguet, Péret et Tanguy.

Néanmoins la Revue Surréaliste a fini par pâtir de tous ces remous et elle disparait en Mai 1933 ; mais très habilement les Surréalistes se mirent à collaborer à une revue d'art très luxueuse, éditée par les éditions suisses Skira "Minotaure" ; après avoir éliminé le directeur ils en firent peu à peu un organe surréaliste où les peintres surréalistes trouvèrent une large audience : Arp, Brauner, Dali, Delvaux, Dominguez, Max Ernst, Giacometti, Magritte, Miro, Penrose, Man Ray, Duchamp, Tanguy; Picasso, Chirico auront même les honneurs de la couverture.

Du côté des écrivains Breton et Eluard reprennent le vieux procédé de l'enquête qui permet, grâce aux réponses et aux commentaires, de faire passer ce que l'on veut tout en gardant une certaine allure de neutralité. Et ils s'adonnent plus que jamais au culte du merveilleux et de l'automatisme.

Terminant la boucle, Breton est bien obligé d'admettre que tout en luttant contre l'idéologie bourgeoise et la culture bourgeoise, il doit s'appuyer pour ce faire sur cette même culture : autrement dit la contestation ne peut venir que d'artistes cultivés et la révolte de l'esprit ne peut pas être le fait des ouvriers. Dès lors Breton et ses amis sont conduits à renoncer non plus seulement à l'action politique, mais même à l'action culturelle sur la masse des populations.

Ils sont des artistes, ils feront la Révolution dans l'art, qui n'intéressera d'abord que des cercles limités, des cénacles restreints.

De fait, libérés, les artistes surréalistes se lancent dans une production intense, comme le bouquet final d'un feu d'artifice.

En 1938 à Paris l'Exposition Universelle du Surréalisme réunit à la Galerie des Beaux-Arts les oeuvres de 70 artistes de 14 pays différents : tableaux, sculptures, objets, livres, dessins, photographies, etc. Pendant deux mois une foule immense vint prendre connaissance du travail des Surréalistes : succès de scandale, en une époque où tout le monde était inquiet, scandale soigneusement voulu et organisé, qui n'était plus une simple provocation dadaïste, mais le signe que le Surréalisme avait déjà remporté une victoire partielle.

La guerre approche, tout le monde le sent, et Breton va se lancer une dernière fois dans l'aventure politico-artistique,ce qui confirme, mais on ne saurait en douter, que le feu couvait toujours sous la cendre.

En 1938 Breton part au Mexique pour rencontrer le peintre Diego Riviera et Trotsky, son cher Trotsky. Vérité, ou commune aversion pour les soviétiques les trois hommes se trouvent en pleine communion de pensée en ce qui concerne le rôle de l'art et la place de l'artiste dans la Révolution.

Enflammé Breton fonde avec Riviera, une Fédération de l'art révolutionnaire indépendant (FIARI) dont le manifeste, "Pour un art révolutionnaire indépendant", signé de Riviera est écrit par Trotsky lui-même. Un comité national se forme en France où l'on retrouve aux coté de Breton, Yves Allégret, Michel Collinet, Jean Giono, Maurice Hein, Gérard Rosenthal, etc. Un bulletin mensuel "Clé" est lancé, où l'on peut lire dans le n°1 l'éditorial suivant :

"L'art n'a pas plus de patrie que les travailleurs. Préconiser aujourd'hui le retour à "un art français" comme le font non seulement les fascistes, mais encore les staliniens, c'est s'opposer au maintien de cette liaison étroite nécessaire à l'art, c'est travailler à la division et à l'incompréhension des peuples, c'est faire oeuvre préméditée de régression historique."

Le n°2 publie une lettre de Trostky dans laquelle nous lisons :

"La création véritablement indépendante, à notre époque de réaction convulsive et de retour à la sauvagerie, ne peut manquer d'être révolutionnaire par son esprit même, car elle ne peut que chercher une issue à un intolérable étouffement social. Mais que l'art dans son ensemble, que chaque artiste en particulier, cherchent cette issue par leurs propres moyens sans attendre quelque commandement du dehors, sans le tolérer, en le rejettant et en couvrant de mépris tous ceux qui s'y soumettent..."

Ce bulletin fut le dernier ; la FIARI entrant en décomposition sous l'effet habituel des divisions, Eluard avait fini par rejoindre les

communistes, et certains prolétariens trouvaient trop forte l'emprise surréaliste sur la Fédération. De toutes façons la guerre est désormais proche, et d'autres choix vont se présenter qui occuperont autrement ce petit monde.

Bientôt ce sera la mobilisation, et il est intéressant de voir ce que feront ceux qui avaient écrit en 1925 : "nous ne réendosserons jamais l'abjecte capote bleu horizon". Dès l'été 1939 les plus prévoyants étaient partis pour l'étranger, Calas, Dali, Tanguy, tandis que Breton, Eluard, Péret retournaient sous les armes. Après l'armistice Breton descend à Marseille, dans l'attente de son départ pour les Etat-Unis, et là se reforme un petit groupe surréaliste ; ce n'est toutefois qu'un soubresaut avant l'étape américaine, et plus tard le retour en France après la guerre.

Dès 1935 surtout, nous l'avons vu, l'action surréaliste sut s'étendre à de nombreux pays du monde, Allemagne, Angleterre, Japon, Amérique du Sud surtout Mexique et Chili. La guerre va être l'occasion magnifique pour le mouvement surréaliste de se faire connaître plus largement sur le continent nord-américain et de gagner ainsi une audience et des appuis qui lui seront précieux après guerre.

LA PERIODE 39/41 EN FRANCE

La guerre va certes distendre les liaisons entre certains groupes surréalistes, mais elle n'interrompera pas leurs activités. A Paris en Févier 1940 parait un ouvrage de Pierre Mabille, illustré par Tanguy, sur *"le merveilleux comme moyen de l'émancipation humaine"*, sorte d'enquête à travers les mythes et les contes populaires, les traités d'alchimie et les récits de rèves, les hasards de la vie et la poésie, toutes notions fortement développées de nos jours. En Février 1940 également, à Mexico, ouverture d'une Exposition Internationale du Surréalisme, organisée par Breton, Paalen et César Moro, et regroupant des artistes de quinze pays. Les exposants mettent surtout en valeur une certaine parenté entre les oeuvres surréalistes et les oeuvres des civilisations archaïques du Mexique, ce qui ne manque pas de sel quand on connaît le grand rôle de la drogue chez les Aztèques et les Indiens mexicains.

A cette époque adhère au mouvement un peintre cubain, Wilfredo Lam, mi-africain, mi-chinois, en qui Breton voit "celui qui sera le meilleur interprête de la nature tropicale et qui en fera surgir les images des Dieux".

Après l'armistice la situation des Surréalistes à Paris va devenir difficile. Benjamin Péret, arrété en Mai en raison de ses liens avec les Rouges espagnols, sera libéré en Juillet au moment de l'invasion, et durant l'hiver suivant il rejoindra Breton à Marseille. Là, en effet, une milliardaire américaine a installé un Comité de secours aux intellectuels, qui accueille un grand nombre de Surréalistes ; ceux-çi plutôt inquiets pour l'avenir se distraient néanmoins en des activités communes, apparement futiles et malgré tout bien révélatrices : il s'agit notamment de la transformation du Jeu de cartes dont les appellations ont été changées, les quatres couleurs devenant l'Amour, le Rève, la

Révolution et la Connaissance, et les nouvelles figures étant le Génie, la Sirène et le Mage.

Cependant les services du gouvernement du Maréchal mis en place entre temps font preuve d'un certain esprit de discernement et dans les derniers mois de l'année 1940 la censure de Vichy refuse son visa à deux ouvrages de Breton, Fata Morgana et l'Anthologie de l'humour noir. Puis à l'occasion d'un voyage du Maréchal à Marseille, Breton et l'équipe du Comité de secours américain sont arrétés par la police aux fins d'enquête. Breton devait écrire plus tard : *"Ces longs interrogatoires n'eurent d'autre objet que de sonder le fond de la pensée surréaliste, mais je crois pouvoir dire que les enquêteurs n'étaient pas de taille"*; il est bien possible en effet que ces enquêteurs, faute de formation, n'aient pas vu ni compris le caractère pronfondément révolutionnaire du Surréalisme, et qu'ils aient été surtout choqués par son expression extérieure ; ainsi réagissent la plupart des braves gens de l'époque qui regardaient ces choses de loin à travers des lunettes conservatrices, sans formation contre-révolutionnaire approfondie. Toujours est-il que tout ce beau monde, bien que restant suspect, fut finalement relaché.

Breton, prudent, prit le bateau en Mars 1941, en compagnie de Max Ernst et d'André Masson, en partance pour les Etats-Unis. Pendant les mois suivants d'autres devaient également partir, et Benjamin Péret fut un des tous derniers à appareiller pour le Mexique.

Arrivé en rade de Fort de France en Avril 1941 Breton est arrété et interné au camp du Lazaret, pour peu de temps ; il est en effet bientôt relaché, et va faire la connaissance d'Aimé Césaire et de ses amis qui viennent de fonder la revue Tropiques, à la fois anticolonialiste et surréaliste - Les deux hommes se trouvent en pleine communion de pensée et d'action, et pendant ses quatre années d'existence Tropiques bénéficiera de la collaboration régulière des français établis aux USA. En témoigne un numéro de Tropiques consacré à l'oeuvre de Lautréamont en qui Césaire voyait "l'inventeur de la mythologie moderne", "celui qui assura la poésie dans sa dignité magico-pulsionnelle".

LE TEMPS DE LA GUERRE (41-45) AUX AMERIQUES

Après cet intermède antillais, Breton toujours prudent rejoignit les Etats-Unis où il arriva à New-York en Août 1941. Il va y exercer une intense activité dans un milieu qui se révèle très favorable, le continent américain tout entier étant perméable à ce genre d'idées.

L'Amérique Latine d'abord :

Au Chili, deux poètes, Braulio Arenas et Jorge Cacérés, animent le groupe surréaliste et créent un Boletin Surréalista en 1941 ; la même année voit l'organisation à Santiago du Chili d'une première exposition plastique surréaliste, puis en Décembre 1942 la création de la revue Leitmotiv ; peu à peu une trentaine d'ouvrages surréalistes sont publiés et une seconde exposition sera réalisée en 1946.

A la même époque, 1941, au Vénézuéla un mouvement poétique baptisé "Viernes" se rattache au Surréalisme. Au Mexique où Paalen puis Péret se

sont réfugiés, création de la revue "Dyn" à Mexico en 1942. Enfin en Argentine, à Buenos Aires, Roger Caillois publie en 1942 dans "Les Lettres françaises" le poème de Breton censuré par Vichy, Fata Morgana.

Aux Etats-Unis même le surréalisme est très loin d'être un inconnu. En 1936 déjà deux ouvrages ont été publiés : "L'art fantastique, Dada et Surréalisme" d'Alfred Barr, et "Surréalisme" de Julien Lévy.

En 1941 paraissent trois autres ouvrages dont deux sont consacrés aux peintres surréalistes Chirico et Miro et un au mouvement artistique moderne jusqu'au surréalisme "du Cubisme au Surréalisme dans la littérature française".

En 1941 également la revue View confie à Nicolas Calas la réalisation d'un numéro spécial Surréalisme. En Avril 1942 la même revue View consacre son numéro à Max Ernst, et le mois suivant à Tanguy.

En 1942 est organisée à New-York une exposition sur les artistes en exil où les surréalistes se taillent la part du lion avec Ernst, Masson, Matta, Seligman, Tanguy et Breton. Au même moment la milliardaire Peggy Gougenheim qui ouvre son musée d'art moderne à New-York demande les préfaces de son catalogue à Breton, Arp et Mondrian.

On ne peut mieux souligner à quel point le climat est favorable aux surréalistes dans l'intelligentsia et dans les milieux fortunés, et d'ailleurs c'est Henri Ford lui-même qui a accueilli Breton à New-York. Les surréalistes vont profiter de cette ambiance pour approfondir leur pensée dans la ligne qui leur est propre, et cela d'autant plus que les circonstances les détournent des préoccupations politiques, du moins si on les entend au sens du militantisme.

Avec l'appui d'un éditeur américain, David Hare, Breton lance une revue en Juin 1942, "Triple V". Pourquoi une telle appellation ? Breton l'explique dans le premier numéro : le triple signe de victoire désigne d'abord l'issue de la guerre en cours, puis l'émancipation de l'esprit, et enfin la vision intérieure tournée vers l'inconscient, le tout résumé dans la formule finale "le mythe en formation sous le voile des évènements".

Telle a bien toujours été la préoccupation fondamentale des surréalistes mais leurs déboires avec les marxistes, et les évènements politiques, les y ramènent encore plus. Certes ils ne renient en rien leur adhésion à la Révolution politique et sociale, mais ils sont de plus en plus confirmés dans leur intuition de base :

-l'analyse politique et économique du mécanisme de l'histoire faite par le marxisme et plus largement par le matérialisme, est à elle seule insuffisante, elle n'éclaire qu'un aspect des problèmes qui dépendent de bien d'autres facteurs comme le prouvait la montée des régimes fascistes dans le monde.

Breton faisait la même remarque en ce qui concerne la pensée en général dont le fonctionnement ne pouvait s'expliquer par la seule raison, mais aussi et surtout par le subconscient ; on connait la forte influence du Freudisme sur le fondateur du Surréalisme. Avant même de transformer le monde, ou du moins au préalable, et contrairement à la

formule de Marx, il convient de l'interpréter : or l'expérience montre que les clés fournies par le XIXe siècle sont insuffisantes.

Il faut noter içi qu'avec le Surréalisme une seconde variante révolutionnaire est apparue, plus séduisante et trompeuse car plus riche et tenant apparament mieux compte de la diversité du réel : d'où le succès du Surréalisme même dans certains milieux chrétiens à la recherche du fameux supplément d'âme, ainsi qu'on l'a vu avec le mouvement liturgique.

Les clés de l'histoire, les surréalistes les trouvent, au moins pour l'essentiel, dans les mythes qui expriment les structures du monde et permettent de le comprendre par analogie ; le travail des surréalistes dans cette nouvelle revue américaine, et ce qu'il a déjà accompli en poésie, en art, et même en morale, le Surréalisme va le prendre pour l'incorporer aux vieux mythes des anciennes civilisations et en faire une mythologie moderne et vivante.

Mais, contrairement à l'illusion de certains, il ne faudrait pas croire qu'il s'agit là d'une tentative de renaissance religieuse. Et les Surréalistes eux-mêmes sont conscient d'un éventuel risque de ce coté-là, d'autant que parmi les amis de Breton se trouvent un certain nombre d'anciens disciples de Bataille, créateur d'un culte néo-dyonisiaque, mi-chrétien, mi-nietzchéen. Trois d'entre eux, Lebel, Walberg, Duthuit, publient leur témoignage à ce sujet dans Triple V sous le titre "Vers un mythe nouveau ? Prémonitions et défiances". C'est en effet une route de crète qu'ils veulent suivre, entre mysticisme et rationalisme, route bien difficile dès lors que l'on quitte les petits cénacles d'initiés pour aborder le grand public !

De 1942 à 1944 Triple V va accumuler un grand nombre de matériaux en vue de cette mythologie expérimentale, et certains auteurs non-surréalistes mais très spécialisés, collaborent à cette oeuvre : Roger Caillois, Claude Lévistrauss, Alfred Métreaux, Denis de Rougement. Un almanach surréaliste pour 1943 est édité afin d'être lancé dans le public américain : ses auteurs en attendaient un effet choc, un grand pouvoir de suggestion en raison même de la matière irrationnelle mélée à la trame régulière des jours.

En fait, Triple V, revue luxueusement présentée avec deux-tiers de français et un tiers d'anglais connait rapidement un grand succès auprès du public américain, un public restreint et choisi évidemment, grâce à un perpétuel esprit d'invention.

Une large place est faite à la peinture avec Marcel Duchamp, français déjà établi à New-York depuis plusieurs années et qui entre alors au conseil de rédaction de la revue, avec Chirico, Max Ernst, Wilfredo Lam, Masson, Tanguy, tandis que Breton, Césaire, Péret, continuent l'oeuvre écrite habituelle. Des domaines inédits sont abordés: l'architecture moderne avec Frédérick Kiesler, la sorcellerie et l'alchimie avec Kurt Seligman.

Parmi les témoignages des mythologies anciennes les surréalistes se passionnent alors pour les "Katchinas", poupées sculptées et peintes par les Indiens Hopis à l'image de leurs divinités. Ce dernier trait nous ramène à ce que nous écrivions plus haut, la visée surréaliste est

éthique, elle veut définir un nouvel ordre du monde, comme l'exprime très bien un article écrit par J.B. Brunius dans Triple V :

"Pour les grandes têtes pensantes d'aujourd'hui ; il ne s'agit de rien moins que de remplacer un mythe d'oppression par un mythe de libération - un mythe qui autorise l'homme à échapper à Dieu sans vendre son âme au diable - un mythe qui ne laisse pas l'homme affranchi de Dieu seul avec lui-même - une mystique collective où l'individu ne soit mystifié ni par la collectivité ni par un chef - un mythe où ni le capital ni le capitaine ne soient synonymes de virilité - un mythe d'affranchissement moral et matériel où l'ordre et le désordre ne soient plus qu'une même activité."

En Octobre 1942 Breton et Duchamp organisent une exposition d'ensemble au profit d'une oeuvre de prisonniers de guerre, ce qui confirme au passage leur impact social. Le catalogue est intitulé "First papers of Surréalism" et Breton procède en publiant et en opposant deux à deux des images qui expriment des mythes : un portrait de Nietzsche, des citations de Sade, un tableau de Jérome Bosch, une séquence du film de Dali et Bunuel, l'Age d'or.

Cet ouvrage présente un intérêt particulier parce qu'on y voit Breton aux prises avec une grosse difficulté, toujours présente d'ailleurs : comment concilier la version droite et la version gauche de la Révolution, la subversion par l'élite et la subversion par la masse, Nietzsch et Marx ? C'est là, au fond, tout le problème du Surréalisme, les grands ancêtres sont des élitistes, des individus d'exception qui franchissent toutes les règles et se font "surhommes" en piétinant les autres hommes, et en même temps les surréalistes veulent étendre cette révolution à tous les hommes - Ecoutons-les exprimer ce conflit :

"Et pourtant il doit exister un troisième terme capable de résoudre le conflit qui met aux prises à travers la nostalgie de l'âge d'or et l'agressivité de la volonté de puissance, la faiblesse des uns et la férocité des autres. Ce troisième terme doit être cherché dans un dépassement par le Haut des limites de la condition humaine. Ni ange déchu, si superman, l'homme ne doit rien attendre que de la faculté de devenir voyant, de se faire voyant."

Dès lors on comprend mieux l'orientation que Breton donne ensuite au mouvement qu'il engage dans le domaine ésotériste et que nous étudierons à propos de son ouvrage "Arcane 17". Contrairement à l'opinion de certains, il ne s'agit nullement d'un reniement mais bien d'un enrichissement, du développement d'une tendance sienne depuis longtemps. Breton l'affirme aux étudiants de l'Université de Yale lors d'une conférence qu'il donne fin 1942 sur la situation du Surréalisme entre les deux guerres : "La première génération du Surréalisme, 20 ans, se termine, c'est le moment du second souffle".

Les années qui suivent verront d'importantes réalisations plastiques : exposition à New-York du sculpteur Maria, puis Wilfredo Lam peint son célèbre tableau "La Jungle". En 1944 Enrico Donatti qui expose également à New-York amorce la synthèse entre la peinture surréaliste figurative et le style abstrait. Les nombreux textes de Breton consacrés à ces travaux plastiques seront joints à la réédition en 1945 de son

ouvrage de 1929 "Le Surréalisme et la peinture". Et en 1944 toujours la revue View consacre un numéro spécial à Marcel Duchamp.

Cependant le travail, comme diraient les ésotéristes, s'opère en profondeur, et en ces années 43-44, tandis que Breton rédige Arcane 17, une femme surréaliste écrit, en Août 1943 au Mexique, "En-Bas" récit d'une aventure mentale très étrange, puisqu'il s'agit du voyage aller-et-retour au pays de la folie. Il est interessant de noter qu'au même moment 1943, Antonin Artaud faisant la même expérience en France ; nous en parlerons plus loin.

L'aventure de Léonora Carrington a eu lieu elle aussi en France pendant l'éxode de 1940 : par toutes une séries de visions, souvent terrifiantes, cette femme franchit "la première frontière de la connaissance" ; elle voit l'univers soumis à des magiciens, des "maitres" tout-puissants et elle croit deviner qu'il lui revient de participer à la marche de l'univers.

Voilà une expérience qui fait penser aux phénomènes initiatiques, notamment ceux provoqués par la drogue et les champignons hallucinogènes; cela est-il sans rapport avec le fait que ce texte a été écrit au Mexique, la question serait à creuser pour le moins.

En Août 1944 Breton publie "Arcane 17" qu'il termine par cette conclusion :

> *"C'est la révolte même, la révolte seule qui est créatrice de lumière, et cette lumière ne peut connaître que trois voies : la poésie, la liberté et l'amour qui doivent inspirer le même zèle et converger, à en faire la coupe même de la jeunesse éternelle, sur le point le moins découvert et le plus illuminable du coeur humain."*

Quelques mois plus tard, en 1945, voyageant dans le Sud-Ouest américain, Névada, Arizona, Nouveau-Mexique, Breton se replonge dans l'influence des Indiens Pueblo et de leur art et, comme il le dira lui-même, c'est de la Kiwahopi (la chambre souterraine des initiations indiennes) qu'il adresse son "Ode à Charles Fourrier, grand maître de l'analogie, initiateur de l'attraction universelle, un homme dont l'influence vaut bien celle de Sade".

1945... la guerre touche à son terme, et nos surréalistes vont pouvoir regagner l'Europe et y reprendre leurs activités, comme nous le verrons dans un troisième article. Il nous reste pour terminer ce survol

à examiner ce qui s'est fait en Europe pendant le temps de la guerre, en Angleterre et en France.

En Angleterre la première grande manifestation a été en 1936 l'Exposition Internationale du Surréalisme réalisée à Londres par un noyau composé de Humphrey Jennings, David Gascoyne, Roland Penrose et Herbert Read. En conséquence l'année 1937 voit cette équipe initiale attirer un grand nombre de jeunes artistes qui consacrent une bonne part de leur temps à une active propagande en faveur des Rouges espagnols. A partir de 1938 le mouvement dispose d'un organe propre le "London Bulletin" édité par Penrose et Méseus, un des piliers du groupe surréaliste belge préventivement réfugié en Angleterre. Les réfugiés surréalistes seront très nombreux en Angleterre pendant la guerre et le Belge Méseus, en compagnie d'un français J.B. Brunius, animera un groupe international qui diffusera largement le texte de la conférence de Breton aux étudiants de l'université de Yale aux USA.

En France même, dès 1941, un nouveau groupe intitulé "La main à plume" (par opposition à la main à charrue, symbole du renouveau rural voulu par le gouvernement du Maréchal), proclame sa volonté de poursuive l'oeuvre du Surréalisme malgrès les difficultés du temps ; son activité consistera essentiellement en quelques publications : "Tranfusion du Verbe" en 1941, "La conquête du monde par l'image" en 1942 et "Le Surréalisme encore et toujours" à Paris en Août 1943. Cette équipe n'est en fait qu'un rassemblement éphémère de bonnes volontés éparses, quelques anciens, quelques belges, beaucoup de nouveaux venus sans expérience, ce qui est assez logique puisque les têtes se sont mises à l'abri Outre-Atlantique, de sorte que leur action ne fait guère que répéter les trouvailles d'avant-guerre. Mais comme l'écrivait l'un d'entre eux en 1943 "dans certaines conditions historiques, maintenir c'est aussi construire".

L'évènement le plus interessant et nous terminerons par là, est la coupure qui se manifeste, une fois de plus, entre les surréalistes libres et les surréalistes (ou plutôt les ex-surréalistes) marxistes, communistes intégrés, ou en passe de l'être, dans l'appareil du Parti.

Déjà le pacte germano-soviétique était resté en travers de la gorge des Surréalistes, mais ensuite l'entrée des poètes communistes au sein de la Résistance, et leur ralliement à une poésie patriotique, de forme classique (ce qui constituait deux vices inexpiables aux yeux des Surréalistes) entraine la guerre entre les ex-amis. Etaient visés Eluard et surtout Aragon, et de ce dernier notamment la plaquette intitulée "l'honneur des poètes". En Mars 1944 Méseus et Brunius publient à Londres "Idolat ry et confusion" qui attaque bille en tête "la poésie de Résistance" et dénonce ceux qui se sont laissés prendre au piège de l'union sacrée : pour participer de bonne foi au combat contre la réaction fasciste, ils se sont mis à rimer slogans et chansons de marche et ont oublié de poursuivre leur oeuvre révolutionnaire. Hubert Read concluait ainsi un article dans "La France libre" du 15 Octobre 1943 : "méfions-nous des défenseurs trop zélés de la rime". L'année suivante, en 1945 à Mexico, Benjamin Péret faisait donner la grosse artillerie en publiant "le déshonneur des poètes" qui devait lui valoir les plus farouches inimitiés : non seulement il attaque Aragon dont il plagie le titre, mais il dénonce très vivement la tonalité chrétienne et nationale de nombreux poètes de la Résistance, et il concluait ainsi : "Les guerres

comme celle que nous subissons ne sont possibles qu'à la faveur de toutes les forces de régression et signifient, entre autres choses, un arrêt de l'essor culturel mis en échec par ces forces de régression que la culture menaçait".

De fait la catastrophe de 1940 avait ouvert bien des yeux et, tant parmi les maréchalistes que parmi les résistants, beaucoup avaient ressaisi l'importance des réalités naturelles : la révolution culturelle pronée et largement entamée par les Surréalistes avant guerre risquait donc bien de voir son essor combattu ; c'était au moins une éventualité, dont nous verrons dans le prochain article qu'elle ne s'est pas réalisée, Mai 68 devait suffisamment le prouver, mais sur le moment le doute était possible, et Péret ne fut pas le seul à y croire, à l'autre bout de l'échiquier idéologique bien des membres de la Révolution Nationale le crurent aussi.

Toute cette polémique entre Surréalistes et poètes communistes devait bientôt rebondir à Paris. Pendant les années qui suivront la Libération, un des principaux aspects du Surréalisme sera cette guerre des intellectuels communistes qui feront tout pour discréditer leurs anciens amis, d'autant plus que Breton, Péret et leurs amis se révèleront logiquement antistaliniens ; en ce temps-là, où le Parti était tout-puissant, c'était un crime qui se payait très cher.

P.R.

La dernière ligne droite

Le système au pouvoir, bi-centenaire flatteur des instincts populaires, parait avoir gagné la partie. La ligne d'arrivée est visible, la dernière ligne droite est efficacement balisée par tout le dispositif légal mis en place. La foule, manipulée par les Frères, euphorique, applaudit !

Pour réussir ce sprint ultime, pour terminer la normalisation du Singe à forme humaine et faire disparaître la civilisation chrétienne, il suffit d'entériner officiellement quelques choix et protocoles, suite logique de l'évolution en cours, affirmés et appliqués par les pionniers de l'entreprise.

Avant de les envisager plus en détail, il faut insister à nouveau sur le processus de la contamination de l'Homme par cette maladie mortelle par excellence qu'est le subversion satanique.

La conclusion de M. Etienne Couvert, à la fin de son livre "De la Gnose à l'Oecuménisme" décrit très exactement les voies de l'inoculation du "Sida mental".

Première voie : "l'Eclosion du Protestantisme..."Les fidèles de Jésus-Christ furent privés de la plupart des sacrements et apprirent la Haine de Rome, cette "Babylone moderne". Le culte de l'Eucharistie s'éteignit sur la moitié de l'Europe.

Deuxième voie : Elle "permit de faire pénétrer dans les pays restés fidèles à Rome, la pensée protestante de révolte contre Dieu... Par la diffusion de la pensée de Descartes". L'Homme refusa de croire en un Dieu Créateur de tout l'Univers et ainsi, source de toute loi, de toute règle, de tout ordre véritable. "N'est-ce pas la révolte de Satan même ?"

Troisième voie : l'instauration du "Culte de la liberté dans tous les domaines... Manifestation d'une adoration de l'Homme par lui-même qui ne connaît aucune limite... liberté de l'instinct... liberté de la pensée... liberté de l'action" et finalement, adoration de l'Homme par lui-même convaincu d'être Dieu !

La disparition des défenses de l'Ame humaine conduira à l'oecuménisme dont le discours et les manifestations représentent la :

Quatrième voie : "Toutes les religions se valent, dit-il, elles sont toutes des formes particulières et respectables d'une Unique religion naturelle, tradition enseignée à nos premiers parents. Qu'importent les dogmes, les rites, les règles de morale, la théologie,

etc !" La civilisation chrétienne agonise et le Dieu du Mondialisme, le Grand Architecte de l'univers approche et ses adorateurs se multiplient!

Les éléments de ce diagnostic vont permettre de suivre la marche de la maladie au coeur de deux notions morales fondamentales : la Vie d'une part, Bonheur et Malheur d'autre part.

LA VIE, nouvel élément de consommation

Pour comprendre ce qu'est la Vie, plus exactement pour en saisir les données essentielles - il faut tenter de répondre aux questions : "d'où vient-elle ? - en quoi consiste-t-elle ?... Il faut envisager pour ce faire l'existence de l'univers, son évolution et l'apparition à un certain moment du premier être vivant. Au livre de Claude Tresmontant : "Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu", il sera emprunté quelques éléments de réponse et d'interessants arguments.

L'Auteur de l'Univers et de la Vie

L'Univers.

"On admet aujourd'hui que l'Univers est constitué par des galaxies (plusieurs millards ont été photographiées) distribuées d'une façon grossièrement homogène... nous savons aujourd'hui qu'il existe une histoire, une génèse, une évolution de la matière elle-même".

L'Univers a "un commencement d'être... Nous ne savons rien de sa fin, si fin il y a, mais nous savons quelque chose de son commencement. Nous déterminons aujourd'hui grossièrement l'âge de l'Univers. Nous savons d'ailleurs avec certitude que, tout, dans l'univers, à un âge : notre planète, notre système solaire, notre galaxie".

Avant lui ne pouvaient exister, ni le néant absolu... ni le chaos absolu... et cet univers, du fait que les savants peuvent lui fixer un âge et mesurer son vieillissement , n'a pu exister de toujours en étant... éternel. Les lois qui régissent cet univers sont découvertes peu à peu par les savants. Il est donc intelligible et ordonné. Dans l'univers, comme dans le réel "la science astrophysique, physique, chimie, biochimie, biologie... atteint une pensée présente et opérante... une rationalité qui constitue les structures, les organes et les fonctions."

L'Univers qui est, mais qui aurait pu ne pas être, a donc été pensé, voulu et réalisé...

Il ne pouvait être né du chaos ou du désordre, car "le désordre, comme la poussière, est un produit de désorganisation, de désagrégation, de décomposition. C'est un phénomène second."

A un moment, il se produisit dans l'Univers, le phénomène le plus important : l'apparition de la Vie. C'est-à-dire l'arrivée de structures compliquées qui progressivement atteindront les stades ultimes que nous voyons aujourd'hui !

"Nous savons maintenant que la matière qui constitue l'Univers est une matière chimiquement simple : de l'hydrogène et de l'hélium pour le principal... les éléments matériels ne sont pas apparus simultanément... (mais) par une suite de transformations nucléaires qui constitue une histoire...

"Il y a plus : la matière qu'étudie la chimie organique est une matière récente... le fait est là, incontestable : il y a, au cours du temps... une organisation de la matière.. (qui) conduit son évolution et l'oriente dans un certain sens, dans une certaine direction... L'évolution... atteste et manifeste... une <u>montée</u> du moins complexe au plus complexe, du plus probable au plus improbable, du non-vivant au vivant"

Il n'y a pas existence depuis toujours de la matière et de la vie, d'une "éternité" de matière et de vie. D'ailleurs la vie ne peut exister que sur des planètes bien définies.

Qui est l'auteur de l'Univers et de la Vie ?

L'apparition de la vie a été provoquée soit "par un évènement surnaturelle... soit à partir de réactions chimiques nouvelles... soit à la suite d'un évènement "improbable" mais devant presque certainement se produire à condition de disposer d'une durée assez longue et d'une matière de composition adéquate."

Du hasard à la matière pensante.

"L'évènement surnaturel" est l'unique solution satisfaisante par "les hommes de bonne volonté". Création ex-nihilo opérée par le Dieu des religions mono-théïstes...

"Les réactions chimiques nouvelles" n'ont pu débuter à partir de rien... ou sans programmation préalable. Malgré son inexactitude, cette explication renvoie à la première solution.

"L'évènement improbable" devant se réaliser dans le temps, implique l'existence antérieur de la matière, et , à l'intérieur de celle-ci, d'une nécessité. Pour sa réalisation, il suppose l'intervention du hasard.

A l'évidence peu sérieuse, cette explication semble aujourd'hui abandonnée, même par les savants matérialistes.

"La complexité de la molécule protéinique - acides animés, le nombre des structures macro-moléculaires différentes - des milliards de milliards, le fait que la vie a conduit à l'apparition d'une multitude d'organismes monocellulaires, mais aussi... d'organismes pluricellulaires, l'accélération du processusd'organisation de la matière dans le temps, la jeunesse de l'univers..., témoignent que le hasard et même un enchainement ininterrompu de hasards extraordinaires est une explication invraisemblable."

Même les savants marxistes comme Oparin rejettent cette solution mais... ils la remplacent par "les effets d'une nécessité de

développement inhérente à l'existences de telles formations multi-moléculaires individuelles."

Il y aurait donc une "loi naturelle" qui préside au développement de la matière, qui commande à son organisation, une loi naturelle qui constitue une nécessité immanente à la matière."

Mais les matérialistes, athés, marxistes... etc "refusent à la matière l'existence de cette loi, dès le début, soit il y a 5 ou 6 milliards d'années pour ne la faire intervenir qu'au moment et pour l'apparition de la vie. D'où sortent alors ces lois nouvelles apparues il y a environ 3 milliards d'années ?"

La réponse est digne d'un prestidigitateur : "l'intelligence organisatrice, la cause organisatrice immanente au cosmos et à la matière... intelligente puisqu'elle aboutit à la formation d'êtres pensants... est l'intelligence de la matière... Matière, Etre premier, existant par elle-même, principe d'une évolution autocréatrice, productrice géniale d'êtres vivants et pensants". La matière est vraiment "comme Dieu".

Passez muscade, le très sérieux Oparin insiste : "la vie est une forme particulière et très complexe du mouvement de la matière."

NON, la Vie est bien autre chose !

"La matière organique n'est pas la matière vivante. Elle n'est que la partie qui reste inerte après la mort, et faite de corps chimiques qui entrent dans la composition de l'être vivant" constate Monsieur H. Rouvière.

"Un organisme vivant, un corps vivant est composé d'une multitude d'éléments chimiques intégrés, associés dans une structure unique, une structure subsistante - la "forme" du vivant ou son "âme" . Le propre du vivant, c'est d'être capable d'assumer son organisation, d'effectuer les fonctions d'assimilation, d'élimination, de réparation, de reproduction, d'adaptation et d'invention - sans, dans le cas de l'être humain en avoir la connaissance.

Face à la présence de la vie, les ennemis de la religion chrétienne, sont incapables de démontrer l'exactitude de leurs théories - et pour cause. Butés, ils s'empressent d'invoquer à nouveau le hasard comme moyen de l'amélioration, du perfectionnement, de la diversification des espèces et des êtres vivants. Il baptisent ce hasard, sélection naturelle...

"La sélection naturelle qu'invoquent Darwin et ses disciples, "n'est pas créatrice de formes nouvelles". A la rigueur, cette sélection pourrait expliquer - et c'est fort discutable - la disparition d'individus moins favorisés, mais elle n'explique en aucune manière la génèse, l'organisation,l'invention d'organes de plus en plus complexes et perfectionnés." écrit le Pfr. M. Azon.

Depuis longtemps le calcul des probalités (durée et nombre d'essais) a prouvé - en particulier avec Goerges Salet - l'impossibilité

statistique de chacun de ces passages (mutations-sélection) de structures simples à des structures plus complexes.

Les êtres vivants, puis les animaux et l'homme ne peuvent être apparu que par une formation immédiate - suffisante d'emblée - bien que diversifiable secondairement par la suite.

L'Homme.

Au sommet de la complexité et de la hiérarchie biologique, il y a l'Homme qui possède une âme lui assurant vie végétative et sensitive comme tous les animaux, mais, de plus et de façon unique, cette âme humaine est raisonnable douée d'intelligence et de volonté libre. (Jean Daujat)

Cette réalisation parfaite "ne signifie pas que la création soit achevée. Elle se continue à l'intérieur même de cette espèce nouvelle et ultime, l'espèce humaine". En particulier quand "à partir de deux cellules - issues de deux parents - il y a constitution d'un organisme unique qui est aussi un sujet unique, une personne. On ne peut pas dire que le sujet préexistait, divisé en deux, dans chacune des deux celules parentales. Il y a bien création de quelque chose de nouveau, de radicalement et ontologiquement nouveau... Deux cellules ne suffisent pas à rendre compte de la création d'un être qui est un sujet, car il n'y a pas seulement modification qualitative, il y a création d'un être, ce qui est d'un autre ordre."

La Vie est un don de Dieu.

Il est possible de poser à ce qui semble la forme vivante la plus perfectionnée réalisée par la création, l'homme "capable de se penser lui-même comme existant ..." les questions : Est-ce que tu tiens ton existence de toi-même ? Est-ce que tu es maître de ta propre existence? Est-ce que tu es pour toi-même source de ton existence ? En un mot : Es-tu Dieu ? L'homme de volonté droite ne peut répondre : "Je suis Celui qui suis."

Il ne peut que se reconnaître simple collaborateur de la Vie dont le Créateur est "le Dieu Unique, Parfait et sans limite, Pur Esprit, parfaitement Immanent et Transcendant, Immuable, Eternel... Il a créé, crée (faire quelque chose de rien), conserve et maintient dans l'existence ce qu'il a créé par pur Amour..."

La Vie est un don de Dieu... et la création continue. Mais cette création reçoit des lois pour la diriger vers la fin voulue par Dieu. Les lois chimiques et physiques qui régissent inexorablement les êtres vivants et les êtres inanimés sont peu à peu découvertes par les scientifiques, chercheurs, biologistes, bactériologistes, embryologistes, généticiens...etc.

Le Propre de l'Homme... et la loi morale.

L'Homme, seul "doué d'intelligence et de volonté libre, n'est pas seulement un individu... limité par la matière à l'esclavage de telle constitution physique. L'être humain est une personne : sa connaissance

intellectuelle atteint par les idées la nature universelle des choses..., sa volonté libre domine l'attrait de tous les biens, particuliers... Toute la valeur de l'homme est dans la personnalité qui se forme par l'intelligence, par la volonté libre, par la vertu..."

L'Homme n'est pas soumis aux "lois nécessaires, inflexibles et invariables, données aux êtres matériels."

"La volonté humaine est libre de choisir entre plusieurs actes qui se présentent à elle parce qu'aucun bien particulier ne peut la mouvoir efficacement... Elle est comme toute chose soumise à une loi qui a sa racine dans sa nature d'être libre... Ce qui convient à la nature d'un être intelligent et libre, l'ordre d'une volonté libre aux fins convenables, constitue une règle morale, une loi morale."

"Dieu Créateur a déterminé <u>nécessairement</u> les êtres autres que l'Homme... <u>La Providence</u> de Dieu (dans ce cas prédestination) dirige les être libres et les meut à produire des actions ayant une valeur morale et qui méritent un bonheur sans fin après la mort... Mais la prédestination ne détruit en rien le mérite, la responsabilité, la liberté..."

Comme pour les autres lois, Dieu a donné la possibilité à l'homme de découvrir la loi morale "inscrite dans le réel", et objectivement discernable. Le Décalogue ne fait qu'exprimer, formuler cette loi inhérente au réel, et sans laquelle l'humanité ne peut subsister ni se réaliser... Ce qu'on appelle la "loi" morale... est donc simplement mais profondément l'ensemble des exigences de l'être créé. L'éthique est fondée en ontologie, la création est inachevée. L'homme est un être capable de prendre conscience de ce qui est en train de s'opérer, de se faire, en lui, par lui, avec lui, s'il le veut. Mais l'homme peut invertir le dessein créateur, il peut même, dans une certaine mesure, détruire l'être créé, l'abîmer, l'enlaidir. L'homme en lui-même et dans les autres peut détruire l'humain."

Les Démiurges au travail...

Certains poursuivent l'impossible et blasphématoire effort. Alchimistes modernes, d'orgueilleux biochimistes tentent sans relâche de "fabriquer en laboratoire une protéine douée des propriétés élémentaires de la vie". En dehors du fait que la vie n'est pas réductible à une simple formule chimique, la réussite de leur entreprise ne résoudrait rien et n'éliminerait pas de l'Univers le Dieu des Chrétiens.

En effet, confirme l'agnostique mais honnête, Jean Rostand, "cette protéine de fabrication humaine (non pas créé ex nihilo, mais fabriquée par utilisation de matériaux existants) ne (sera jamais) douée de potentialités évolutives...(et) capable d'évolution ultérieure."

Ils n'abandonneront jamais leur blasphénatoire tentative car, en savants athées, matérialistes, marxistes ou simplement ennemis jurés de notre Seigneur Jésus-Christ et de son Eglise, ils se sont construits une théorie... et se sont bloqués.

Ils refusent la seule démarche intelligente et honnête à faire "pour parvenir à résoudre l'enigme de la vie et le mystère vitale : ... (s'engager) sur le terrain de la métaphysique, qui est intermédiaire

entre celui de la science et celui de la foi". Ils accomplissent en somme "l'acte de la bourrique qui ne veut plus avancer".

Ils nient l'existence de Dieu par volonté politique, ignorant volontairement les résultats de la science moderne qui apporte une réfutation de leurs arguments et même un démenti total.

Pour asservir de plus en plus l'Homme à ses instincts, à ses passions, à son imagination - "cette imagination, écrit Simone Weil, qui travaille continuellement à boucher toutes les fissures par où passerait la Grâce" - ils lui proposent des motifs cohérents de manifester son pouvoir de dire "Je", d'affirmer sa volonté de s'abandonner à la pesanteur.

Fidèles disciples du Tentateur, ils présentèrent et présentent la "LOI MORALE" contenue dans le réel et discernable par tout homme de volonté droite, comme extrinsèque au réel et purement surnaturelle, fruit de l'arbitraire de Dieu... "censé l'avoir fulminée au sommet du mont Sinaï comme un système d'interdits". Ces penseurs refusent un Dieu créateur bon, mais présente ce même Dieu comme rempli de haine pour une créature arrivée dans l'univers indépendamment de Lui et par vengeance, du haut de son innacessibilité, prononçant des sentences terrifiantes pour empêcher l'homme d'être heureux en vivant en "bon sauvage" obéissant aux lois de la Nature.

La VIE, élément de consommation.

Un des porte-parole de ces vieux mensonges, un des "penseurs" écoutés de ce XX° siècle est Pierre Simon, juif askenaze, gynécologue accoucheur, initié de très haut rang puisqu'il a été, à deux reprises, Grand Maître de la Grande Loge de France.

Il a explicité la nouvelle notion donnée au mot "Vie" dans son livre publié en 1979, "De la vie avant toute chose". Il écrit : "La vie, fille du Temps", c'est-à-dire fille de la matière pensante, increéee et éternelle qui... aurait eu le temps... de créer la vie.

Le problème de la Création résolu, escamoté dans une pirouette, il ne peut effacer les travaux des chercheurs dont certains sont ses confrères, et continue "... (la vie) est bien en harmonie avec les données d'une science qui met au premier plan de la physique, la biologie et la sociologie, les notions de structure, d'organisation, de système ui font de la forme une réalité plus fondamentale que la matière..." p.160). Déjà en 1974, sur FR3, il avait précisé sa pensée : "la vie 'est pas un don de la Divinité, mais un élément au même titre que l'air, ue l'eau, que l'oxygène."

Mélant la sociologie aux autres sciences expérimentales, il laisse écouvrir les bases de sa théorie. "La forme" de la vie devient la ualité (la façon de vivre) mesurable par chacun sur des critères ersonnels ; la forme est plus importante que la vie elle-même... 'élément-vie, nouveau matériau, devra être géré, organisé voire fabriqué u mieux de l'intérêt de la seule finalité respectable : "l'utilité ociale".

Quelle astuce satanique ! La forme n'est plus l'âme, source de a vie et des facultés du corps qu'elle anime. Elle est réduite à

l'apparence, à l'aspect qu'en perçoivent les autres et ne vaut que si ses relations avec ceux-ci présentent, in fine, un solde financier positif.

Le Grand Maître et ses adeptes ne font que transposer dans un style actuel, les vieilles idées révolutionnaires.

La Religion Catholique "n'est ni nécessaire à la société, ni fondement pour elle... Une république d'athées est très imaginable". Bayle - ancêtre de plus d'un polémiste... ne manque pas de noter qu'une morale qui n'attend ni peines ni récompenses est supérieure à celle qui, brandissant l'enfer et le ciel, chasse l'esprit de désintéressement. Il y aura donc une nouvelle morale..." .

Mais avant de la définir, le laxisme total devra être la règle. Monsieur de Saint-Evremond (1614 - 1703) en éclaire les prespectives : "Trouvez bon que les délicats nomment <u>plaisir</u> ce que les gens rudes et grossiers ont nommé <u>vice</u>."

A ce stade il faut revenir sur le terme "sociologie". C'est la science nouvelle, celle de la vie en société. L'inspirateur de cette "pensée sociale", Vico, avait écrit : "le monde social est certainement l'ouvrage des hommes" et Michelet reprenait : "Vico a le premier montré le rôle de la Providence s'exerçant non dans les cadres étroits d'une religion, comme chez Bossuet, mais dans le système harmonique du monde civil, dans l'homme s'humanisant par la société..." D'où le commentaire " l'homme fabrique incessamment sa terre et son ciel. Voilà le mystère révélé."

"La nouvelle notion de l'ordre naturel fait des nécessités politiques la clé de voute des sociétés. Hier par les princes, demain par la volonté générale, il sera possible et louable de gouverner toute la vie."

La volonté générale s'exprime dans la majorité de l'Assemblée représentative du Peuple déifié qui vote les lois.

C'est donc l'Etat qui doit organiser la vie des citoyens, la gérer au mieux des intérêts de la collectivité...

Ce qu'affirmait Saint-Just dans "Les Institutions Républicaines" en fixant les grandes lignes de la future législation : "Voici "la civilisation" : la morale et la loi civique contraintes de se confondre pour engendrer une loi toute formelle et extérieure : les enfants et les hommes "appartiennent" à la République."

La vie n'étant plus sacrée... la vie devenue un aspect, une sensation... le pouvoir ou ses représentants pourra porter un jugement de valeur sur la vie de chaque individu. Il ne s'agit pas de repérer selon l'ancienne morale les personnes ayant enfreint les lois... non, le pire des "malfrats" pouvant être considéré comme heureux donc respectable et protégé...

Mais l'examen visera surtout ceux qui physiquement détonnent ou posent "problème" à la société ou à eux-mêmes. Ils subiront un examen de leur "qualité de vie" soit par eux, soit par les autres - ou une notation de leur possibilité d'acceptation - insertion par leurs proches ou par

la collectivité. La conservation ou l'élimination de l'"examiné" en résultera.

Depuis plus de vingt-six ans , le Dr Pierre Simon est un des plus actifs ouvriers de la révolution sexuelle, révolution des moeurs. Il est un des maîtres à penser des dirigeants de notre pays. Dès 1958, au conseil d'administration du M.F.P.F., conseiller du ministre de la Santé P. Boulin, fondateur du Club des Jacobins en 1951 avec Charles Hernu, à la tête de la Grande Loge de 1969 à 1975, il a conduit avec succès la nation française sur le chemin de la régression humaine.

Ses idées président aujourd'hui à l'élaboration des nouvelles législations qui autoriseront officiellement toutes les pratiques clandestines ou d'avant-garde. Ces techniques qui font "entrer dans l'avenir à reculons" écrivait Paul Valérie, et que dénonçait déjà en 1961 l'honnête Jean Rostand : "... il ne serait pas décent, il ne serait pas acceptable qu'on se mit, demain, dans les laboratoires à jouer avec les embryons d'Homosapiens comme nous jouons maintenant avec ceux des grenouilles, des tritons et des poulets."

La France est arrivée, sur ce plan fondamental et bientôt irréversible, à la situation que prévoyait Albert Camus dans "l'Homme Révolté" : "Dieu est mort... Il faut tuer la morale des principes où se retrouve encore le souvenir de Dieu... L'impur... va devenir la règle et la terre déserte sera livrée à la force toute nue qui décidera ou non de la divinité de l'homme... L'Etat est-il la seule voix du Destin ?"

A cette question l'Etat issu de 1789, et ses complices ont toujours répondu oui, un oui intéressé. Par un travail inlassable, ils sont parvenus à faire admettre leur main-mise sur l'organisation de la vie sur cette terre, par une part importante de la population. "L'Etat-Providence devient réalité ; le Baal-Hammon des temps modernes, étend de plus en plus ses pouvoirs.

Le BONHEUR, nouveau droit de l'homme sans Dieu.

Qu'entendre par Bonheur ?

Une réponse chrétienne :

"Tous les hommes veulent être heureux, disait Pascal, même ceux qui vont se pendre." Gustave Thibon explicite : "L'inclination au bonheur est inhérente à la nature au point que la nature elle-même s'altérerait si ce penchant disparaissait... L'Homme tend vers un but à atteindre. S'il s'en détournait, il se détruirait. Il agit toujours en vue d'une fin à accomplir et c'est ainsi qu'il s'épanouit. Ce bonheur est donc bien ce vers quoi tous les hommes tendent."

"Il est fait d'équilibre biologique, d'échanges profonds avec la nature et le prochain, d'ouverture à la beauté, de consentement à notre destin, et surtout du don de soi à une oeuvre choisie, à des êtres aimés, à Dieu."

Et la remarque que fait ensuite le philosophe éclairera fort bien la suite de ce propos : "Tous les hommes heureux que je connais ne sont

jamais préoccupés de leur propre bonheur, ils l'ont reçu par surcroit dans le sillage de leur action et de leur dévouement : c'est en ne le cherchant pas qu'ils l'ont trouvé."

Jean Daujat (La Vie Spirituelle) précise : "Si diverses fins attirent l'Homme et constituent le motif ordinaire de ses actions : plaisir, richesses, honneurs, gloire, amour, amitié, science, vertu, etc... dont certaines sont des biens aimés pour eux-mêmes... la fin dernière... c'est le Souverain Bien de l'Homme où se trouvent sa perfection, son vrai bonheur... c'est le bonheur immortel qu'est la possession de Dieu."

La réponse révolutionnaire.

L'homme, créé libre, peut volontairement, se détourner du souverain Bien. L'oubli et le refus de sa fin dernière sont intrinsèques à la vie moderne actuelle. Gustave Thibon le constate et en découvre le résultat :

"Il y a aussi ce besoin effréné de plaisir et de bonheur, exaspéré par les idéologues et les publicités qui travaillent le monde moderne. Et certes, il est naturel de désirer être heureux. Mais, ce qui est contre nature, c'est de considérer le bonheur comme un droit absolu, sans contre-partie de devoir, d'effort, d'amour et de sacrifices dictés par l'amour...

"C'est précisément ce qu'on nous enseigne, en proclamant à cor et à cri, le droit de tous à toutes les satisfactions possibles : droit à l'aisance et au confort matériel, droit à la santé, à la culture, à l'amour, à la beauté, à la volupté...

"Ce qui alimente une mentalité revendicatrice se traduisant sumultanément par la poursuite de tous les avantages économiques et par la rupture des barrières morales qui font obstacle à la soif de jouissance."

L'utilitarisme, règle de vie et de gouvernement.

A ce stade, l'homme ne se veut que matière et n'est considéré que sous cet aspect.

"Il n'est qu'un sujet doté de la faculté de penser et de sensibilité" ecrivait Mgr Karol Wojtyla, futur Pape Jean-Paul II. Percevant très bien la gravité de la transformation, il continuait : "La sensibilité fait désirer le plaisir et refuser la peine. La faculté de penser - la raison - lui a été donnée pour qu'il dirige son action de manière à s'assurer le maximum de plaisirs et le minimum de peine."

L'Utilitarisme imprègne et dirige la société moderne. C'est au plan de la personne, le règne de l'égoïsme : "Chaque personne est considérée par les autres comme instrument et moyen pour l'obtention de satisfactions diverses.

Au plan de l'Etat, le principe exige d'accorder le maximum de plaisir et le minimum de peine pour le plus grand nombre."

L'Hypocrisie et la Malignité de l'Etat "Ponce-Pilate"

Toutes les lois, concernant les moeurs, appliquées à ce jour, vont bien dans ce sens. C'est sa première façon d'agir.

Mais le système au pouvoir sait bien que le bonheur est un bien strictement personnel dépendant de l'appréciation de l'intéressé. Pour dissimuler l'illusion contenue dans sa promesse de donner à chaque citoyen une vie agréable, il agit également d'une autre manière dont il tirera une justification des lois à venir.

du Malheur à la révolte légalisée.

Dans ce but, ses scientifiques et ses média, note Gustave Thibon, prêchent "que les élans du coeur vers les hauteurs spirituelles se ramènent à un phénomène chimique dont la formule nous révélerait l'origine toute matérielle..., que le désir est piégé puisque programmé dans le monde invisible des cellules..., que nous ne sommes qu'une quantité négligeable de matière jetée par hasard dans un monde sans commencement ni fin...

"La recherche du Bonheur est le fruit d'une illusion reposant sur l'instinct de conservation sublimé... L'Homme ne doit donc pas chercher le Bonheur, mais affronter le Malheur, le seul remède à ses maux sera la grandeur avec laquelle il y fera face."

Le Véritable Malheur.

Celui-çi n'existe, écrit Simone Weil, "que si l'évènement qui a saisi une vie et l'a déraciné, l'atteint durement ou indirectement dans toutes ses parties, sociale, psychologique, physique. Le facteur social est essentiel. Il n'y a pas vraiment malheur là où il n'y a pas déchéance sociale ou appréhension d'une telle déchéance."

Avec elle, les Chrétiens reconnaissent comme symbole du plus grand malheur possible, celui, "passion et mort comme un criminel de droit commun, (qui) a conduit le Christ à supplier d'être épargné, à chercher des consolations auprès des hommes, à se croire abandonné de Son Père."

Le malheur utilitaire.

Indépendamment de la douleur et de la souffrance physiques ou organiques qui, dans certains cas, peuvent être véritablement le Malheur, la transformation des mentalités par le travail des groupes de pression, a fait englober sous l'étiquette "malheur", par l'opinion publique, tout ce qui est ressenti comme limitations, contraintes et contrariétés dans la satisfaction des appétits du "Moi".

Roger Garaudy, l'homme à la main tendue, a su habilement faire admettre cette évolution et proposer la lutte contre le malheur à des chrétiens, souvent du milieu médical ou paramédical, qui ont été nombreux à s'y engager. Séduits ou non par l'idéologie marxiste, ils ont, au nom de la dignité et de la grandeur de l'homme, pris partie sentimentalement pour la qualité de la vie, chère au Dr Simon. Ils ont ainsi laissé juger

leur religion par la vie, et, pour agir, ont pris le droit de l'exclure et de s'en passer.

Sont maintenant considérés comme malheur et droit à la révolte : la moindre gêne dans l'obtention du plaisir physique avec le partenaire de son choix ; les conséquences multiples du "tourisme sexuel" ; toute opposition à l'absolue maîtrise de sa fécondité par la femme ; le vieillissement sous toutes ses formes ; l'absence congénitale ou la diminution et la disparition accidentelles, pathologiques ou même naturelles de certaines fonctions organiques apportant une gêne ou un manque plus ou moins importants, estimés insupportables par le sujet ou d'autres personnes, dans les rapports individuels ou sociaux.

Cette liste n'est pas exhaustive qui se rapporte aux problèmes de la "Vie". Dans les autres activités humaines, la même frénésie de satisfaction s'est développée.

Le biologique Jacques Testard, dont il sera reparlé, en fait dans son livre "L'Oeuf transparent", le constat réaliste donc désabusé et triste.

Décidés en nous-mêmes "à prendre pour plaies mortelles nos moindres tracasseries..., nous sommes préparés pour la productivité aveugle de besoins mesquins où le désir se dilue, où le sens se perd, où l'être se normalise."

L'Homo Sapiens va mourir, remplacé par l'animal docile, appelé pudiquement Homo Bio-économicus.

Le Système, nouveau Ponce-Pilate.

Ainsi l'homme, sous prétexte de Grandeur, de Dignité, de Liberté... est arrivé à prononcer le "non serviam" de Lucifer.

Pour l'assouvissement de ses désirs, il s'en remet totalement à la Science et aux Techniques, créatrices permanentes de ses nouvelles convoitises.

Il espère ainsi obtenir d'elles le progrès social définitif : une vie agréable, organisée par le pouvoir du début à la fin y compris.

Le système politique, instigateur et moteur de cette évolution, n'a pas le courage d'assumer la responsabilité des futures décisions, des futures lois que les individus, subjugés par l'Innovation, symbole du Progrès, ont par avance acceptées...!

Le Comité Consultatif National d'Ethique.

L'Idée de cet aréopage a été lancée le 18.9.1974, à la veille du vote de la loi Weil-I.V.G. par Valérie Giscard d'Estaing, face à un parterre de scientifiques "cogitant" sur la Biologie et le "devenir" de l'homme. Le Président avait alors émis le voeu que soit prochainement "instaurer une morale de l'espèce... impliquant pour l'homme de nouveaux devoirs correspondant aux nouveaux pouvoirs de la Science."

Le 23 Février 1983, le ministre de la Recherche et de l'Industrie, - ce dernier terme appliqué à la vie humaine fait frissonner - créait le Comité National d'Ethique pour les Sciences de la Vie et de la Santé.

Sa mission

Elle est née, explique Michel Serres, du phénomène suivant : "les triomphes et les inquiétudes (de la Science) ont émigré peu à peu, depuis un demi-siècle, de la Physique à la Biologie. Devenue scientifique et expérimentale, elle intervient désormais puissamment dans les corps. Non point dans les morts... mais dans les vivants et les possibles pour se substituer de plus en plus à une fonction naturelle et hasardeuse, en un geste long de programmation rationnelle et de prévision."

Par suite "notre âge requiert une méditation nouvelle sur la concurrence animale transposée bêtement sur un savoir qu'on veut encore humain."

"Il faut choisir ce qui passera du possible à l'actuel. Ce geste que Liebniz (et les Chrétiens) réservait à Dieu, nous avons depuis quelque temps et nous aurons loisir plus tard de le faire à sa place."

Le pouvoir a donc dit aux "Sages" par lui désignés :

"Connaissant toutes les découvertes et les applications immédiates réalisées par les chercheurs dans ce domaine dont les progrès semblent apporter à l'homme "une assurance contre le hasard" et un remède "à sa détresse d'insactisfaction", à vous de dire ce qui, aujourd'hui, peut être officiellement pratiqué, voire légalisé, ou, ce qui doit être encore laissé dans le domaine du possible. Vous déciderez en mon nom et pour moi, représentant désigné de l'Homme-déifié qui, selon feu Michel Barroin, Grand Maître du Grand Orient, "mesure de toutes choses, doit être la finalité de toute recherche et de toute action parce qu'il est dépositaire de Liberté et de Dignité."

Sa Composition

Le Président, coopté par le Système, est le Professeur Jean Bernard, ancien collaborateur de J. Monod, Jacques Delors et J. Saint-Geour au sein du groupe Horizon 85, dont il a été parlé précédemment.

Il dirige la réflexion de trente cinq autres personnalités : 15 scientifiques du secteur de la Recherche, 15 personnes dites compétentes et intéressées par les problèmes d'éthique, 5 représentants des principales familles philosophiques et spirituelles.

Parmi les personnes intéressées par l'éthique, il faut citer Léon Schwarzenberg, cancérologue à l'hopital de Villejuif et partisan actif de la légalisation de l'Euthanasie ;

Nicole Questiaux, ex-ministre de la Solidarité Nationale, ardente militante marxiste, membre du comité directeur du P.S. et du Céres ;

Paul Milliez, professeur spécialiste de l'hypertension artérielle. Celui-ci a refusé de siéger pour dit-il "conserver ma liberté". Ce grand ami du Pdt Jean Bernard, partisan entre autre de l'avortement, s'avoue

"éloigné, dans sa conception de la vie et de la liberté de chacun, des positions du St-Siège" et se demande : "suis-je encore catholique?"

Le choix des représentants des cinq principales familles... est une manifestaion sarcastique et orgueilleuse de l'athéïsme ambiant. Les quatre mandataires de religions monothéistes ne sont même pas des religieux :

- M. Jean Gelamur, directeur du journal "La Croix"
- Mme Françoise Quéré, écrivain protestant
- M. Henri Atlan, médecin juif
- M. Ahmed Somia, médecin musulman.

S'y amalgame le philosophe marxiste du P.C. Français M. Lucien Sève.

Le ministère de tutelle n'a pas envisagé un instant de faire participer aux travaux les représentants des instances traditionelles officielles : Académie des Sciences Morales et Politiques, Académie de Médecine et Ordre des Médecins.

Son Jugement.

Ces personnalités très diverses ont, a priori, un point commun : se refuser toute référence à Dieu Créateur, au Vrai et au Bien pour l'établissement de leur jugement.

Elles étudieront les problèmes soumis à leurs réflexions en toute liberté de conscience, en libres-penseurs.

Très au courant, pour la grande majorité, des récentes découvertes scientifiques, des applications déjà réalisées et acceptées par l'opinion, des innovations en cours de mise au point, elles devront faire la synthèse de leurs pensées et de leurs sentiments d'une façon sincère pour finalement dire : "Ceci est licite et/ou cela devra attendre." En effet, le "permis" légalisé ou non aujourd'hui, ne sera jamais plus remis en question demain. Le Comité accordera la même autorisation à des réalisations techniques dérivées des précédentes mais demandant encore une certaine évolution des moeurs...!

Jacques Testard, orfèvre en la matière, confirme ce jugement : "Un comité, armé d'un grand filet éthique, filtrerait le sable de nos sécrétions inventives pour isoler les plus jolis fauves du Progès, ceux qu'on mettrait de suite dans le moteur des désirs... C'est négliger que les bêtes les plus étranges... même au rebut, continueront par leurs copulations imprévisibles d'élargir l'inventaire du bestiaire."

Pour l'instant, le Comité ne peut être autre chose qu'un faible ralentisseur de l'utilisation au grand jour des techniques dévoreuses de la personne humaine.

Ses interdictions-recommandations platoniques laisseront les scientifiques continuer leurs travaux dans l'ombre des laboratoires.

Elles donneront le temps, à toutes les organisations et tous les politiciens partisans actifs de l'élevage humain rationnel, de faire

"avancer" la mentalité du bon peuple, avec l'appui amplificateur des Média.

En un mot, le Comité ne sert et ne servira à rien !

Tout dépend, hélas, du Pouvoir. Selon leurs utilités politico-électives, l'Etat donnera force de loi à certaines décisions du Comité. Il en fera assumer la charge financière par la Sécurité Sociale ou le budjet général et, pour certaines, les imposera à la population.

Ses moyens de coercition - dans ce monde vénal et jouisseur - étant surtout basés sur l'argent : la Sécurité Sociale(prise en charge... ou non) pour prés de 83 % de la population et pressions sur les caisses des Non-salariés, par les nombreux ministères de tutelle. Pour le corps médical des hopitaux, l'appartenance à la fonction publique sera l'argument décisif.

L.D.

Martin Luther avait commencé ses études de Droit, le 20 Mai 1505, à l'Université d'Erfurt. Hélas ! à quelque temps de là, il rencontra son ami, Jérôme Buntz, une querelle s'en suivit, un duel s'engagea et Luther tua son compagnon. En Juin de cette même année, inquiet des suites de ce meurtre, Martin se rendit chez son protecteur et ami, Jeau Braun, vicaire collégial à Eisenach, pour lui demander conseil . Ce dernier l'engagea à entrer en religion pour éviter les suites judiciaires de l'affaire et le 17 Juillet 1505, il entra au couvent des Ermites de St-Augustin, à Erfurt. Il bénéficia ainsi du droit d'asile, reconnu alors par la justice civile. Son premier traité, rédigé par lui-même, porte, comme titre : "Sur ceux qui se réfugient dans les églises, fort utile pour les juges séculiers comme pour les recteurs d'une église et les prélats des monastères." ("De his qui ad écclesiam confugiunt tam judicibus secularibus quam Ecclesiae Rectoribus et Monasteriorum Praelatis perutilis"). Il parut en 1517 anonymement puis en 1520 sous le nom de Luther. Il est rappelé que celui qui tue sans avoir été ennemi, par erreur ou sans préméditation, n'est pas coupable selon la loi de Moïse.

Mais dans son monastère, Luther ne trouva pas la paix de l'âme. Sa vocation, bien discutable, a été plus le résultat d'une peur que d'un appel divin ou d'un amour de la prière et de la solitude.

De par son tempérament héréditaire, complété par son éducation familiale, Martin était doué d'un caractère violent et emporté, de type primaire, qui, à la première impulsion venue, fonce dans l'action sans réfléchir, associé à une âme scrupuleuse qui rumine longtemps après avoir agi sur l'erreur ou la faute qu'il n'aurait pas fallu commettre et qui pouvait être évitée avec un peu de réflexion. C'est un type d'humanité fort répandu en ce bas monde et qui ne devait pas provoquer une angoisse suicidaire, bien évidemment.

Un meutre commis au cours d'une rixe, sans doute plus accidentel que prémédité, n'aurait jamais dû provoquer cette crise qui ne fit que s'accentuer au cours de son existence jusqu'au suicide final. Il faut y ajouter autre chose.

Un psychanalyste freudien, M. Roland Dalbiez, a naguère publié une étude sur "L'Angoisse de Luther", dans laquelle il soutient une thèse bien étrange. Il attribue à Luther, dit-il, "... *une névrose d'angoisse très grave, tellement grave qu'il y a lieu de se demander si elle n'était pas celle d'un état limite aux frontières entre la névrose d'une part, le raptus suicidaire ou l'automatisme téléologique anti-suicide d'autre part. Il ne choisit pas l'une ou l'autre de ces solutions ; celle à laquelle il aboutit sort de son inconscient et s'impose à lui de façon nécessitante*...". Nous avons souligné les expressions qui tendent à nier la liberté humaine dans ce texte d'un psychanalyste, ce qui est tout à fait conforme à la pensée de Freud.

Pour échapper à la voix de sa conscience, pour étouffer en lui l'angoisse naissante, Luther a repris une thèse, attribuée faussement à

St-Augustin, sur la justification par la foi seule, sans les oeuvres, grâce au sacrifice du Christ qui a porté sur lui les péchés des hommes. Voici le texte de Luther :

"Il faut regarder le Christ en qui, lorsque tu verras que tes péchés sont attachés, tu seras en sécurité vis à vis des péchés, de la mort et de l'enfer. Tu diras en effet : mes péchés ne sont pas miens, car ils ne sont pas en moi, mais ils sont en un autre, à savoir dans le Christ, donc ils ne pourront pas me nuire. Il faut en effet un effort extrême pour pouvoir saisir ces choses par la foi et les croire au point de dire : j'ai péché et je n'ai pas péché, afin que soit vaincue la conscience, cette dominatrice très puissante qui souvent a entraîné les hommes au désespoir, au couteau ou à la corde. (Est autem maximus labor posse haec ita fide apprehendere et credere ut dicas : peccavi et non peccavi, ut sic vincatur consciencia, potentissima domina quae saepe ad desperationem, ad gladium et ad laqueum homines adigit). Il est connu l'exemple de cette homme, qui, tenté par sa conscience, disait ; je n'ai pas péché. En effet la conscience ne peut être tranquille que si les péchés sont éloignés de son regard. Il faut ainsi qu'ils soient éloignés de ton regard de telle façon que tu regardes non pas ce que tu as fait, non pas ta vie, non pas ta conscience, mais le Christ..." In Esaïam prophetam scholia, chap. 53).

Par ce texte, M. Dalbiez prétend démontrer que Luther a essayé d'échapper à l'angoisse grâce à ce qu'il appelle un "automatisme téléologique anti-suicidaire". Nous avons beau relire, ce texte, nous n'y trouvons rien d'automatique, mais un raisonnement bien sophistiqué ; un refus de la vérité qui pourtant saute aux yeux : j'ai péché, mais je ne veux pas le reconnaître. Il faut un effort extrême, un "maximus labor" pour affirmer le contraire de ce que l'on sait bien être vrai. C'est une manière de s'enfoncer dans le mensonge et on a beau s'autosuggestionner pour s'admirer pur de toute faute ou erreur, la conscience reste la même, comme l'oeil qui regardait Caïn au fond de la tombe qu'il s'était creusée lui-même. Fixée dans notre esprit, cette conscience n'est pas autre chose que la voix du bon sens et de la raison. D'ailleurs M. Dalbiez reconnaît que "son adhésion à la doctrine de la justification par la foi spéciale seule ne l'a pas totalement rassuré ; en un sens, on peut dire qu'il n'a jamais réussi à y adhérer complètement." Nous avons souligné les adverbes "totalement" et "complètement". Ils montrent bien les difficultés de la thèse freudienne.

Si Luther s'est fabriqué son propre système religieux et moral, il sait bien que c'est un mensonge, il ne peut pas y adhérer du tout. C'est l'attitude d'un enfant qui dit à sa mère en rougissant : "Ce n'est pas moi !", tout inquiet de savoir si son mensonge "prendra".

Cette haine contre la conscience ne peut pas être d'origine divine ou humaine ; elle suppose une tentation démoniaque. Satan sait très bien qu'en dressant une âme contre la voix raisonnable de sa conscience, il s'en rend maître.M. Dalbiez continue : "Il faut sans cesse lutter contre elle (la conscience), car elle menace toujours d'acculer au désespoir, de contraindre l'homme à s'ouvrir la gorge ou à se pendre". La menace ne vient pas de la conscience, mais d'une attitude de refus devant son dictamen : *"A tout péché miséricorde. Une faute avouée est déjà pardonnée"*. La paix de la conscience suit l'acte de reconnaissance de la faute. Mais si l'on nie avoir été coupable, on se drape dans un orgueil absurde et la faute non avouée et donc non pardonnée nous poursuit inéluctablement elle devient idée-fixe, puis source de névrose et il ne

reste plus que le suicide pour échapper au regard de sa conscience, c'est-à-dire de Dieu. On appelle cela une fuite en avant.

Examinons cette marche à l'abîme que fut la vie de Luther. Nous avons sur ses crises d'angoisse le témoignage de Melanchton : *"Souvent lorsqu'il pensait attentivement à la colère de Dieu ou aux étonnants exemples des châtiments divins, il était frappé subitement par une terreur telle qu'il perdait presque connaissance. (Subito tanti terrores concutiebant, ut paene exanimaretur). Moi-même je l'ai vu prenant part à une discussion doctrinale, saisi de consternation du fait de son application, s'allonger sur un lit dans une chambre voisine où il mélait à une invocation ce verset souvent répété : "Dieu a enfermé tous les hommes dans le péché pour faire miséricorde à tous" (Conclusit omnes sub peccatum ut omnium misereatur)"*. Luther s'efforce içi de rejeter sur Dieu la responsabilité des fautes. Or les hommes ne sont pas enfermés dans le péché ; ils ont la liberté de repousser les tentations ; ils ne sont pas prisonniers d'un "self-arbitre", comme l'a affirmé Luther. Cochlacus nous raconte une crise qui avait saisi Luther quand il était moine. Assistant au choeur à la lecture de l'évangile du possédé, dans St Marc, il s'écroula à terre en criant : "Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi !"

Dans un fragment des "Propos de Table", on nous rapporte une conversation de Luther avec M. Léonardt, pasteur de Güben, en l'année 1551 : "Il nous dit que, alors qu'il avait été prisonnier, le diable l'avait méchamment tourmenté et avait ri de bon coeur lorsqu'il avait pris un couteau dans sa main, car il lui avait dit : "Eh bien ! tues-toi !" Aussi lui avait-il fallu souvent jeter le couteau loin de lui. De même lorsqu'il avait vu par terre du fil, il l'avait ramassé et en avait tant assemblé qu'il avait pu en faire une corde à laquelle il pouvait se pendre. Et même, le diable l'avait poussé à un tel point qu'il n'avait plus été capable de réciter le Notre Père ni de lire les Psaumes qui, d'habitude, étaient pourtant si bien connus de lui. Alors le Docteur Luther lui répondit : Cela m'est également arrivé souvent, que lorsque j'ai pris un couteau en main, de telles mauvaises pensées me sont venues à l'esprit et que souvent je n'ai pu prier et qu'alors le diable m'a chassé de ma chambre..."

"Il est impossible, conclut M. Dalbiez, de contester que Luther a été torturé par l'idée de se suicider... Le libre arbitre étant submergé, il ne s'agit plus d'une tentation, mais d'une impulsion morbide..." Affirmer que le libre-arbitre est submergé, c'est équivalemment dire que la grâce de Dieu ne peut plus sauver le pécheur, puisque cette grâce s'adresse toujours à notre liberté. C'est donc un blasphème contre Dieu.

Poursuivons cette enquête. Luther est resté jusqu'à sa mort, professeur d'Ecriture Sainte à Wittenberg. Parmi ses élèves, le jeune Jérôme Weller était son disciple de prédilection. Il était lui aussi porté à la mélancolie, plongé dans une tristesse morbide dont il avait du mal à sortir. Luther lui envoie ses conseils :

"Toutes les fois que le démon te tourmentera par ces pensées de tristesse, recherche aussitôt la société de tes semblables, ou mets-toi à boire ou à jouer, dis des gaudrioles, cherche à te divertir. Il faut même quelque fois faire un péché par haine et par mépris pour le diable, afin de ne pas lui laisser l'occasion de nous créer des scrupules pour rien..."

"Et quelle autre raison crois-tu que j'ai de boire de moins en moins d'eau, d'avoir de moins en moins de retenue dans mes paroles et d'aimer de plus en plus les bons repas ? Par là, moi aussi, je veux me moquer du diable et le tourmenter, lui qui se préparait à me tourmenter et à se moquer de moi ! Oh ! si je pouvais trouver enfin quelques bons péchés pour berner le diable, pour lui faire comprendre que je ne reconnais aucun péché et que ma conscience ne m'en reproche aucun ! Il nous faut absolument éloigner tout le décalogue de nos yeux et de notre esprit, nous que le diable attaque et tourmente ainsi..."

Dans un commentaire sur l'Epitre aux Galates de 1535, Luther se demande comment la loi a été abrogée. Il s'agit, nous le savons bien, de la loi mosaïque. Voici ce qu'il répond : "Elle l'a été toute entière, sans réserve, de sorte qu'elle ne peut plus ni accuser, ni tourmenter le fidèle, doctrine de la plus haute importance, qu'il faut prêcher sur les toits, car elle porte la consolation dans les consciences, surtout aux heures où l'effroi nous oppresse. Je l'ai dit souvent et je le répète encore, car on ne le dit jamais assez, le chrétien qui saisit par la foi le bienfait du Christ est absolument au dessus de toute loi, il est affranchi de toutes obligations à l'endroit de la loi... Lorsque Thomas (St Thomas d'Aquin) et les autres théologiens de l'Ecole parlent de la loi de Moïse, ils disent que ce sont les lois judiciaires et cérémonielles des Juifs qui ont été abrogées, mais qu'il n'en est pas ainsi des lois morales (c'est-à-dire du Décalogue). Ils ne savent pas ce qu'ils disent..."

Il y a donc chez Luther deux affirmations qui semblent contradictoires, mais qui en fait se complètent bien. Il commence par affirmer que l'homme est enfermé dans le péché, qu'il ne peut échapper à sa conscience qu'en reportant le péché sur le Christ. Aveu d'impuissance humaine en vue du Bien, négation du libre-arbitre. Dans un deuxième temps, il revendique une libération à l'égard des lois morales. Il oppose donc un refus à un ordre naturel pensé par Dieu et inscrit dans notre nature, un refus de tout dictamen de la raison exprimé par la conscience. Il veut pouvoir se laisser emporter par les passions déraisonnables et violentes et étouffer en même temps les reproches de sa conscience sous des mensonges et des sophismes dont il ne peut plus être dupe. C'est la quadrature du cercle. Il ne reste plus qu'une désespérance définitive à laquelle il n'y a plus moyen d'échapper.

Un jour, quelque temps avant sa mort, Luther était assis par une belle soirée d'été sur un banc solitaire au fond de son jardin à Wittenberg. Son épouse, Catherine Bora, vint l'y rejoindre. Il était plongé dans un morne silence ; sa pensée avait pris la direction du ciel. Il s'écria tout à coup : "O beau ciel, je ne te verrai jamais!" La malheureuse Catherine Bora, terrifiée de ce qu'elle venait d'entendre, se leva et s'approchant de lui :"Si nous revenions en arrière ? dit-elle d'une voix tremblante - Non, répondit Luther, inutile d'y songer - Pourquoi donc ? - Parce que le char a marché trop loin dans la boue." Et l'infortuné pour fuir la vue de ce ciel qui excitait son âme à tant de remords, se leva et alla s'enfermer dans sa demeure. La grâce de Dieu avait pourtant passé à ce moment par une réflexion de son épouse. Hélas!

Folie obsédante qui ne le quitta plus, son désespoir lui rongeait le coeur. "Le malheureux voulait parfois, écrit Ed. Drumond, chercher un refuge dans la prière, mais il ne le pouvait plus. Sa prière même était un cri de haine : "Je ne puis prier sans maudire et si je dis : Que ton nom soit sanctifié, je reprends : Maudit, damné soit le nom de papiste

! Si je dis : Que ton règne arrive ! je reprends : Maudite, damnée anéantie soit la papauté ! Si je dis : Que ta volonté soit faite, je reprends, Maudits, damnés soient les desseins des papistes ! Voilà ma prière..."

La vie de l'apostat était devenu un véritable enfer. Il redoutait la mort tout en l'appelant de ses voeux. "Le monde est saoul de moi et je suis saoul de lui, déclarait-il. Le divorce sera bientôt fait... Ah, s'il y avait là un turc pour me tuer !..."

Dans ses "Propos de Table", il avait écrit : "*Le diable conduit d'abord les hommes à la désobéissance et à la trahison comme Judas, il les pousse ensuite au désespoir de sorte qu'ils finissent par se pendre ou s'étrangler.*" Car la voix du diable "a un son si terrible qu'il arrive que des hommes, après un colloque nocturne avec le Démon, sont trouvés morts le lendemain, ce qui faillit souvent, ajoute-t-il, m'arriver à moi-même." Ces réflexions montrent combien cet homme avait une vue juste sur son propre itinéraire. Il est bien vrai que le suicide n'est pas nécessairement ni toujours un acte de folie, il peut être aussi un acte de suprême lucidité dans la possession démoniaque.

Voiçi le récit de sa mort, fait par son domestique, Rudtfeld, récit publié par le savant Sédulius en 1606 :

> "Martin Luther se laissa vaincre par son intempérance habituelle et but avec tant d'excès que nous fûmes obligés de l'emmener absolument accablé par l'ivresse et de le coucher dans son lit... Le lendemain nous revînmes près de notre maître pour l'aider à se vêtir, selon notre habitude. Nous vîmes alors, ô douleur, notre dit maître Martin pendu à son lit et misérablement étranglé. Nous annonçâmes aux princes, ses convives de la veille, l'exécrable fin de Luther. Ceux-ci, frappés de terreur comme nous-mêmes, nous engagèrent aussitôt par mille promesses et par les plus solennelles adjurations, à garder avant tout, sur cet évènement, un profond et éternel silence afin que rien ne fût divulgé ; ils nous demandèrent ensuite de détacher du licou l'horrible cadavre de Luther, de le mettre dans son lit et de répandre parmi le peuple que mon maître avait subitement quitté la vie."

Le docteur de Coster, appelé, constata la bouche convulsée, le côté droit du visage noir, le cou rouge et déformé comme s'il avait été étranglé. On peut vérifier ce diagnostic sur une gravure établie le lendemain de sa mort par Lucas Fortnagel et publié par Jacques Maritain dans son ouvrage : "Trois réformateurs" à la page 49.

Dans son livre sur les "Trois réformateurs", Jacques Maritain donne une liste impressionnante des amis, compagnons et premiers disciples de Luther qui se suicidèrent. Ce fut une véritable épidémie. Georges Besler, par exemple, un des premiers propagateurs du Luthérisme à Nüremberg, tomba dans une si profonde mélancolie qu'en 1536, il quitta sa femme au milieu de la nuit et s'enfonça un épieu en pleine poitrine...

Il y a une ironie amère dans le spectacle de ces prédicants luthériens qui écrivent des ouvrages de consolation contre la peur de la mort et de la colère de Dieu, contre la tristesse, contre le doute à l'endroit de la grâce de Dieu et du Bonheur éternel. Ils ne savent comment vanter la consolation qu'apporte le "Nouvel Evangile" contre l'angoisse que produirait, selon leurs dires, la doctine catholique et

ls sont forcés d'attirer publiquement l'attention sur l'accroissement le la tristesse et des suicides...

Ils publient des ouvrages comme celui-çi : J. Magdeburgius : "Un eau remède pour adoucir les peines et les tristesses des chrétiens qui ouffrent". (Lübeck, 1555)

Il est bien vrai qu'un enseignement religieux qui prétend dénier l'homme son libre-arbitre, lui ôte par là même la possibilité du salut ternel de son âme et le voue à la désespérance et au suicide.

E.C.

AUX SOURCES DU BOUDDHISME

L'histoire religieuse de l'Asie centrale et de l'Inde se présente à nos regards occidentaux comme doublement handicapée. En effet les populations de ces pays sont sans histoire, sans chronologie, sans annales, sinon quelques chroniques de familles princières aux Indes, mais plus ou moins légendaires. Les peuples de l'Inde ont vécu en marge de notre civilisation occidentale. Il est donc bien difficile de situer par rapport à nous leurs monuments, leurs écrits, leurs légendes.

La tentation bien naturelle des archéologues et des historiens fut de créer de toutes pièces une chronologie et des cadres historiques pour y insérer leurs découvertes et essayer de les confronter avec l'histoire de notre Occident. Ce faisant, ils furent souvent amenés à modifier leurs jugements et leurs observations sur les trouvailles qu'ils avaient pu rassembler pour les faire cadrer avec leurs chronologies et lorsque la chose apparaissait difficilement réalisable, ils eurent beaucoup de mal à revoir leurs cadres.

Les découvertes archéologiques et paléographiques plus récentes, celles du début de notre siècle en particulier, auraient dû provoquer une remise en cause de ces constructions en partie arbitraires, mais les historiens continuèrent à faire référence à leurs prédécesseurs, quitte parfois à marquer des doutes et des points d'interrogation ici ou là.

Dans les pages qui vont suivre nous ne prétendons pas révéler des documents nouveaux, ni des faits incertains ou discutables. Nous nous contenterons de rassembler dans un ordre nouveau une grande quantité de découvertes récentes, déjà bien connues, au moins pour les spécialistes de l'Asie. Nous nous efforcerons de rejeter les chronologies reçues dans les manuels classiques, pour faire apparaître des aspects nouveaux et inattendus auxquels les regards n'étaient pas habitués. Alors nous verrons se dessiner sous nos yeux un tableau inédit des origines du Bouddhisme.

Une deuxième difficulté devra être levée. Parce que l'Asie centrale nous paraît mystérieuse, lointaine et inconnue, certains indianisants ont voulu en faire le berceau de toutes les civilisations, le point de départ de toutes les religions, le séjour de la divinité primitive, celle qui a initié nos premiers parents à une révélation mystérieuse d'où sont issues toutes les formes religieuses répandues à travers le monde. C'est bien le sens et le contenu de toute une littérature indianisante qui encombre actuellement les rayons des libraires.

Or l'examen des faits montre à l'évidence qu'il n'en est rien. L'Asie centrale et l'Inde ont été civilisées par l'Occident. Ce mouvement colonisateur est parti de l'Ouest et s'est répandu au cours des siècles sur l'Asie.

Avant les expéditions d'Alexandre, les Perses de Darius avaient envahi et colonisé la vallée du Sind où ils avaient établi une satrapie du Grand Roi. Les monuments de l'Inde rappellent ceux de la Babylonie et de la Perse. A la suite des Perses, les Grecs d'Alexandre établirent dans le Pendjab des royaumes grecs et pendant plusieurs siècles ces Grecs vont développer sur toute l'Asie centrale une civilisation hellénique, celle des royaumes de Bactriane et de Sogdiane qui ont laissé dans les manuscrits indous le souvenir des Yavanas et dans les monuments de l'Inde la marque de l'influence grecque et romaine. Le comte Goblet d'Alviella a démontré cette oeuvre civilisatrice dans son ouvrage : "Ce que l'Inde doit à la Grèce.", autant dire tout l'essentiel de sa civilisation, depuis la sculpture, la peinture, jusqu'à la littérature et même l'art dramatique.

A partir du début de l'ère chrétienne, l'invasion des Scythes et des Parthes, les Palavas des manuscrits de l'Inde, provoqua un bouleversement des influences occidentales. Ces Parthes et ces Scythes sont venus du sud de la Russie ; ils ont conquis les royaumes de l'Inde, mais ils en ont conservé et respecté la civilisation. Ils l'ont répandue en Asie centrale. Dès le deuxième ou le troisième siècle de notre ère, ils ont constitué un pont entre l'Inde et les pays nouvellement convertis au Christianisme. Nous verrons que ces royaumes scythes sont à l'origine de l'expansion du Bouddhisme à travers l'Asie.

Nous assistons donc bien là à un mouvement civilisateur venu de l'Occident qui se répand sur l'Asie. En effet, si nous constatons au cours des siècles des mouvements migrateurs de populations venues d'Asie du Nord en direction de sud et de l'Europe, nous constatons également que ces peuples, en émigrant, saccagent et détruisent tout sur leur passage, mais qu'une fois stabilisés et fixés au sol, ils subissent une influence civilisatrice d'origine occidentale, grecque, latine et chrétienne. Et ceci est fondamental pour comprendre l'origine et l'expansion du Bouddhisme.

Prétendre que le Bouddhisme est à l'origine des religions de l'Asie occidentale, c'est bâtir une hypothèse sur du vide. Si les Perses, les Grecs et les Scythes ont occupé pendant des siècles le nord-ouest de l'Hindoustan, si des communautés chrétiennes se sont établies dans les Indes et l'Asie centrale, l'Europe n'a jamais subi d'invasion indienne, ni connu d'église bouddhique. Les monuments de l'Inde témoignent d'une influence persane et grecque ; par contre aucun monument de l'Asie mineure ou de l'Egypte" ne rappelle le style des Indous. Nous ne trouvons aucune mention d'un culte bouddhique dans toute la littérature ancienne latine, grecque ou orientale avant le deuxième siècle de notre ère, à une époque où les contacts entre ces deux pays étaient nombreux. La première mention d'un Botta auquel les Indous rendent un culte divin se trouve dans les "Stromates" de Clément d'Alexandrie, dont la rédaction remonte peut-être à la fin du second siècle de notre ère.

Affirmer l'existence d'un Bouddha qui aurait vécu au V° ou au VI° siècle avant Jésus-Christ, c'est construire sur du vide. Il n'existe pas le plus petit commencement de preuve d'une telle assertion. Max Müller, dans son livre sur l'Inde, écrit : "Toute ma vie, j'ai cherché par quels moyens le Bouddhisme aurait agi sur le Christianisme. Ces moyens, je ne les ai pas trouvés."

Le culte du Bouddha apparaît pour la première fois dans le royaume scythe de Bactriane, dans la province du Gandhara, située dans la vallée de Peshawar, région qui fait actuellement partie du Pakistan. L'art Bouddhique du Gandhara s'est développé au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne sous les souverains Kushan, descendants des scythes.

Le premier Bouddha se présente sous la forme d'un maître enseignant ses disciples. Il se tient droit, la main droite levée. Son visage est classique, nez et sourcils droits, cheveux bouclés. C'est un philosophe, vêtu d'une toge, circulant entouré de ses disciples. Quand sa tête est nimbée, il a tout à fait l'allure d'un Apollon grec. Dans ces premiers monuments bouddhiques, le climat a effacé toutes les peintures murale. Il ne nous reste que les sculptures taillées dans le schiste gris de la région. On appelle cette école du Gandhara, le premier art bouddhique indien. Mais il ne faut pas se méprendre : c'est un art essentiellement grec ou romain. Le Bouddha ne s'y présente pas du tout selon les formes épaisses, tordues et grimaçantes que nous trouverons plus tard dans les temples de l'Inde.

Les tentatives de datation de ces sculptures sont bien décevantes. Selon les spécialistes, elles s'échelonnent entre le troisième siècle avant J.C. et le sixième siècle de notre ère. Esseyons de resserrer l'éventail.

Emile Mâle, le célèbre historien de l'art religieux d'Occident, a montré que les plus anciennes basiliques chrétiennes des Gaules avaient été conçues par des artistes chrétiens, eux-mêmes inspiré par les monuments chrétiens de Syrie, tant en ce qui concerne l'architecture que la sculpture et les motifs décoratifs.

Or il a mis en regard les bas-reliefs du Gandhara avec les sarcophages chrétiens des catacombes et spécialement ceux des ateliers d'Arles en Provence. Il a constaté des parentés d'inspiration très proche et presque identiques. De part et d'autre, Jésus-Christ et le Bouddha sont présentés en personnages drapés à l'antique, alignés parallèlement dans des niches séparées par des colonnettes ou par des troncs d'arbustes surmontés de feuillages. Ils se tiennent debout, main levée, entourés de leurs disciples qui semblent par leurs gestes donner leur assentiment à l'enseignement du maître.

Emile Mâle en a conclu que les même artistes ont travaillé pour les deux églises et que leurs ateliers de sculpture étaient installés à Antioche, en Syrie. On a même trouvé sur un bas-relief du Gandhara représentant la naissance du Bouddha une image indéniable du Bon Pasteur, sculptée dans un panneau d'un pilier corinthien. Sur le socle d'une statue du Bouddha trouvé à Hacshnagar, on a remarqué une date, l'an 274 d'une ère inconnue. S'il s'agit de l'ère de Gondhopharès, nous sommes en 214 après J.C. ; s'il s'agit de l'ère des Cakias, c'est-à-dire des Scythes, (Cakia est leur nom en sanscrit) en 352 après J.C. Nous sommes donc à la fin du III° siècle ou au début du IV° siècle de notre ère.

Nous savons que l'apôtre St Thomas est venu chez un roi Goundopharès au cours du premier siècle après J.C. C'était un roi parthe qui régnait sur une partie du Gandhara. Son neveu Abdagarès lui succéda autour des années 70 après J.C. Ces rois indo-scythes et parthes ont donc reçu le christianisme très tôt et une inspiration commune aux deux religions est tout à fait vraisemblable, corroborée d'ailleurs par les dates que nous venons de préciser. Le culte du Bouddha est apparu pour la première fois au troisième siècle de notre ère et non avant.

Affirmer, comme l'ont fait plusieurs historiens, que ce culte du Bouddha fut précédé d'une longue époque où le Bouddhisme vivait en veilleuse et comme "en sommeil", c'est affirmer ce qu'il faudrait d'abord prouver. On a reporté dans un passé lointain et incontrôlable un culte symbolique du Bouddha, représenté par la vénération de l'empreinte de ses pieds, de la roue, de l'arbre ou de quelques caractères sanscrits, sans voir que ces superstitions populaires ne pouvaient pas précéder le culte du Saint, mais compléter, longtemps après, un culte et une liturgie déjà installés et florissants.

Des voyageurs et des missionnaires chrétiens ont noté au cours des siècles les nombreux emprunts faits par les communautés bouddhiques au christianisme. Ils ont donné des explications qui paraissent plausibles et sont probablement vraies, au moins en partie. Les uns ont fait valoir la juxtaposition en Asie centrale des communautés nestoriennes et des monastères bouddhiques qui pouvait expliquer ces emprunts. D'autres ont évoqué l'influence de missionnaires chrétiens au Moyen-Age et au XVI° siècle. Tout cela est possible , mais non assuré.

Cependant les découvertes archéologiques et paléographiques de la fin du dernier siècle et du début de celui-ci font apparaître une influence bien plus considérable et probablement décisive sur la formation même du Bouddhisme : il s'agit des Manichéens.

Au lieu d'inventer un Bouddha mythique qui aurait vécu plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, les historiens auraient dû observer d'abord les Bouddhas véritables qui ont existé, que nous connaissons, puisque eux-même se sont donné ce titre de "Bouddha" qui veut dire "Illuminé". C'est ce qu'il reste à démontrer.

LE BOUDDHA DE LUMIERE : MANI

Le Manichéisme s'est présenté comme une "Religion de la Lumière", une "Eglise de la Justice". L'Eglise est la communauté des Elus, des Justes, des Véridiques. Elle comprend des "Auditeurs" ceux qui apprennent la Vérité, des cathémènes donc, agenouillés devant les Elus, les dignitaires qui jouissent de l'initiation complète, pour recevoir l'imposition des mains en signe de pardon de leurs péchés.

Le fondateur de cette église est un certain Scythianos (le Scythien), qui vivait, dit-on, au temps des apôtres. Il aurait prêché une Gnose chrétienne en Palestine. Son disciple, Térébinthe, rédigea quatre livres contenant son enseignement : les "Mystères", les "Chapitres", l'"Evangile" et le "Trésor". Après la mort de son maître, Trébinthe se rendit à Babylone, déclara se nommer "Bouddha", être né d'une vierge et avoir été nourri par les anges sur les montagnes.

Mais le maître qui a donné son nom à cette Eglise gnostique, c'est Mani, que les latins et les Grecs ont appelé Manichée. Plutôt qu'un penseur et un fondateur de religion, il fut un remarquable organisateur et constructeur d'Eglises et de Communautés qui se répandirent dans tout l'Orient et jusqu'en Asie centrale. Son enseignement est tout simplement la Gnose de Marcion et de Basilide. Il n'est pas original. Il insiste seulement avec une accentuation particulière sur une double principe éternel et sur la réincarnation des âmes.

Il se donna le nom de "Mani", ce qui veut dire en sanscrit "gemme, pierre précieuse". Dans un hymne manichéen, le "Chant de la Perle", tiré des Actes de Thomas, il est salué du titre de "Fils de Roi". Dans cet hymne on nous raconte que le créateur a posé dans le corps d'Adam une perle précieuse qui, passant de corps en corps, a donné naissance à Jésus dans le sein de Marie. Lui-même, Mani, se dit fils d'une veuve, donc conçu par l'opération du St Esprit ; (Les Francs-Maçons, qui sont les authentiques héritiers des Manichéens, s'appellent encore aujourd'hui entre eux, les Fils de la veuve). Il est donc lui aussi sorti de la Perle, cette pierre précieuse dont il a pris le nom.

Installé à Babylone, comme son maître Térébinthe, il explique à ses disciples : "Après que l'Eglise de la Chair a été élevée dans les hauteurs, alors a été inauguré mon apostolat, sur lequel vous m'avez interrogé. Depuis lors le Paraclet a été envoyé, l'Esprit de Vérité, qui est venu à vous dans cette dernière génération, conformément à ce qu'avait dit Jésus : "A l'heure où je partirai, je vous enverrai le Paraclet et quand le Paraclet sera venu, il instruira le monde et vous parlera de la Justice."

Puis il raconte que, pendant le règne du roi Ardashir, roi sassanide qui régna au troisième siècle de notre ère sur la Perse, "le Paraclet vivant est descendu vers lui, s'est entretenu avec lui et lui a révélé les mystères cachés". Après les avoir énumérés, il conclut : "Ainsi m'a été révélé par le Paraclet tout ce qui est arrivé et tout ce qui arrivera, tout ce que l'oeil voit, tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'intelligence comprend. Par lui j'ai appris à tout connaître (c'est la gnose), par lui j'ai vu le tout (c'est le panthéisme), je suis devenu avec lui un seul corps et un seul esprit."

Il s'agit donc d'une identification totale avec l'Esprit divin. Le Manichéisme est bien, comme toute Gnose, une hérésie qui s'est développée sur le tronc chrétien comme une tumeur parasite. En effet, Mani se dit fidèle disciple de Jésus. Ses lettres commencent par la formule : "Manichaeus apostolûs Jesu Christi". Il a composé des hymnes en l'honneur de Jésus. Ses disciples en ont composé d'autres en son honneur : prières à Mani, hymnes en l'honneur de son martyr, psaumes pour la fête de Bêma en l'honneur de sa mort, etc...

On lit en tête de ses "Kephalaia" (ou chapitres) : "L'illuminateur(le Bouddha) dit à ses disciples : A la fin des années du roi Ardashir, je suis parti pour prêcher. Je me suis rendu sur un vaisseau au pays des indiens. Je leur ai prêché l'espérance de la vie et j'ai choisi là-bas une bonne élite. L'année où le roi Ardashir mourut et où son fils Schapûr devint roi, il me fit venir et je me suis rendu sur un vaisseau du pays des indiens dans le pays des Perses et du pays des Perses, je viens dans le pays de Babylone..."

Dans l'introduction de son livre des "Kephalaia", Mani insiste sur ses trois précurseurs : Jésus, Zaradès (sans doute Zoroastre ?), et Bouddha. Ce sont, dit-il ses trois frères, interprètes de la même sagesse. "Tous les apôtres, mes frères qui sont venus avant moi, n'ont pas écrit leur sagesse, comme je l'ai écrite. Ils ne l'ont pas représentée par des peintures, comme je l'ai peinte. Ma religion, dès son origine, dépasse les religions antérieures."

On remarque la progression de cet aveu. Jésus ne se distingue pas de Zaradès, ni de Bouddha ; cependant il est toujours nommé le premier, de sorte que les autres semblent être ses disciples. Ils n'ont pas donné un enseignement original, distinct du sien. Mani marque bien l'identité de leurs enseignement. Ce sont les maîtres de l'Eglise gnostique qu'il n'a pas fondée, mais qu'il a répandue en Asie. On ne trouve pas dans son enseignement des caractères particuliers qui pourraient venir d'un Bouddhisme enseigné avant lui, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui dans les livres sanscrits.

"Dans l'enseignement original de Mani, écrit Burkitt, je ne vois aucune trace assurée qui nous y fasse reconnaître le Bouddhisme comme élément constitutif. Bouddha est mentionné par Mani avec respect, comme il mentionne Platon et Hermès-Trismégiste". Il est donc un maillon dans une chaîne de maîtres gnostiques successifs. Alfaric affirme que Mani n'a pas connu le Bouddha, mais seulement la Gnose de son temps.

Lorsque l'Eglise chrétienne, grecque ou nestorienne, acceptait le retour de manichéens convertis, elle leur imposait une formule d'abjuration par laquelle ils rejetaient l'enseignement de Scythianos, de Zaradès, de Bouddha et de Mani. Ces quatre personnages étaient donc considérés comme les chefs successifs d'une même religion. Il apparaît évident donc que le Bouddha dont parle Mani n'est autre que son prédécesseur Térébinthe.

La Troisième Homélie des manichéens nous raconte la Passion de Mani. C'est un démarquage systématique de la Passion du Christ et des récits de martyrs chrétiens. On ignore la date de sa mort. Il est arrêté par le roi Sassanide, jeté en prison où il meurt d'épuisement après quelque temps. Puis c'est l'Ascension : Mani rejette son corps et monte avec la rapidité d'une flèche ou de l'éclair jusqu'à la sphère lunaire d'où il veillera sur son église. Comme pour la mort de Jésus, se produisent des phénomènes surnaturels : obscurcissement du ciel, tremblement de terre, grande voix qui se fait entendre, trouble des hommes qui tombent face contre terre. Le bruit de sa mort se répand dans la ville, les disciples se rassemblent à la porte de la prison et se lamentent. Trois saintes femmes viennent baiser le visage du mort et s'enfuient, par crainte du roi.

Il ne s'agit pas d'une crucifixion, bien que le mot soit employé : "crucifixion ou dârgidêh". Mais il faut bien comprendre le sens de ce mot chez les gnostiques. La croix, pour les gnostiques, c'est le stauros, la limite qu'il faut franchir pour abandonner son corps de pourriture et remonter dans le Plérôme, le Grand Tout divin.

Le premier successeur de Mani, c'est Mar Sîsîn, que les Grecs ont appelé Sisinnios. D'autres homélies nous racontent sa consécration par Mani emprisonné, son martyr, sa "crucifixion". Lui aussi s'est nommé "le Bouddha", l'Illuminé. Son nom fut joint à ceux des autres premiers disciples de Mani, dans la célébration du Bêma, qui est l'anniversaire de sa mort : ce sont Thomas (probablement l'auteur de l'Evangile gnostique dit de Thomas), Addas ou Atto, en latin Adimants est le seul auquel on doive s'attacher" et c'est Saint Augustin qui signale un ouvrage de ce dernier contre lequel il dut composer un traité. Rappelons que tous les successeurs de Mani se sont intitulés "Bouddha", c'est à dire "Illuminé".

Ce long développement sur la vie de Mani, le Bouddha, est destiné à faire apparaître dans le récit de la vie du Bouddha, telle que nous la connaissons aujourd'hui, les emprunts considérables, les reprises presque textuelles des textes manichéens ou chrétiens auxquels vont s'ajouter au cours des siècles des légendes assez nombreuses pour défigurer la source première. Essayons de rétablir l'essentiel.

Le Bouddha s'appelle encore "Cakia-mouni", le moine de la caste des Cakias, donc des Scythes, le Maître venu d'Occident pour enseigner les peuples de l'Inde. Il sort de lignée royale, comme Mani qui se dit "Fils des Rois". Il est conçu de sa mère Mâyâ Dêvî ; la femme du roi Couddhodana, qui a appris en songe qu'elle concevra son enfant sans le concours de son époux. Il est donc fils d'une vierge. Sa mère accouche appuyée sur un acacia dont les branches s'abaissent pour la recouvrir, épisode que l'on retrouve dans les évangiles apocryphes. Il sort de la hanche droite de sa mère, "beau, brillant, pur autant qu'une gemme (Mani) posée sur une fine mousseline de Bénares". A sa naissance, une étoile se lève à l'ouest.

Tous ces faits sont empruntés à l'Evangile de l'Enfance et de Jacques qui sont d'origine gnostique. Notons que le titre de Mani est appliqué plusieurs fois dans les invocations qui lui sont adressées par les moines bouddhistes.

Un vieillard renommé pour sa sagesse, le riche Asita, vient, comme Siméon, saluer l'enfant et prédire sa haute destinée, en versant des larmes parce qu'il ne vivra pas assez longtemps pour en être témoin. Bouddha reçoit la révélation de sa mission sous le fameux ficus religiosa, le figuier qui joue le rôle si important dans les évangiles. Puis Bouddha jeûne pendant quarante neuf jours. Il subit la tentation de Mâra, le malin, qui lui proposa l'empire du monde, puis l'engage à entrer dans le Nirvana. Le Bouddha résiste et met en fuite les légions du Prince des Ténèbres. Il subit une transfiguration où son corps resplendit de lumière.

Plusieurs de ses récits sont incontestablement empruntés aux évangiles, par exemple le fils prodigue, l'aveugle-né, la femme de caste inférieure rencontrée à la fontaine. Puis il fait une entrée solennelle dans sa ville natale, Kapilavastou, dont il prédit la destruction prochaine. Ses disciples se groupent autour de lui. Un traître, Devadatta, se glisse dans leurs rangs. Au moment de sa mort, le soleil s'obscurcit, un météore tombe, l'orage éclate, le sol tremble et un vent de terreur passe sur la terre.

Voilà un récit qui "pose problème", comme on dit. Comment attribuer les scènes les plus importantes de la vie de Bouddha à un personnage qui aurait vécu plusieurs siècles avant l'ère chrétienne ? La chose est tellement invraisemblable qu'elle en paraît proprement impossible. Rappelons encore que cette hypothèse est construite sur le vide et ne repose sur aucune preuve.

Mais un examen plus attentif des ruines ensablées de l'Asie centrale va nous faire assister à la lente transformation des communautés manichéennes en monastères bouddhistes.

SUR LA ROUTE DE LA SOIE

Le Bouddhisme est né au III° siècle de notre ère dans les royaumes gréco-scythes et parthes de la Bactriane, au nord-est de l'Inde. St Thomas avait évangélisé cette région. Mani y a enseigné sa doctrine gnostique et dès ce troisième siècle, le Bouddhisme se répand dans toute l'Asie centrale le long des deux routes de la soie qui relient cette région à la chine, l'une en contournant le nord du désert central et du désert de Gobi, l'autre longeant au sud la chaîne de l'Himalaya et le Tibet.

Ce qu'il faut remarquer d'abord, c'est que les villes-étapes qui jalonnent ces deux routes contiennent des monastères construits dès cette époque. Le style, les ornements, les bas-reliefs, les peintures de ces bâtiments ont été retrouvés au XIX° siècle parmi les ruines. On remarque l'empreinte d'un art iranien, qui a subi l'influence grecque et romaine. Les artistes sont venues de Syrie. Le bouddha y conserve les caractères de l'art du Gandhara.

A Miran, au sud du Lobnor, un ancien sanctuaire bouddhique nous a livré des fresques dignes de Pompéï. Nous avons la surprise d'y découvrir un Bouddha accompagné de ses moines, de personnages imberbes coiffés du bonnet Phrygien, de génies ailés, de quadiges. Le nom du peintre est Tita. Le style est romain et syriaque : "Faut-il en conclure, dit Victor Goloubew, que le peintre est un artiste formé dans quelque atelier d'Antioche ou de Bactriane ?"

Les apôtres du Bouddhisme qui pénètrent en Chine sont des Parthes ou encore des Indo-scythes, de culture iranienne et grecque, venus de l'Afganistan. La première communauté bouddhique installée à Lo-Yang (Ho-nan-fou-), la capitale de l'Empire chinois a été fondée par un Parthe.

Des découvertes plus sensationnelles encore vont nous montrer dans un grand nombre de monastères bouddhique de l'Asie centrale les preuves de leur origine manichéenne.

M.Von le Coq, vers les années 1900, a parcouru la route de la soie au nord du désert, dans la région de Tourfan. Ce pays était occupé au VII° et au VIII° siècles par un peuple mêlé d'éléments scythes, iraniens et turcs, les Ouïgours. Leur capitale, Chotcho, appelées aujourd'hui Kao-Tchang ou Karakhoja, fut visitée par M. Von le Coq, qui allait de surprises en surprises.

Il y trouva une haute pyramide à trois étage, comprenant six niches qui abritaient jadis des Bouddhas peints et dorés. L'un d'eux gisait plus loin privé de sa tête. Von le Coq y remarqua les mêmes caractères que nous avons trouvés sur les monuments du Gandhara. Plus loin, vers le centre de la ville, une immense bâtisse composée de trois salles rectangulaires entourées d'une série de pièces plus petites et voutées. Sur le mur de la pièce septentrionale, après avoir abattu un mur plus récent, apparut une fresque majestueuse : un grand prêtre debout, revêtu des ornements sacerdotaux, entouré de son clergé tout habillé de blanc. Chaque personnage porte son nom sur la poitrine, en caractères ouïgours, mais les noms sont iraniens. Le plus grand est Mani, le prophète suprême.

"Dans l'édifice à coupole de la partie sud, nous fîmes une horrible découverte", écrit Von le Coq, les mêmes personnages, dans leurs vêtements blancs, au naturel, non plus debout, en bel ordre de procession, mais couchés, entassés dans un effroyable désordre, un amoncellement d'une centaine de cadavres momifiés. Toute la communauté des moines bouddhiste surpris là par une mort violente, un massacre généralisé qui s'abattit sur eux. Von le Coq attribue ce massacre aux persécutions religieuses provoquées par les autorités chinoises.

Enfin plus loin, hors des remparts de la ville, une petite église nestorienne contenant des vestiges de peintures murales byzantines figurant un prêtre et d'autres personnages portant des rameaux. A l'intérieur de la ville, tous les écrits bouddhiques déchirés en petits morceaux qu'on aurait pu ramasser à la pelle. Dans cette même région, il trouva un autre sanctuaire contenant une bibliothèque de manuscrits manichéens irrémédiablement endommagés par les eaux boueuses du système d'irrigation et à l'entré de cette bibliothèque le cadavre d'un moine bouddhiste assassiné, resté enveloppé dans sa robe blanche taché de sang. Von le Coq déclarait à la fin de sa vie que c'était la plus sensationnelle découverte qu'il avait fait durant toute sa carrière de chercheur.

Continuons cette exploration ; elle nous réserve encore des surprises extraordinaires. Le long de la route sud de la soie se trouve la ville chinoise de Touen-Houang, dans le Kan-Sou. C'est la "Cité des mille Bouddhas". Elle contient un monastère bouddhique très bien conservé avec des salles peintes et sculptées dans le rocher. Dans l'une d'elles, deux chercheurs, Sir Aurel Stein et M. Pelliot, un Français, se firent ouvrir un placard muré dans lequel ils trouvèrent des milliers de manuscrits anciens que le bon moine était bien incapable de déchiffrer ! Au milieu des manuscrits bouddhiques, ils trouvèrent un grand nombre de manuscrits manichéens.

D'abord un "Catéchisme de la religion du Bouddha de Lumière, Mani", traduit de l'iranien en chinois en 731 sur ordre impérial. On y apprend que le "Bouddha de Lumière" est né au 8° jour de la deuxième lune dans le royaume de Sou-Lin, qui désigne chez les chinois l'Asie occidentale, donc la Syrie ou la Babylonie, selon la traduction de M. Pelliot. Un autre fragment de ce même catéchisme, appelé fragment Stein, est reproduit dans des compilations chinoises du XVIII° siècle où le Bouddha est appelé Mani.

Puis ils déchiffrèrent des manuscrits en pehlvi, en sogdien, en vieux turc, en ouïgour, en chinois où l'on prêchait la Religion "de la lumière, des Deux Principes et des Trois mouvements". Un recueil d'hymnes et de prières avec leurs notations musicales, ce qui nous rappelle que les Manichéens, au dire de Sr Augustin, aimaient beaucoup la musique. Un formulaire de Confession reconstitué fragment par fragment grâce aux découvertes de M. Radloff, identique à celui qui est pratiqué par les bouddhistes. Une règle de la communauté qui nous apprend quelles conditions doit remplir celui qui veut rentrer dans les ordres, comment doit être disposé le temple, etc... Un fragment d'Evangile apocryphe. Un autre fragment de la vie de Bouddha. Un "livre saint incomplet d'une Religion de la Perse" publié à Pékin et trouvé aussi à Touen-houang. C'est un traité manichéen datant de 900 environ. Recueil de morceaux choisis empruntés aux divers ouvrages de Mani lui-même, qui assis au milieu de ses fidèles, est censé répondre aux questions que lui pose son disciple préféré Atto ou Addas.

En présence d'une si prodigieuse découverte de manuscrits manichéens en grand nombre dans plusieurs monastères bouddhiques de l'Asie centrale, les historiens n'ont pas compris que l'enseignement de ces manuscrits était identique à celui des Bouddhistes, que le Bouddha dont ils suivaient les leçons, c'était Mani lui-même. Parce qu'il faut bien comprendre que jamais les disciples du Bouddha Mani ne sont appelés manichéens. C'est le terme qui leur fut appliqué par les historiens grecs et latins. Ils étaient seulement les Fils de la Lumière, les disciples du "Bouddha", le "Lumineux".

Ces historiens, gênés par la certitude qu'ils avaient de l'existence d'un bouddhisme antérieur au Christianisme, ont essayé de raccrocher ces documents manichéens à la religion du Bouddha par l'idée d'un emprunt. Les manichéens, disent-ils, ont pratiqué un syncrétisme systématique. D'autres disent que le Bouddhisme semble avoir coexisté avec le Manichéisme chez les Ouïgours.

Henri-Charles Puech, dans son livre sur les Manichéens, nous dit qu'ils exploitent un rapprochement afin d'appliquer à Mani les textes bouddhiques, supposés antérieurs. Il précise que dans le "Catéchisme chinois", dit fragment Stein, dont nous avons parlé, s'entremêlent taoïsme, bouddhisme et manichéisme. En effet ce catéchisme chinois donne comme précurseurs à Mani, Lao-Tseu et Bouddha. Dans le fragment de Tourfan on a trouvé la succession des ancêtres de Mani et du Bouddha : "Liste des Prophètes de l'Humanité : Sem, Shem, Enosch, Nicotée, Henoch, Jésus."

"Mélange, Syncrétisme, Coexistence" ? Encore faudrait-il expliquer le pourquoi de cette rencontre entre ces deux systèmes religieux, le pourquoi de l'identité des personnages : moines bouddhistes ou manichéens ? Bouddha ou Mani ? Qui a emprunté à l'Autre ? Quand nous lisons par exemple les emprunts faits au christianisme dans la biographie du Bouddha, nous sommes bien obligés de penser que l'un a précédé l'autre.

Si nous voulions même examiner les choses de plus prés, nous verrions que le Bouddhisme a fait un tri dans ses emprunts et nous nous apercevrions qu'il a rejeté du Christianisme les mêmes éléments qui ont déjà été rejetés par les Gnostiques manichéens : le culte de la Croix, la notion du Sacrifice, les Sacrements, etc... et que les emprunts qui lui sont parvenus, ont été copiés dans des Evangiles apocryphes et gnostiques...

En conclusion, il apparaît que le Bouddhisme de l'Asie centrale n'est pas venu de l'Inde, mais de la Perse et des royaumes scythes, ce qui laisse penser que le Bouddhisme a pénétré tardivement dans l'Inde et qu'il n'a pu s'y maintenir que très provisoirement, car il s'est heurté à l'hostilité déclarée des brahmanes. Nous y reviendrons.

DE MANI AU BOUDDHA

Mani avait des connaissances étendues en peinture et en sculpture grâce auxquelles il avait acquis une grande célébrité en Asie. Il parcourut l'Indoustan et le Turkestan. Un jour, ayant découvert dans le désert une montagne qui communiquait par une vaste caverne à une plaine délicieuse et qui n'avait alors d'autre issue, il y déposa secrètement des vivres pour un an. Il annonça alors à ses disciples qu'il allait monter au ciel, d'où il redescendrait après une année révolue pour leur apporter les ordres de Dieu, qu'il leur apparaîtrait alors près de la caverne dont il leur donna l'emplacement. Il s'y retira donc et y vécut pendant un an, occupé uniquement à peindre et à graver des figures extraordinaires sur une planche appelée ertanki-many.

A l'époque convenue, il reparut aux environ de la caverne où l'attendaient ses disciples. Il leur montra les planches qu'il avait réuni en un volume et leur affirma que ce gros bouquin venait du ciel. Tout le Turkestan embrassa sa Religion de la Lumière. Les communautés manichéenes se répandirent dans les royaumes de l'Asie Centrale,sous la protection des rois Parthes et Scythes. Elles établirent des "Eglises-monastères", sous la direction des successeurs de Mani, les Bouddha, les Sârâvan, les Imam, chefs suprêmes de l'Eglise. Lui-même, Mani, après sa "Crucifixion", est remonté jusqu'à la "Colonne de Lumière", puis à la Lune et au Soleil pour aboutir au "Pays du Repos et de la Joie", le "Nirvana", "l'Eternel royaume de la Lumière" qui est sa patrie retrouvée. Il est "le Sceau des Prophètes" et "l'Apôtre de la dernière génération". Toutes ces expressions se retrouvent dans les manuscrits découverts à Tourfan.

Au cours de ses études sur le Manichéisme, Charles-Henri Puech s'est rapproché peu à peu des conclusions que nous avons exposées. Il a bien noté, par exemple, que le temple bouddhiste de Bézéklik, situé près de Tourfan, était "inconstablement manichéen". Il aurait pu l'affirmer de tous les autres temples de l'Asie Centrale.

Au cours de ses études sur <u>les liturgies manichéennes</u>, Puech a également remarqué progressivement leurs rapports avec les <u>rites bouddhiques</u>. Il les a rattachés à l'enseignement de Mani.

En effet, nous savons que les Gnostiques, et donc les Manichéens, enseignent que le <u>Cosmos est animé</u> par un principe universel, l'Ame du Monde ou Lumière Divine ; que cette âme lumineuse parcourt l'ensemble des êtres qui constituent le Monde et donne vie aux plantes, aux animaux. Chaque être vivant contient, enfermé en lui, une <u>parcelle lumineuse</u> de l'Ame Universelle.

Chacun d'eux est donc sensible à la douleur et au plaisir. Cueillir un fruit, couper un légume, tailler un arbre, égorger un animal sont de véritables meurtres. L'agriculture, l'élevage sont criminels. De même le mariage et la génération sont condamnés, car ils aboutissent à enfermer des parcelles lumineuses, les meilleurs portions de la divinité universelle, dans des corps qui les retiennent captives.

Cette idée extravagante, mais logique dans son absurdité, est, avec la réincarnation, commune aux gnostiques, aux manichéens et aux Bouddhistes, leurs successeurs et héritiers.

A partir de là, on doit comprendre l'attitude du moine bouddiste, accroupi à terre, son bol de nourriture à la main.

Les "Elus", les "purs", les "cathares" prennent leur repas en commun, une fois par jour. Avant de manger, ils se retirent à l'écart et adressent aux aliments cette prière :"Ce n'est pas moi qui vous ai moissonné, qui vous ai moulu ; je ne vous ai point pétri, je ne vous ai point fait cuire. Ainsi je suis innoncent de tous les maux que vous avez souffert." Ils se tiennent debout ou assis, leur bol de nourriture, <u>vase sacré</u>, à la main, puis selon un cérémonial bien réglé, ils commencent à manger. Ils prétendent que, pendant la digestion, l'âme divine enfermée dans la matière, se délivre et s'envole de leur estomac pour remonter au ciel et se réunir à sa source. Ainsi croient-ils tirer des ténèbres de la matière le Dieu-Lumière prisonnier. Leur manducation est <u>un acte sacré</u>. Puis ils accordent le pardon au catéchumène charitable qui a bien voulu leur préparer leur pitance. L'aumône alimentaire est en effet une <u>offrande sainte</u>.

Charles-Henri Puech a également comparé <u>le manuel de confession</u> des moines bouddhistes avec les manuscrits découverts en Asie Centrale. Il en a conclu qu'ils étaient "calqués sur le même modèle". Les "Elus" manichéens faisaient aveu de leurs péchés devant leurs frères assemblés tous les lundis. Les moines bouddhistes le font tous les quinze jours, selon le même formulaire, avec récitation du <u>Pâtimokka</u>. En fait, les fautes des moines se ramènent toutes au refus de la Lumière et de la Connaissance (de la Gnose !).

Enfin la <u>position accroupie</u> du moins s'explique par le désir de prendre la position de l'enfant dans le sein de sa mère. Il s'agit de se recueillir en soi-même pour se préparer au retour dans <u>la terre originelle</u>, dans l'utérus primitif d'où sont sortis tous les êtres, de manière à <u>hâter la mort</u> qui délivrera l'âme lumineuse enclose dans la matière du corps.

Nous comprenons bien ainsi que les principaux rites de la liturgie bouddhistes ne prennent <u>un sens intelligible</u> que si on se réfère à l'enseignement de Mani.

LE BOUDDHISME THIBETAIN

Second emprunt au Christianisme. Le Père Hue, au cours de son voyage dans la Tartari, le Thibet et la Chine, n'a pas été peu surpris de rencontrer dans le culte des Lamas, la crosse, la mitre, la dalmatique, la chape, le flagellum, la bénédiction donnée en étendant la main sur la tête des fidèles, un service à deux choeurs avec sermon, psalmodie, litanies, génuflexions, le culte des reliques, l'emploi de l'eau bénite, des exorcismes, le rosaire, la sonnette, les cloches, l'encensoir, des autels décorés avec des fleurs, des images, par exemple une femme portant une couronne sur la tête et un enfant dans ses bras, foulant même aux pied un dragon.

Il a reconnu également une description figurée d'un vrai purgatoire où des démons tourmentent les défunts dans des cercles qui rappellent l'Enfer de Dante (encore une autre source de Dante ! Après Ibn Arabi, les Bouddhistes !), des processions à l'intérieur et à l'extérieur des temples. Les moines subissent un noviciat, puis reçoivent une ordination ; ils font voeu d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Ils pratiquent la confession, se rasent la tête et vivent dans des monastères sous la direction de supérieurs. Il existe également des couvents de femmes. A la tête de l'Eglise se trouve un Pape, le Dalaï-Lama, assisté de cardinaux, les Tchoutouktous.

Le Père Huc nous explique que ces adaptations se sont faites directement sur l'Eglise romaine, à la suite de relations qui s'établirent au XIII° siècle entre l'Empire Mongol et les chrétiens d'Occident. L'auteur de ces emprunts serait ce Tsong-Khapa, qui fut peut-être même le véritable fondateur du Lamaïsme.

La ressemblance entre les rites chrétiens et bouddhistes a été signalée à cette époque, au XIII° siècle, par Jean de Ruysbroeck qui visita les états du Grand Khan. Il établit nettement la différence entre les Sarrasins, les Nestoriens et les idolâtres, c'est-à-dire les Bouddhistes. Pénétrant dans un temple bouddhique des Ouïgours, il s'écrit : "Quand j'entrai dans leur temple, il me sembla voir des prêtres francs !

LE CULTE DE KRISHNA

Troisième emprunt au Christianisme : le culte de Krishna.

Le Bouddhisme a aussi pénétré fort avant dans l'Inde au cours du Haut Moyen-Age. Or Bouddha condamnait les castes. Il proclamait l'égalité de tous les hommes ; ils accueillait également le prince et le paria : "Le Brahmane, ô disciple, est né d'une femme, tout comme le tchandala, le dernier des humains, à qui il ferme les portes du salut."

Les Brahmanes opposèrent d'abord au Bouddhisme envahissant le culte sensuel et joyeux de Vischnou, déjà très répandu et le rendirent plus populaire encore en identifiant le dieu avec le héros fameux des grandes guerres, Krishna. Dans le Rig-Veda, Krishna signifie "noir" et désigne les démons, ennemis d'Indra (le Zeus indien). Puis Krishna fut représenté comme le héros des grandes guerres pour symboliser de nouveau et rendre populaire la religion des Brahmanes, menacée par l'invasion du Bouddhisme. Par ce choix, les brahmanes essayèrent de

gagner à leur caste la caste des Kshatriyas, les guerriers et les rois. Plus tard, pour ramener à eux les bouddhistes, ils admirent Bouddha dans le Panthéon indou comme un dernier avatar de Vichnou.

Puis ils envoyèrent leurs sages en Occident étudier la doctrine chrétienne, ainsi que le note Mahâbharata. Cette connaissance du Christianisme leur fournit de nouvelles conceptions religieuses qui leur parurent bonnes pour enrayer les progrès du bouddhisme et du christianisme.

Utilisant la ressemblance des noms Krishna et du Christ, ils composèrent la Baghavad-Gita. Ce mythe de Krishna prit tout son développement au cours du Moyen-Age, depuis le XIII° siècle jusqu'au XVIII° de notre ère. Les Pourânas sont les livres religieux qui décrivent les cérémonies et les rites des fêtes destinées à célébrer la naissance de Krishna. On y montre Krishna naissant, porté sur le sein de sa mère, dans une cabane de bergers, entouré de pasteurs, puis le voyage de Nanda et de son épouse Mathura pour payer le tribu, la présence des boeufs et autres animaux domestiques dans la cabane de naissance, la guérison de la bossue, Koubja qui avait répandu du parfum sur la tête de Krishna ; puis on y ajoute quelques épisodes empruntés à la fuite de Bethléem, au massacre des innocents, aux miracles de l'enfance, une tentation, une transfiguration.

Les Brahmanes, en introduisant ce culte de Krishna, ont popularisé la théorie des réincarnations divines. Krishna, c'est le dieu suprême qui s'incarne d'âge en âge "chaque fois que la religion périclite et que l'impiété triomphe". Après son enseignement, il périt de mort violente, abandonné par les siens.

Il place au dessus de la science et de l'ascétisme, la "Bhakti", l'amour. Mais son enseignement est faussé dans un sens panthéiste par la Bhagavad-Gita. Jésus-Christ avait dit : "Je suis la Voie, la Vérité, la Vie". Krhisna traduit : "Je suis la vie de tous les êtres (donc l'Ame universelle du Monde), le support du monde, sa voie, son refuge".

Jésus-Christ avait dit : "Je suis l'alpha et l'oméga". Krishna traduit : je suis le commencement, le milieu, la fin des choses, l'immortalité et la mort". (formule panthéiste)

Jésus-Christ avait dit : "Je sais d'où je viens et où je vais. Mais vous, vous ne savez ni d'où je viens ni où je vais". Krishna traduit : "j'ai passé par bien des naissances (métempsycose), toi aussi. Je les connais toutes, tu ne les connais point."

Krishna enseigne le respect des castes et l'absorption finale dans la Divinité ! On voit par là que les Brahmanes en rejetant le Bouddhisme, en avaient conservé l'essentiel ; le panthéisme et la réincarnation, l'absorption finale dans le Néant, le Nirvana.

Déjà les spécialistes de l'Inde avaient rapproché au siècle dernier les monuments de l'Inde et l'iconographie chrétienne. Ils avaient constaté les nombreux emprunts faits par l'Inde à l'Occident Chrétien.

Le grand indianiste Albrecht Weber avait noté dans son histoire de la littérature sanscrite : "le culte de Krishna comme Dieu s'est complété sous une influence chrétienne".

Angélo de Gubernatis, indianiste italien, écrivait lui aussi : "Dans la mythologie brahmanique c'est une des plus belles transformations de la divinité à laquelle a pu contribuer la connaissance du Christ parvenue jusqu'à l'Inde et qui me paraît, comme à Weber, avoir fourni à Krishna, avec une partie de sa doctrine, différents épisodes de sa vie". ("Encyclopédia indiana").

On le voit, les vrais savants vont chercher l'imitation en Inde. C'est l'Inde qui a copié l'Evangile et non le contraire. Krishna est une invention moderne due au souci que les brahmanes ont pris de récupérer Bouddha et Jésus-Christ pour rester maîtres des basses castes, attirés par l'enseignement des missionnaires.

Enfin on a prétendu récemment que les Indous connaissaient la Trinité. Or cette conception est tardive chez les brahmanes ; elle remonte seulement aux Pourânas, écrits au cours du Moyen-Age, et "imités du dogme chrétien défiguré" comme le dit très exactement Angélo de Gubernatis. Ils ont admis Vishnou et Civa dans un groupe suprême où ils ont introduit leur Brahma. Ils enseignèrent à leurs disciples que ces trois noms ne désignent que des formes ou manières d'être de la divinité. Ils ont employé le mot de Trimoûrti, "triple forme". C'est un vocable récent, moderne, destiné à donner une couleur savante et occidentale à leur enseignement.

UN MONDE ASSIS A L'OMBRE DE LA MORT

Par tout l'exposé qui précède nous voyons bien que l'Asie a reçu son inspiration religieuse du Christianisme, mais d'un Christianisme défiguré par la Gnose manichéenne.

René Grousset, par exemple, dans son "Bilan de l'Histoire" a tout à fait raison de montrer les interférences nombreuses et suggestives entre l'art des paroles attribuées au Bouddha qui semblent inspirées des Evangiles : "Faire un peu de bien vaut mieux qu'accomplir des oeuvres difficiles. Si on voulait comprendre le fruit des aumônes, on ne mangerait pas sa dernière bouchée de nourriture sans en avoir donné. L'homme parfait n'est rien, s'il ne se répand pas en bienfaits sur les créatures, s'il ne console les abandonnés. Ma doctrine est une doctrine de miséricorde, c'est pourquoi les heureux du monde la trouvent difficile. Il y a un sacrifice plus aisé que le lait, l'huile, et le miel, c'est l'aumône. Au lieu d'immoler les animaux, laissez-les aller..."

Mais nous ne pouvons suivre René Grousset, quand il nous explique que ces paroles sont "par avance évangéliques" et qu'elles marquent "une position d'attente, en pressentiment de la charité chrétienne". Si nous pouvons affirmer que le Bouddha, l'Illuminé, n'est autre que Mani, il est bien évident que son enseignement est inspiré en partie par les Evangiles.

L'Appel de Jésus-Christ a été entendu jusqu'au fond de la Chine. On lit dans "l'histoire universelle" de Cantu que Confucius lui-même dit à un ministre de l'Empereur de Chine : "J'ai appris que dans le pays d'Occident il naîtra un homme saint qui, sans exercer aucune charge de gouvernement, empêchera les discordes, sans parler, il attirera une confiance universelle, sans opérer de bouleversements,il produira un océan d'actions. Personne ne peut dire son nom, mais j'ai entendu dire de celui-là qu'il sera le véritable saint."

"Conformément à cette croyance et soixante cinq ans après la naissance du Christ, l'empereur Ming-Ti, frappé par les paroles de Confucius, envoya deux grands de son empire en Occident, avec ordre de ne point revenir qu'ils n'eussent trouvé le Saint que le ciel avait fait connaître et qu'ils n'eussent appris la loi qu'il enseignait.

Malheureusement les envoyés, effrayés des périls et des fatigues du voyage, s'arrêtèrent aux Indes, s'instruisirent de la religion Bouddhique et en rapportèrent la statue de son fondateur sous le nom de Fa. C'est ainsi que s'introduisit le Bouddhisme en Chine.

Ainsi donc et si l'on peut accorder une part de vérité à cette légende, l'enseignement du Bouddha s'est substitué à celui de Jésus-Christ dans toute l'Asie. Or le Bouddha enseignait une Gnose dualiste et panthéiste. Un missionnaire du siècle dernier, le Père Leboucq, résume ainsi l'enseignement oral de Confucius :

I° - Dieu est l'être des êtres, le principe universel, la tige de tout ce qui existe. C'est la Grande Ame de l'Univers. Il préside à l'harmonie du monde.

II° - "L'âme humaine et ses facultés intellectuelles sont un écoulement de la grande âme, de l'âme universelle.

III° - La mort est une séparation, une décomposition des deux substances que l'Etre des êtres a unies à l'homme. La substance matérielle retombe dans la masse des êtres physiques. La substance spirituelle remonte auprès du Grand Etre et se réunit à lui."

Les disciples de Confucius vont mettre par écrit l'enseignement de leur maître et c'est le Taoïsme. Le Tao, c'est-à-dire la Voie, est une sorte de puissance impersonnelle, indéfinissable, indifférente et vide, qui est répandue partout et qui est considérée "comme le principe immanent de l'universelle spontanéité", nous dit Marcel Granet dans son livre sur la "Pensée chinoise".

L'homme doit s'unir à cette puissance pour posséder à la fois le savoir et le pouvoir et jouir d'une longue vie. Il y parviendra en se plongeant dans la Nature, en fuyant les contraintes sociales, en se détournant des stériles agitations du monde, en évitant tout attachement aux êtres et aux choses, enfin et surtout en ayant recours à l'extase que lui procure "un judicieux entraînement et qui peut seul conserver intacte en lui l'essence de la vie". Cette extase lui vaut "dans une lumière diffuse qui est celle de l'aube, la vision d'une indépendance solitaire. "Il entre dans ce qui n'est ni le vivre ni le mourir", "laissant tomber corps et membres, bannissant audition et vision, se séparant de toute apparence corporelle et éliminant toute science", "il s'unit à ce qui pénètre tout et donne sa continuité à l'univers". Il adhère à Tao. C'est l'union mystique avec un infini immanent.

On reconnaît dans cette doctrine à la fois la Gnose des premiers siècles, le yoga et le nirvana des bouddhistes.

Un docteur bouddhiste, Bodhidarma avait pendant dix ans enseigné la Chine vers l'an 535 de notre ère. En 1050 parut en Chine sous la signature d'un moine bouddhiste, "le Fondement de la Religion" qui développait la pensée courante dans le Bouddhisme chinois que Bouddha, Lao-Tseu et Confucius n'ont préché qu'une seule et même doctrine. On plaçait alors dans les temples bouddhiques les statues de Confucius et de Lao-Tseu à côté de celle du Bouddha, Lao-Tseu à sa gauche, qui est la place d'honneur en Chine et Confucius à sa droite.

Puis le Bouddhisme chinois pénétra au Thibet où il devint le Lamaïsme ; il se répandit en Mongolie, puis dans le Nord de la Chine, en Corée et de là au Japon. Grâce à Shinto, il se transforma et s'adapta "à l'affirmation du monde". Shinto est comme le Luther du Bouddhisme. Il nie l'utilité des oeuvres pour obtenir le salut, il rejette les pèlerinages, la pénitence, le jeûne, le célibat des prêtres, des moines et des nones. Les missionnaires jésuites qui pénétrèrent au Japon vers le milieu du XVI° siècle remarquèrent aussitôt la parenté spirituelle du Shintoïsme avec l'hérésie luthérienne.

Cette invasion de Gnose bouddhique fut une catastrophe pour l'Asie. Le cycle des transmigrations -naître, souffrir, renaître pour éternellement souffrir et plonger dans le néant - fut comme une tunique de Nessus imposée au monde asiatique. René Grousset a raison d'en montrer le caractère suicidaire. Il aboutit à la disparition de la personnalité dans une totale vacuité, dans l'évanescence du Nirvana. La pratique du Yoga, le "Joug", implique une "fusion" avec le principe suprême, avec l'âme cosmique. C'est un ascétisme dépersonnalisant, qui provoqua une foule d'abus sociaux et les pratiques de la magie la plus absurde.

La métempsychose n'a rien à voir avec la foi en un Dieu charitable et sauveur. C'est plutôt un instrument de terreur. Elle fait peser sur des millions d'êtres l'effroyable fatalité dont elle enténébra le monde antique. Au cours de la réincarnation, le salut n'est qu'apparent, parce que au terme, il n'y a plus rien, plus d'homme, plus d'amour, qu'un océan sans rives. La résorption finale dans le Grand-Tout - Plérôme, dans le Nirvana, qui en est la traduction en sanscrit est le triomphe du Néant sur l'Etre. Cela ne valait pas la peine de commencer le jeu du monde et de l'homme s'il fallait s'anéantir encore et recommencer sans cesse la même danse en rond. Il était inutile de faire de l'être si c'était pour l'amener au "non-être". Il n'y a que le démon pour s'intéresser à ces choses- là

La pénétration gnostique en Asie, sous sa forme bouddhiste, n'a pas rencontré une résistance énergique et soutenue de la part des esprits sensés. Parfois cependant on note des réactions intelligentes et pleines de bon sens contre cette dépersonnalisation des individus. Le pieux lettré confucéen, Fou-Yi, avait le bouddhisme en horreur. En 626 de notre ère, il remettait à l'Empereur Li-Yuan un mémoire où il énumérait ses griefs :

"La doctrine du Bouddha, écrit-il, est remplie d'extravagances et d'absurdités. La fidélité des sujets à leur prince et la piété filiale sont des devoirs que cette secte ne reconnaît point. Ses disciples passent leur vie dans l'oisiveté, sans se donner aucune peine. S'ils portent un habit différent du nôtre, c'est pour se délivrer de tout souci. Par leurs rêverie, ils font courir les simples après une félicité chimérique et leur inspirent du mépris pour nos lois et les sages instructions des anciens... Cette secte, ajoute-il, compte aujourd'hui plus de cent mille bonzes et autant de bonzesses qui vivent dans le célibat. Il serait de l'intérêt de l'état de les obliger à se marier ensemble... Actuellement ces gens-là sont à la charge de la société, par leur oisiveté, ils vivent à ses dépens. En les rendant membres de cette même société, on les ferait concourir au bien général et ils cesseraient d'enlever à l'Etat des bras qui doivent servir à sa défense."

Voilà une diatribe sévère et en partie justifiée. Si on écarte les soucis politiques qui animent Fou-Yi, on s'aperçoit que les reproches fondamentaux qu'il adresse aux Bouddhistes sont identiques aux reproches que feront, en Occident, quelques siècles plus tard, les inquisiteurs aux Albigeois. En effet, les Albigeois étaient les héritiers des Manichéens, comme les Bouddhistes en Orient. On leur reprochait le refus du serment, le refus de la vie et de la procréation, le désir de s'évader du monde pour rejoindre le Plérôme. Des deux côtés, des Principes identiques ont provoqué des attitudes devant la vie et des pratiques similaires, différenciées seulement par les circonstances et les contingences propres à chacun de ces deux mondes.

Enfin, il est intéressant d'étudier la reprise de contact entre l'Occident chrétien et l'Orient bouddhiste, au XVI° siècle, lors de l'arrivée des missionnaires catholiques en Asie. Cette rencontre provoqua deux réactions importantes. D'abord un grand étonnement à la vue des pratiques religieuses qui semblaient calquées sur la liturgie chrétienne. Ensuite une évangélisation difficile et audacieuse lorsque ces missionnaires, surtout les Jésuites, eurent compris la perversité intrinsèque des doctrines.

Saint François Xavier attendait à Singapour un bateau pour évangéliser le Japon. Il avait baptisé un japonais nommé Hanjiro sous le nom de Paul. Celui-ci lui expliqua que dans son pays on pratiquait déjà la religion chrétienne. Il y avait des moines célibataires, vivant dans des couvents, jeûnant fréquemment et priant la nuit. Ils parlaient entre eux une langue inconnue du peuple, croyaient en un Dieu unique, obéissaient à un abbé, menaient une vie édifiante. Ils enseignaient l'enfer, le purgatoire, le ciel et vénéraient de nombreux saints, les priants d'intervenir auprès du Dieu unique et tout puissant, comme le font les chrétiens.

François Xavier écrit : "D'après la communication que m'a faite Paul, la Chine, le Japon, la Tartarie obéissent à une loi religieuse commune qu'on enseigne dans une ville nommée Chynopinquo. Paul n'entend pas la langue dans laquelle est rédigée cette loi religieuse : c'est, dit-il, une langue qui, comme chez nous le latin, ne sert que pour la rédaction des livres sacrés. Il n'a pas pu me donner d'autres éclaircissements sur le contenu de ces livres."

Il s'agissait du Bouddhisme et cette langue était le sanscrit. François Xavier en conclut que ces pays avaient sans doute été évangélisés dans un lointain passé et se demanda si la foi des Japonais n'était une sorte de Christianisme altéré par des traditions païennes. Sur le conseil d'Hanjiro, il désigna Dieu du nom connu au Japon de "Dainitshi", qui veut dire "créateur de toutes choses."

Les bonzes, satisfaits, déclarèrent que le Dieu des "Barbares du Sud" n'était autre que leur propre Dieu et que le christianisme était une secte bouddhiste !!! Entre vous et nous, disaient-ils à Xavier, il n'y a que la différence du langage ; notre foi est la même. Ils accueillirent ce "frère étranger" de la façon la plus aimable, l'invitèrent dans leurs couvents où ils lui firent des réceptions solennelles. Quelques bonzes passèrent au Christianisme et se firent baptiser par Xavier.

Dangereuse illusion : les ressemblances du culte et de la liturgie cachaient l'opposition fondamentale qui existera toujours entre la vraie foi chrétienne et sa contrefaçon satanique, la Gnose panthéiste.

C'est ce qu'avait bien compris un autre jésuite, le Père de Nobili (1577-1650), qui, au siècle suivant, s'efforça de reconquérir les brahmanes des Indes au Christianisme. Pour ce faire, il se présenta lui-même en brahmane, adoptant leur costume et leurs manières de vivre, étudiant leurs livres et déchiffrant le sanscrit.

Le Père de Nobili, religieux romain, formé par la scolastique la plus traditionnelle, nous raconte comment il entra en contact avec les premiers brahmanes qui vinrent lui rendre visite et nous livre le dialogue admirable qu'il entreprit avec eux. Sa première conquête "fut un homme distingué par sa noblesse et ses talents, déjà promu au grade de gourou (prêtre indou)... Je disputait avec lui pendant vingt jours, quatre ou cinq heures par jour".

Le Père de Nobili développe pour ses supérieurs romains les différentes étapes de son dialogue :

"Le premier jour, la conversation roula sur deux points : la multitude des Dieux et la création. Je convainquis facilement mon docteur de l'unité de Dieu par les arguments tirés de la perfection et de l'indépendance absolue de nature divine. Quant à la création, j'eus plus de peine. Les savants de ce pays, partant du principe que rien ne se fait de rien, admettent trois choses éternelles : padi, pajou, passam (sanscrit : pali, pasu, pasâm). Padi est Dieu, Pajou est la matière dont Dieu produisit les âmes, passam est la matière dont il forma les corps.

Je lui opposai les arguments ordinaires de la philosophie pour prouver que si Pajou n'était pas créé, il serait Dieu ; puis je montrai que si Padi ne pouvait pas créer ou tirer du néant, il n'était pas tout puissant et que par conséquent, il n'était pas Dieu, puisque son action, semblable à celle des causes secondes, se bornait à modifier les formes. Je développai cet argument par des applications et des comparaisons et il demeura convaincu.

"Le second jour, nous parlâmes de la transmigration des âmes. Il s'appuyait fortement sur la variété des conditions des hommes qui ne peut s'expliquer, disait-il, qu'en admettant des mérites et des démérites antérieurs à la vie présente. Il disait, avec les platoniciens, que l'âme n'est point la forme du corps, mais qu'elle s'y trouve enfermée comme l'oiseau dans une cage ou le poussin dans la coque de l'oeuf.

Je répondis :

I° - que le corps et l'âme constituent un composé qui est l'homme, qui vit, se modifie, opère de manière que ses actions ne sont, ni du corps seul, ni de l'âme seule, tandis que l'oiseau et la cage n'ont entre eux aucun rapport naturel ("Quand un homme habite dans une maison, la maison grandit-elle avec lui ?")

II° - que le péché, ayant une malice infinie, la différence des conditions et les misères passagères de la vie ne peuvent pas par elles-mêmes être l'expiation du péché.

III° - que les différences entre les hommes, riches ou pauvres, brahmes ou parias, joyeux ou tristes, heureux ou malheureux, proviennent des causes secondes dont Dieu n'est pas obligé de suspendre l'action, qu'il veut nous montrer par là combien sont méprisables les grandeurs, les richesses et les jouissances de ce monde, en comparaison de celles qu'il nous réserve dans l'autre et que nous méritions par le bon usage des biens et par la patiente dans les maux.

"J'ajoutai que, dans toute société bien réglée, il fallait une subordination ; si tous étaient rois, ce seraient des fantômes de rois, sans sujets, des généraux sans soldats. Dans le corps humain, si tous les membres étaient la tête, quel monstre ! Enfin je conclus par un argument ad hominem : vous dites que Dieu tira le premier brahme de sa tête, le premier rajah de ses épaules, le premier paria de ses pieds, etc... Or, le premier brahme, le premier rajah, le premier paria ne pouvaient avoir aucun mérite ou démérite antérieur à leur première production, donc, etc... J'omets toutes les autres discussions dont le récit trop long vous fatiguerait. Après vingt jours de dispute, le gourou s'avoua vaincu, se fit pleinement instruire des vérités de la religion, reçut le baptème et prit le nom d'Albert. Cette première conversation en amena beaucoup d'autres..."

Ce dialogue est très intéressant. Quand l'intelligence humaine n'est plus reliée au réel par le bon sens, quand elle n'est plus ou pas encore perfectionnée et consolidée par la révélation chrétienne, elle penche, comme par un déficience naturelle, mais que nous appelons satanique, vers le panthéisme. En effet, lorsqu'il s'agit de saisir le sens ultime de la nature, du monde, des choses qui nous entourent et de notre place à l'intérieur de ce monde, notre esprit n'a pas beaucoup de solutions de rechange en dehors de la Vérité. Ce qui fait que toutes les hérésies se ressemblent et leur point commun est la Gnose panthéiste.

Le Père de Nobili n'avait pas de peine à retrouver aux Indes dans la bouche d'un Brahmane, toutes les erreurs que ses études de scolastique lui avaient appris à réfuter chez les hérétiques d'Occident : l'idée d'un dieu démiurge et fabricateur, tirant les formes des êtres d'une matière pré-existente ; c'est la thèse de nos modernes évolutionnistes ; l'idée d'une âme divine emprisonnée dans une carapace, la cage d'un oiseau ou la coque du poussin ; c'est encore ce qu'enseignent aujourd'hui nos ésotéristes qui se disent chrétiens ; l'idée que la naissance est l'expiation d'une faute antérieure dans le monde divin ; c'est la base de la croyance à la transmigration des âmes.

Le Père de Nobili a retrouvé aux Indes la Philosophie de Platon. Il le dit lui-même. Mais s'il avait su que Mani citait parmi les sources de son enseignement Platon et Hermès Trismégiste et qu'il était le vrai Bouddha, il n'aurait pas été étonné du tout de retrouver Platon à travers la doctrine des Bouddhistes.

Enfin le Père de Nobili, au cours de ses recherches sur les origines de la religion indoue, a noté le vague souvenir d'une révélation chrétienne engloutie sous les élucubrations des brahmanes :

"Une chose qui m'aide beaucoup à faire des conversions, écrit-il, c'est la connaissance que j'ai de leurs livres les plus secrets. J'y trouve constaté qu'on possédait anciennement dans ce pays quatre lois ou vedams, que trois de ces lois sont celles que les brahmes enseignent encore aujourd'hui, que la quatrième était de l'âme. Or, ajoutaient-ils, cette quatrième loi s'est confondue en partie avec les trois premières, mais la plus grande partie s'est perdue entièrement, et jamais il ne s'est trouvé un homme assez savant et assez saint pour la retrouver. Ils assurent de plus, et ceci est pareillement écrit dans les mêmes livres, qu'aucune de ces trois lois qui restent ne peut donner le salut et de là quelque-uns en concluent qu'il n'y a pas de salut à attendre, d'autres en infèrent qu'il n'y a pas de vie future."

UNE GNOSE ALLER-RETOUR

La Franc-Maçonnerie, avons-nous dit, est la "congrégation militante de la Gnose". Elle se réclame de Mani, son grand ancêtre. Elle a conservé des symboles manichéens. Les frères s'appellent entre eux les "Fils de la veuve". L'acacia est un autre symbole maçonnique ; or il joue un rôle important dans la vie de Mani et du Bouddha. L'Abbé Augustin Barruel a développé ce point dans ses "Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme". C'est pourquoi nous n'insisterons pas là dessus. Mais il était bien tentant de réactualiser la Gnose dans notre monde occidental par des emprunts aux enseignements religieux de l'Asie. C'est ce que nous avons appelé "l'Indouïsme occidentalisé".

Par un instinct très sûr, les Franc-Maçons ont bien reconnu au cours de leurs études sur le Bouddhisme, le Brahmanisme et les thèmes de la pensée orientale, leurs propres principes. Quelle bonne occasion de nous les rendre plus vénérables ! Depuis le début du siècle dernier, les modes orientales ont envahi l'occident. Notons les étapes de cette nouvelle conquête, qui n'est en fait qu'un retour à la Gnose éternelle.

Elle est lancée, au début du XIX° siècle par les franc-maçons illuminés qui se convertissent au Catholicisme, disent-ils ; en fait à la Gnose orientale. Ils sont à la source du Romantisme Français, comme nous l'avons montré dans une étude précédente.

Goerres, un ancien jacobin fanatique, se convertit à la foi nouvelle. D'accord avec la science, dit-il ; les Germains deviendront les brahmanes et les sauveurs de l'Europe. Goerres cherche dans tous les peuples de l'antiquité les traces d'une révélation primitive et les trouve en Asie. Il publie en 1809, une "Histoire des mythes du monde asiatique". Il annonce la naissance d'une religion germanique, mélange de science moderne, de catholicisme et de protestantisme.

Son ami, Armin, écrit à Clément Brentano, l'auteur réel des visions d'Anne-Catherine Emmerich : "Quel miracle que Goerres, venu de si loin, se voit si rapidement converti !" Mais il s'agit d'une conversion à un Germanisme indo-européen. On aperçoit déjà chez lui les premiers éléments de ce qui sera plus tard le Nazisme. Goerres est imprégné de platonisme et de panthéisme, il suit Jacob Boehme, Novalis et Frédéric Schlegel qui rêvent de fonder une religion universelle comprenant et achevant toutes les autres.

Un autre semeur d'idées orientales en France, c'est le Baron d'Eckstein, un juif suédois converti au Catholicisme. Mais il faut voir quel Catholicisme ! Il avait reçu une formation occultiste chez le duc Pierre d'Oldenbourg, frère de l'ancienne reine de suède, qui lui enseigna la Cabbale, la nécromancie et l'art de conjurer les esprits. Puis il adhéra aux groupes d'Illuminés de Weisshaupt, encore très actifs, même après l'échec de la Révolution Française, puis aux jeunes terroristes du "Tugenboud".

Il entreprend d'enseigner la France. Pour cela, à l'imitation de son ami Goerres qui avait fondé en Allemagne un journal, le "Katholik", il fonde aussi en France le "Catholique". "Ce recueil , écrivait en 1827, le "Globe", journal libéral, est comme un canal ouvert de l'Allemagne à la France. Il peut nous amener des idées, des vues, des questions, des matériaux, dont, avec l'esprit qui nous est propre, nous saurons tirer parti. L'Allemagne est une mine que nous ne connaissons point assez, où nous ne prenons pas assez. Elle renferme des trésors d'érudition et de science que nous devons tâcher d'exploiter."

Son ami, Goerres, s'écrie avec ravissement : "C'est donc le plus authentique esprit allemand qui se trouve ici transplanté en France. Le "Catholique" est issu des écoles allemandes, il a fait ses études auprès des maîtres allemands, il s'est assimilé leurs caractéristiques et c'est avec leur mentalité qu'il traite les objets dont il s'occupe... Il faut s'étonner qu'une tête si complètement organisée à l'Allemande ait si parfaitement réussi à penser en allemand et en même temps a s'exprimer en français. "Eckstein se fait gloire d'être uni à Frédéric Schlegel par une communauté de doctrine : Son amitié m'a recherché dès ma jeunesse, précise-t-il, et jamais il ne s'est plaint de ce que j'eusse pillé ses ouvrages !"

Or quelle est cette pensée allemande que le Baron d'Eckstein transcrit en français ? C'est le Bouddhisme. On l'appelle le Baron Sanscrit. Il parle du Bouddha sans arrêts dans les salons du faubourg St Germain. Il démontre avec prolixité qu'il y a eu deux Bouddha. Il explique comment le dogme de la Trinité se trouve déjà dans le Trimourti indienne. Il cite le Ramayana, le Mahabaratin, les Uprekats, la vache Sabala et le roi Wiswamitra. On finit par l'appeler le Baron Bouddha.

On trouve dans son enseignement des formules de syncrétisme religieux, du néoplatonisme, mais tout cela enrobé dans une sauce bouddhiste. Il emploie des métaphores empruntées aux chants des Védas. Avec ses amis, Goerres, Arnim, Frédéric Schlegel, il constitue la "bande indo-chrétienne". Nous sommes ici aux origines du Romantisme. Il est donc tout à fait naturel que les grands écrivains de cette école soient imprégnés de Bouddhisme, Lamennais, Lamartine, V. Hugo, comme nous l'avons montré dans notre étude sur le Romantisme.

En Allemagne, Fichte, Hegel, Schelling enseignent le panthéisme indien. Emerson et Carlyle comprennent le culte des héros dans le sens des Bouddhistes et des adorateurs de Vischnou. Hartmann adore l'inconscient. Ses deux livres sur "la Conscience Religieuse de l'Humanité" et "la Religion de l'Esprit" rappellent le Mahayana. Nietzche croit au surhomme, c'est-à-dire au Bouddha. Tout le début de son "Zarathoustra" semble inspiré des Pitakas. Richard Wagner est converti au Bouddhisme par la lecture du Conte de Gobineau, comme nous l'avons déjà expliqué dans une étude précédente. Les orientaux, nous dit Gobineau, sont surtout curieux de Spinoza et de Hegel. "On les comprend sans peine, lui disait un philosophe persan. Ces deux esprits sont des esprits asiatiques et leur théories touchent par tous les points aux doctrines connues et gouttées dans le pays du Soleil".

Schopenauer a montré la filiation de la philosophie kantienne et de la pensée asiatique. Lui-même emprunte à la philosophie du Bouddha la doctrine du vouloir-vivre, la morale de l'ascétisme et de la pitié :

"Si je voulais voir, écrit-il, dans ma philosophie la mesure de la Vérité, je devrais mettre le Bouddhisme au dessus de toutes les religions. En tout cas, je me réjouis de constater un accord si profond entre ma doctrine et une religion qui, sur terre, a la majorité pour elle, puisqu'elle compte le plus d'adeptes".

Il s'indigne de voir que les missionnaires européens veulent convertir les brahmanes. "Nos religions, dit-il, ne prennent ni ne prendront dans l'Inde. La sagesse humaine ne se laissera pas détourner de son cours par une aventure arrivée de Galilée. Non, mais la sagesse indienne refluera encore sur l'Europe et transformera de fond en comble notre savoir et notre pensée". (Le monde comme volonté). Voilà une prédiction qui se réalise aujourd'hui sous nos yeux.

La mode du Bergsonnisme a été aussi au retour aux métaphysiques orientales. Par son devenir absolu, par son élan vital, par son intuitionnisme, par son mépris de la raison, par son mobilisme permanent, le Bergsonnisme nous semble une attitude spirituelle digne de celle des yoghis indous.

Quand Rabin-dranath Tagore vint en France et qu'on lui parla de la philosophie bergsonnienne, il répondit avec superbe qu'il y avait longtemps que l'Inde avait passé par là. En effet, à l'époque de Charlemagne, un penseur bouddhiste, Cankara, avait déjà enseigné le monisme spiritualiste et panthéisme au Maïssore, sous le nom de Vedanta. Bergson lui-même a reconnu cette inspiration bouddhiste de sa philosophie.

Les doctrines des théosophes ont pénétré en Russie, importées d'Allemagne et de Suède. Catherine II avait réagi sévèrement contre cette invasion d'Illuminisme. Mais Alexandre I°, l'ami de la folle Mme de Krüdener, lança la mode mystique dans la société intellectuelle de St Petersbourg. Son ministre, Spéransky, recommandait à son ami Zier, "la contemplation mystique en fixant un point, plutôt le nombril." Déjà la mode du yoga !!!

Tolstoï est un prophète de l'Asie. Il veut renouveler la face de la terre, instaurer ici bas le royaume de Dieu "la paix parmi les hommes". Par son pessimisme, par son indifférence à tout progrès, par sa doctrine du renoncement négatrice de la personnalité, par sa charité sans Dieu, cet étrange chrétien ressemble plutôt à un Bouddha. La Russie, dit-il, doit jouer "le rôle de médiatrice entre l'orient et l'Occident.

Protestants, théosophes, occultistes, dévots d'Annie Besant, soutiennent les entreprises de pénétration asiatique en Occident. On a pu voir sur les murs de New-York et des grandes villes américaines d'énormes affiches représentant Gandhi, accroupi comme un Bouddha sur le globe terrestre et portant en exergue "The great man in the world".

Plus récemment Romain Rolland a lancé en France la mode de Gandhi. Il a voulu en faire le "Saint", le "Messie" de sa religion indouiste. Il nous le présente comme "un nouveau Saint François d'Assise", sa mère comme "une Sainte Elisabeth". Il voit en lui "l'homme qui a inauguré dans la politique humaine le plus puissant mouvement depuis deux mille ans". Et il le compare au Christ lui-même. Or Gandhi se déclare admirateur de Tolstoï, de Ruskin. Sa formation intellectuelle est toute occidentale. Ses idées sont imprégnées de l'Esotérisme occultiste de l'Occident.

A la source de cette invasion bouddhiste ou indouiste, il faut mettre en cause les vieilles hérésies gnostiques. De faux prophètes indous, des théosophes, des professeurs d'histoire religieuse ; des philosophes allemands, tous formés au sein des loges maçonniques, ont renouvelé l'intérêt pour leurs élucubrations en les revêtant d'un bel habit exotique, tout rehaussé des mythes de l'Inde ou de la Chine, avec des accents pleins de mystère et de poésie. Ils ont renouvelé la puissance de séduction de leurs erreurs en transportant les vieux textes sacrés de l'Asie dans leur langage. Mais la réussite de leur entreprise n'a pu être si totale que parce que la pensée orientale était déjà pleine de cette Gnose primitive qui avait germé en Asie, semée par les Manichéens à travers la route de la soie.

Comme le dit Chesterton : "Il y a en Asie un grand démon qui essaye de tout fondre dans le même creuset et qui se présente tout baignant dans une immense mare." Notre Occident est aujourd'hui ce creuset. La conquête est achevée. Nous pratiquons le Yoga, le Zen, la méditation du nombril. Bientôt le "Nouvel Age" nous fera vibrer à l'unisson des faux prophètes de l'Asie et ce sera le plus grand triomphe de la Gnose éternelle et satanique.

E.C.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- Conte GOBLET D'ALVIELLA : "Ce que l'Inde doit à la Grèce : des influences classiques dans la civilisation de l'Inde". (P. Geuthener, 1926)

Sur le Bouddhisme, les livres déjà classiques de :

- René GROUSSET : "Sur les traces de Bouddha" (Plon, 1929)
- " " : "Histoire de la Chine" (Fayard, 1942)
- " " : "Bilan de l'Histoire" (Plon, 1946), spécialement le chapitre III "Images religieuses d'Orient et d'Occident" dans lequel l'auteur montre la communauté d'inspiration des deux iconographes, la chrétienne et la bouddhiste.

- Alfred ROUSSEL : "Le Bouddhisme primitif" (Téqui, 1911)

- Joseph HUBY : "Christus, Manuel d'Histoire des Religions" (Beauchesne, 1932) spécialement le chapitre VIII : "Bouddhisme ancien avec quelques éclaircissements sur les religions de l'Inde en général" par Louis de la VALLEE POUSSIN.

Sur le Manichéisme :

- Charles-Henri PUECH : "Le Manichéisme, son fondateur, sa doctrine". (SAEP, 1949)
- " " : "Sur le Manichéisme et autre essais". (Flammarion, 1979) dans lequel on précise les contacts de plus en plus accentués entre le Bouddhisme et Manichéisme.

Sur les découvertes d'Asie centrale :

- Peter HOPKIRK : "Bouddhas et rôdeurs sur la route de la soie". trad. Carisse BEAUNE (Arthaud, 1981), très important, complété par un article de la revue "Etudes"

- Henri de LUBAC : "Les secrets arrachés aux sables du Gobi". (20 juin 1933)

Sur le retour actuel du Bouddhisme :

- Marianne MONESTIER : "Les Jésuites et l'Extrême Orient". (La Table Ronde, 1956)

- Henri MASSIS : "Défense de l'Occident" (Plon, 1927), premier ouvrage à avoir alerté les esprits sur l'invasion de la pensée asiatique en Occident.

Sur un point plus particulier, mais également important :

- Nicolas BURTIN : "Un semeur d'idées au temps de la Restauration ; le Baron d'Eckestein. (Boccard, 1931)

NOTES DE GERANCE

NUMEROS ANCIENS

Les 17 premiers numéros sont épuisés du fait de l'incendie de septembre 1988; leurs sommaires sont néanmoins reproduits en page 2 de couverture.

Seuls sont désormais disponibles les n°s 18, 19 et 20 dont vous trouverez le sommaire ci-dessous.

SOMMAIRE N° 18

SOMMAIRE N° 19

SOMMAIRE N° 20

NUMEROS 21 ET SUIVANTS

Le numéro 21 sort avec beaucoup de retard, dont nous vous prions de nous excuser et qui est dû à de nombreuses difficultés involontaires.

Le numéro 22, déjà bouclé, sortira au retour des vacances et un Numéro Spécial, double, paraîtra à la fin de l'année, réparant ainsi le retard actuel. Les personnes qui pourraient continuer à alimenter le fond de soutien sont remerciées par avance : la sortie du numéro spécial de 150 pages représentera une dépense très importante, au delà de nos finances habituelles et toute aide sera la bienvenue.

N° d'inscription S/480
Dépôt légal 2e trimestre 1992
Impression C.E.Imprimeries
ISNN 0247 - 3607